Rostocker Dokumentenserver
Dieses Werk wurde Ihnen durch die Universitätsbibliothek Rostock zum Download bereitgestellt.
Für Fragen und Hinweise wenden Sie sich bitte an: digibib.ub@uni-rostock.de

Anne Marguerite Petit Du Noyer

Mémoires De Madame Du N**

Tome III.

Derniere Edition revûë & corrigée, A Cologne: Chez Pierre Marteau, MDCCLX.

http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn865615047

Band (Druck) Freier Zugang

14383

LBN 0759

Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn865615047/phys_0002
DFG



Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn865615047/phys_0006
DFG

MEMOIRES
DE
MADAME
DU N**.

Ecrits par Elle-même.

derniere Edition revûë & corrigée

TOME III.



A COLOGNE,
Chez PIERRE MARTEAU.

M. DCCLX.

Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn865615047/phys_0007
DFG

GROSSHERZOGLICHE BIBLIOTHEK NEUSTRELITZ

Universitäts-Bibliothek Rostock

Universitäts Bibliothek Rostock

http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn865615047/phys_0008

DFG

A

SON EXCELLENCE

MYLORD

GALLOWAY,

MARQUIS

DE RUVIGNI, &c.

Généraliſſime des Forces de Sa Majeſté Britannique, & Son Ambaſſadeur Extraordinaire en Portugal, &c.

MYLORD,

Comme je n'ai pû écrire ces Mémoires ſans faire de nouvelles attentions

*

tions sur toutes les bontez que VOTRE EXCELLENCE a bien voulu avoir pour moi, j'ai senti réveiller les sentimens de reconnoissance qu'Elles m'ont inspiré, & le desir que j'ai toujours eu de pouvoir Vous les témoigner. Trouvez bon s'il Vous plait, MYLORD, que je m'aquitte aujourd'hui de ce devoir, en Vous dédiant cette Partie de mon Histoire; & que pendant que j'aprens au public les obligations que j'ai à VOTRE EXCELLENCE, je lui fasse voir aussi combien j'y suis sensible. On trouvera peut-être mauvais que je songe à ma propre gloire, dans un tems où je ne devrois être occupée que de la Vôtre, & que je m'amuse à faire l'Eloge de mon cœur, dans une Epitre où l'on ne devroit voir que celui de VOTRE EXCELLENCE: Mais, MYLORD, que pourrai je ajoûter à ce que toute la Terre publie sur Votre chapitre. Votre Valeur, ce grand Genie que vous avez

reçû du Ciel, & qui dans le Conseil des Rois aussi-bien qu'à la tête de leurs Armées Vous rend également redoutable à nos Ennemis: la Piété dont Vous avez hérité de Vos Illustres Ancêtres; & tant d'autres Vertus qui forment en Vous le Héros le plus accompli, sont des choses que personne n'ignore; & que l'estime & la confiance de la plus grande Reine du Monde rendent incontestables. Elles sont aussi trop au dessus de ma portée pour que je doive m'ingérer d'en parler, il ne me convient que de les admirer, & de suplier très-humblement VOTRE EXCELLENCE d'ajoûter à toutes les graces qu'Elle m'a déja faites, celle de recevoir ce petit hommage que je prens la liberté de lui offrir, d'accorder à ce Livre la protection dont Elle m'a toujours honorée, & d'accepter les sincéres assurances que j'ai l'honneur de lui donner de mon zèle & du par-

EPITRE.

parfait dévoûment avec lequel je suis,

MYLORD,

DE VOTRE EXCELLENCE,

La très-humble & très-obéïssante Servante,

A. M. PETIT DU NOYER.

Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn865615047/phys_0012
DFG

AVANT-PROPOS.

ON a jugé à propos de mettre à la tête de ce Volume ce que Mr. Bernard a dit des deux prémiers, dans sa République des Lettres, & ce que Madame du Noyer lui a écrit là-dessus.

Article V. de la République des Lettres du mois de Décembre 1709.

Mémoires de Madame du N... écrits par Elle-même, à Cologne chez Pierre Marteau. 1710. in 12. Tome I. pag. 404. Tom. II. pag. 437.

Ces Mémoires ont été écrits

par la même Dame qui nous donna, il y a quelque tems, des Lettres Hiſtoriques & Galantes; mais je doute que ce dernier Ouvrage ſoit auſſi favorablement reçû du Public que le prémier. Ce n'eſt pas qu'il ne ſoit à peu-près auſſi-bien écrit; mais c'eſt parce que ce qu'il contient n'eſt pas auſſi intéreſſant. Il n'y à ce me ſemble que trois principales raiſons qui faſſent rechercher des Mémoires: la premiére lors qu'ils contiennent le récit des affaires générales de quelque Etat, avec les raiſons ſecrétes des principaux Evénemens; la ſeconde, en cas qu'ils ne contiennent que l'Hiſtoire de l'Auteur des Mémoires, ou de quel-

quelque autre particulier, lors que la perſonne qui en eſt le ſujèt; a fait quelque figure dans le Monde, ou par ſa Qualité, ou par ſes Emplois; la troiſiéme s'il y eſt parlé de quelques perſonnes particuliéres peu connuës, lors que les choſes qui leur ſont arrivées tiennent du ſurprenant, & réveillent la curioſité du Lecteur, qui attent avec impatience le dénoûment. On ne trouvera rien de tout cela dans les Mémoires de Madame du Noyer. Elle n'y parle point des affaires générales. Quelque rang qu'elle tienne dans le monde, on peut dire pourtant ſans lui faire tort, qu'elle n'y eſt pas aſſez connuë pour que ſon nom ſeul

donne de la curiosité de sçavoir les particularitez de sa Vie; & quoi qu'il y ait eu du haut & du bas dans ce qui lui est arrivé, il n'y a pourtant rien de fort surprenant, ni de bien extraordinaire.

Madame du Noyer a trop d'esprit pour n'avoir pas senti la vérité de ce que je dis: aussi prent-elle les devans dès l'entrée de ces Mémoires. J'ai, dit-elle, toujours été de l'avis de ceux qui disent, que la femme la plus estimée, ou pour mieux dire la plus estimable, est celle dont on parle le moins. Cette raison m'empécheroit sans doute de me donner en spectacle au public, si je ne me croyois obligée en conscience de donner

une

une juste idée de moi, dans un tems où la calomnie tâche de défigurer les gens.

Voici en deux mots l'Histoire de cette Dame. Née à Nimes de Parens Réformez, & élevée par une Tante qui avoit beaucoup de zéle pour sa Religion. Elle fut solicitée à changer de Religion comme les autres, lors des Conversions à la Dragonne. Elle & sa Tante résistérent à toutes les solicitations qui leurs furent faites, & pour n'être plus exposées elles résolurent de sortir de France par Geneve. Elles arrivérent à Lion, d'où la Niéce se rendit à Geneve, ayant par nécessité laissé sa Tante à Lion, qui ne pouvant sortir, alla à

Paris près d'un Frere qu'elle y avoit, & qui avoit déja embraſſé la Religion Romaine, à force de ſolicitations & de menaces; & elle en fit autant. La Niéce ſe rendit en Hollande chez un Oncle qu'elle y avoit, chez qui elle demeura quelque tems, & où elle étoit vûë d'aſſez mauvais œuïl. Cependant ſon Oncle & ſa Tante de Paris la ſolicitant à retourner, & lui promettant de ne lui faire aucune violence, elle ſe laiſſa tenter. Etant à Paris elle promit d'écouter ceux qui lui parleroient de Religion. Elle les écouta, mais elle ne fut point perſuadée. On lui propoſa pour Epoux Mr. du Noyer, ancien Catholique Romain,

& on sut si bien faire qu'on la gagna. Elle eut une pension du Roi de France, & son Oncle venant à mourir, elle fut son Héritiére universelle, & rentra en possession des biens qu'elle avoit en Languedoc. Elle eut divers Enfans de son mariage; mais il n'y eut que deux Filles & un Garçon qui vécûrent. Sa Tante en mourant lui fit promettre, qu'elle ne marieroit point son aînée à un ancien Catholique. Son Mari, après avoir fait quelque séjour en Languedoc, où il avoit acheté une Charge, résolut de se fixer à Paris avec sa famille. Madame du Noyer, voyant que ses deux Filles devenoient grandes, & voulant obéïr aux derniers or-

dres de sa Tante, prétexta un voyage en Languedoc, vint à Lion avec ses Filles, passa de-là à Geneve, & de Geneve revint à la Haye, où elle solicita inutilement une pension. Quelques Parens qu'elle avoit à Londres lui en firent espérer une du Roi Guillaume III. Elle alla les joindre, mais à peine étoit-elle arrivée que le Roi mourut.

C'est là où finissent ces Mémoires; mais l'Histoire de Madame du Noyer & de ses Filles n'est pas finie. Ceux qui la connoissent attendent avec impatience cette fin, parce qu'ils disent, que c'est là où elle aura plus de peine de justifier sa conduite. Pour

moi

moi qui n'ai pas l'honneur de la connoître, j'attendrai le troisiéme Volume très patiemment; & je souhaite de tout mon cœur, qu'elle puisse confondre ceux qui parlent mal d'elle.

En faisant l'Histoire de ses Voyages, elle dit un mot de tems en tems des lieux par où elle a passé; mais elle ne dit presque rien que de très commun, & elle fait de certaines fautes, soit sur les noms propres *, soit autrement, qui sont bien pardonnables à une personne de son Séxe, à qui on doit sçavoir gré de ce qu'elle fait, sans lui faire une affaire pour ce qu'elle ignore.

* *Pont d'Arien pour Pont d'Arve, Palierne pour Payerne.*

Elle dit, par éxemple, qu'Auguſte rélégua Pilate à Vienne en Dauphiné, ſon Correcteur auroit bien pû lui épargner cette faute; puis qu'il n'y a perſonne qui ne ſache que ce fut Tibére. On pouvoit auſſi la faire ſouvenir, qu'elle avoit déja mis dans ſon prémier Volume l'Hiſtoire de l'Officier de Cavalerie, dont la maîtreſſe accoucha du fait d'un autre le ſoir de ces Nopces. Elle déſigne cet Officier par la ſeule lettre B. Il s'apelloit la Bouchardiére: s'il vit encore, il ne ſera pas fâché qu'on le nomme; puis qu'il plaiſantoit lui-même ſur ſon avanture.

Madame du Noyer nous dit qu'à Londres on aprend aux

aux Enfans dans les Ecoles, à composer une Harangue pour reciter sur l'Echafaut, ou le Gibet, car, dit-elle, ils sont tous préparez à y monter & y montent même sans peine, soit que les crimes, ou les Révolutions de l'Etat les y conduisent. Elle nous dit encore, qu'il y a dans la même Ville des Combats de Gladiateurs, où chacun va pour son argent comme à l'Opera: que ces Gladiateurs paroissent sur un Théatre en habit de Combattans, & qu'après avoir bû ensemble un moment auparavant, ils se battent comme s'ils étoient ennemis mortels. Celui qui tuë son Compagnon est pendu s'il le tuë sur le Théatre, ce qui

fait que dès qu'il le croit blessé à mort, il lui donne un coup de pié & le fait tomber en bas; & pourvû qu'il meure à terre, il n'en est pas parlé. Je ne sçai si je dois excepter ces deux faits des choses communes, dont j'ai dit que Madame du Noyer nous parloit, j'avouë qu'il sont nouveaux pour moi.

Lettre de Madame du Noyer à Mr. Bernard, au sujet de l'Article ci-dessus.

MONSIEUR,

JAi vû dans votre République des Lettres, du Mois de Décembre passé, un Article qui me concerne, & je vous avouë, que j'en ai été

été surprise. J'avois toujours ouï dire, qu'il n'y avoit que les bons Ouvrages qui fussent exposez à la Critique ; ainsi je devois espérer que les miens échaperoient à la vôtre. Je n'aurois pas même pensé, que vous vous fussiez donné la peine de les lire. Quelle aparence, que l'histoire d'une Femme, qui, quoique née Demoiselle, & que son Epoux fût revêtu d'une Charge, qui depuis la Généralité de Montauban jusques au portes de Lion, ne céde le pas qu'à celle du Prémier Préſident de la Province ; qucique cette même Femme, par les révolutions où elle a eu part, ou par je ne sai quel caprice de la fortune, ait eu l'honneur d'être

tre connuë de plusieurs Rois & autres Souverains, & qu'elle ait eu quelquefois le bonheur d'en recevoir des Eloges; quoi qu'elle ait été en rélation avec les personnes de France les plus distinguées & les plus illustres par leur rang & par leur génie. Quelle aparence, dis-je, avec tout cela, qu'elle eût dû mériter votre attention, & que vous eussiez daigné décendre du sublime de votre Sphère pour faire des Annotations sur des choses d'un si petit relief. Vous auriez bien plûtôt dû, ce me semble, condamner mes Mémoires sur l'étiquette du sac, comme n'étant dans aucun des trois cas, qui, selon vous, doivent seuls les faire rechercher.

cher. Vous ni avez, dites vous, trouvé que deux choſes qui vous fuſſent nouvelles. Il me ſemble, Monſieur, que c'eſt beaucoup. J'avois ouï dire, qu'il n'y avoit plus rien de nouveau ſous le Soleil, & je trouve qu'il eſt bien glorieux pour moi, de pouvoir aprendre quelque choſe à un homme univerſel comme vous, & qui n'ignore de rien.

Je ſuis fâchée, Monſieur, que vous n'ayez rien trouvé d'aſſez intéreſſant dans mon Livre pour vous dédommager de la peine que vous avez eu à le lire; car, quoique je l'aye écrit pour ma propre ſatisfaction, j'aurois pourtant ſouhaité qu'il eût pû contribuer à la vôtre. Comme tout

le

le monde n'eſt pas d'un goût auſſi délicat que le vôtre, il ſe trouve des gens qui s'en accommodent, & qui attendent la ſuite moins patiemment que vous ne l'attendez; & l'Horoſcope que vous en avez tirée n'eſt aſſurément pas remplie. J'avouë, que quoi qu'il me ſoit arrivé des choſes bien extraordinaires, il n'y a pourtant rien d'auſſi ſurprenant dans ma Vie que dans celle du *Signor Roſelli*: mais auſſi eſt-ce une hiſtoire véritable; & je n'aurois pas cru que la vraiſemblance eût dû en diminuer le mérite, ni m'empêcher de l'écrire. J'avois oublié cette leçon de Madame des Houliéres,

Si vos discours ne sont obscurs
& emphatiques,
On se dira d'abord, c'est là ce
bel esprit?
Tout comme une autre elle s'ex-
plique;
On entent tout ce qu'elle dit.

Voilà justement le cas; mais Monsieur, je ne sçai pas pourquoi vous mettez mon Livre en paralelle avec les *Lettres Historiques & Galantes*, & moins encore pourquoi vous mettez ce dernier sur mon compte. Peut-être me faites-vous honneur; mais c'est un honneur que je n'ambitionne pas, & que je ne me suis jamais attribué. Vous n'y avez pas vû mon nom, avec lequel

lequel celui de Madame de C. n'a nul raport ; & je ne comprens pas, comment vous pouvez parler si positivement d'une chose, de laquelle vous ne sçauriez être sûr. Je crois qu'il vaudroit bien mieux laisser l'Auteur dans l'obscurité où il trouve à propos de se cacher, de peur qu'il ne vous dise, lors que vous voudrez pénétrer son nom, ce que certain Lacédemonien répondit à celui qui vouloit voir ce qu'il portoit sous son manteau, *si j'eusse voulu que tu l'eusse sçû, je ne te l'aurois pas caché ;* & comme l'on ne vous feroit sans doute pas plaisir, de vous attribuer les Livres que vous n'avoüez pas, vous devriez, ce me semble,

ble, faire à autrui, ce que vous voudriez que l'on vous fit; d'autant mieux que vous n'êtes obligé que de donner des Extraits des Livres qu'on imprime, & non d'en déterrer les Auteurs, lors qu'ils ont des raisons pour vouloir être incognito; moins encore de les attaquer personnellement; & vous voulez bien, Monsieur, que là-dessus je me plaigne d'un petit trait de plume que vous donnez contre moi, & dans lequel il entre un peu de venin.

Je veux croire, Monsieur, qu'il ne vient pas de vous ce trait. Je connois même la main dont il part, & celui qui vous a envoyé le Mémoire que vous avez inséré dans votre

Arti-

Article, & que vos grandes occupations ne vous ont pas peut-être permis d'éxaminer. Ce n'eſt pas préſentement le lieu de démaſquer cet homme, cela viendra en ſon tems; & je l'attends à mon troiſiéme Volume: mais, Monſieur, il me ſemble que vous devriez attendre qu'il parût, pour en faire la critique, ſans la faire par anticipation: & puis que vous ne devez parler que des Livres imprimez, vous pouviez me laiſſer où j'en ſuis demeurée à la fin de mon ſecond Volume, ſans pouſſer vos vûës plus loin; c'eſt ainſi qu'en uſoit feu Mr. Baile, votre illuſtre prédéceſſeur. Cependant, ſi vous croyez pouvoir étendre vos droits

plus

plus loin que ce grand homme, je vous prie, quand vous auriez quelque chose à dire, ou à présumer à mon desavantage, de vouloir bien citer vos auteurs, afin que je les oblige à prouver ce qu'ils auront osé avancer, ou à encourir la peine dûë aux calomniateurs. On ne peut en user autrement sans autoriser la calomnie. Vous sçavez, Monsieur, qu'elle n'épargne pas le mérite, qu'elle ne vous a pas épargné vous-même: ainsi comme vous ne trouveriez sans doute pas bon, que je disse dans mes Mémoires, on a accusé Mr. Bernard de ceci, on l'a soupçonné de cela, traitez votre prochain comme vous voulez qu'on vous

traite. Ce principe de l'Evangile n'eſt conteſté de perſonne : les Ortodoxes & ceux qui ne le ſont pas en conviennent; ainſi vous n'avez aucune raiſon pour vous diſpenſer de le ſuivre.

Je ne ſçai ce que vous entendez par le terme de conduite, que vous prétendez, que ceux qui me connoiſſent doutent que je puiſſe juſtifier. Vous auriez parlé plus juſte, ſi vous aviez dit mes ennemis: car ceux qui me connoiſſent, ne ſçauroient la blâmer, & ne peuvent que me plaindre. Je ne dois en rendre compte qu'à Dieu; & encore un coup, cela n'eſt point de votre fait, puiſque vous ne devez parler que des Livres. Il eſt même

éton-

étonnant, que n'ayant aucun lieu de vous plaindre de moi, vous vous aviſiez de m'apoſtropher ainſi; parce que vous croyez le pouvoir faire impunément, & que Mr. Baile mort & Madame du Noyer vivante, ne vous paroiſſent pas plus redoutables à préſent l'un que l'autre. Vous me permettrez pourtant de vous dire, qu'il n'y a pas beaucoup de généroſité à cela, & que ma foibleſſe devroit faire ma force chez vous. Attaquez les Aimons, & autres qui ſavent répondre par des eſpéces de Manifeſtes, & laiſſez en repos une pauvre femme, qui ſe fait un plaiſir de conter ſes peines aux perſonnes qui prennent intérêt en elle. C'eſt

un plaisir fort innocent, & vous sçavez, Monsieur, que *sua cuique voluptas.*

Je vous demande quartier pour l'Ortographe, je ne la sçais en aucune Langue, & je veux bien me charger de toutes les fautes de cette nature que l'on trouvera dans mes Mémoires. Je suis surprise que vous n'en ayez remarqué que deux, *Pont d'Arve* & *Payerne:* mais je m'imagine qu'elles vous ont plutôt sauté aux yeux, parce qu'il s'agit de la Suisse, & que ce Païs-là aura pû rapeller chez vous des souvenirs facheux, & des idées du *Consensus Helveticus* qui vous auront mis de mauvaise humeur.

Pour l'éxil de Pilate imputé

té à Auguſte, on ne le trouvera aſſurément pas ainſi dans mon Manuſcrit. Et puis que ce ſont de ces choſes que perſonne n'ignore, vous pouviez me faire l'honneur de ne pas me croire plus capable d'une faute auſſi groſſiére, que le Correcteur ou Imprimeur, auſquels je crois qu'elle a plutôt échape par mégarde, que par ignorance. Je vois bien, comme vous le dites, que je ne ſuis pas connuë de vous, c'eſt pourquoi je m'étonne que vous vouliez parler & juger de ce que vous ne connoiſſez pas. Gens plus malins que moi, veulent que je ſois en cela la victime de mon Libraire; & que parce qu'il ne s'y eſt peut-être pas pris

comme il le faloit pour mériter votre suffrage, vous avez voulu tâcher de dénigrer le Livre & l'Auteur : mais je n'ai garde d'avoir une pareille pensée. Je vous suis, au contraire, bien obligée, de ce que vous dites que ces Mémoires sont assez bien écrits. Dès que vous voudrez vous donner la peine d'en séparer l'Auteur d'avec celui des *Lettres Historiques & Galantes*, vous ne m'accuserez plus d'avoir écrit l'Histoire du Capitaine de Dragons par *duplicata*, puisque je ne suis pas réponsable de ce que les autres ont dit : & comme il est indifférent au public, que le nom de cet Officier soit écrit tout du long, ou désigné

gné par la Lettre B. vous ne devez pas me faire une affaire là-dessus. Je crois avoir assez bien répondu à tout ce que vous avez dit sur mon sujèt, il ne me reste plus qu'à vous assurer que je suis, malgré tout cela, & en attendant l'honneur d'être mieux connuë de vous,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéïssante servante,

PETIT DU NOYER.

A la Haye le 2. Mars 1710.

Mr. Bernard n'a point répondu à cette Lettre. En voici deux sur le même sujet, & d'un stile bien différent de l'article de la République des Lettres.

*Lettre de Mr. le V**. à Madame du Noyer au sujet de ses Mémoires.*

MADAME,

Vous ne trouverez pas mauvais que je vous dise, que nous avons lû vos Mémoires, ma femme & moi, avec tout le plaisir, le contentement, & la satisfaction possible. Vous avez trouvé le grand Art d'engager le Lecteur à lire plus qu'il ne voudroit, & par une juste opposition à de certains Ouvrages qui donnent la nausée dès les prémiers feuillets, le vôtre intéresse à un tel point, que la lecture

lecture n'en est pas plutôt commencée, que par un désir insatiable, qui provient de la bonté du sujèt, on voudroit être à la fin. Je ne vous dirai rien du bon arrangement des matiéres, de la concision avec laquelle elles sont couchées, ni des traits d'esprit qui y brillent de toutes parts. Je m'arrête principalement sur la solidité des faits qui y sont avancez, & dont la vérité sauteroit aux yeux des plus stupides. En effet, vous avez pris un tour à ôter tout lieu de dire, *si non è vero è ben trouvato*, puis qu'une nuée de témoins s'éléveroit en un moment contre vous. Ce n'est point ici une Histoire des Sevarambes, ou de la Républi-

que en idée de Platon. Tout ce qui me fait du chagrin, c'eſt que vous n'ayez pas produit vos Mémoires plutôt. Il faut avoüer, que de la maniére dont le monde eſt fait aujourd'hui, & même de tout tems, il veut être prévenu; & ne l'étant ordinairement qu'en mal, par une malheureuſe pente qui le porte à cela, il veut quelque choſe qui lui en impoſe dès l'abord: tant il eſt vrai, que les prémiers objets frapent ordinairement avec plus d'éclat, & font une plus vive impreſſion dans l'eſprit, & mêmes ſi forte, qu'il eſt très difficile d'en revenir.

Il eſt bien fâcheux d'être obligé d'en venir à des Apologies;

gies ; mais quoi, c'eſt un mal néceſſaire pour l'édification des gens de bien, & la confuſion des méchants. Avoüez moi, Madame, que ſi vous fuſſiez arrivée ici avec ce brillant & ce ſolide qui vous tenoit fidéle compagnie en France, chacun vous auroit fait la Cour. Quel empreſſement n'auroit-on point eu à vous faire plaiſir ? Quels égards n'auroit-on point eu pour vous ? Mais venir ici ſous la baniére du réfuge, & n'avoir preſque que ſa ſimple *ame pour butin*, l'abandonnement de ſes biens, le déſir de faire ſon ſalut, tout cela n'eſt compté pour rien. La vertu la plus ſolide, la piété la plus ſincére, la vie la plus

réguliére, tout cela n'eſt point à l'abri de la médiſance & de la calomnie, qui prennent occaſion de la ſplendeur dans laquelle on a vêcu, pour vous inſulter dans l'obſcurité, où le ſacrifice des biens pour la vérité vous a réduite. Notre malheureuſe Nation, que le réfuge a jetté ſur des bords étrangers, oblige de dire à ſa honte, qu'au lieu de s'apliquer au bien & à l'édification publique, elle ne ſe diſtingue à préſent de ce qu'elle étoit autrefois, que par un acharnement qui tient du prodige, à déchirer le prochain. Cette amitié fraternelle, dont les nœuds devroient être plus étroitement ſerrez par la conformité de la cauſe de notre réfu-

réfuge, cette cordialité, cette franchiſe, cette bonne foi qui les diſtinguoit autrefois des Papiſtes, tout cela en eſt banni, au moins dans la plûpart. Heureux! quand Dieu nous a doüez d'un eſprit propre à nous élever au deſſus de tout cela, & nous a armez d'une patience propre à regarder avec un ſouverain mépris *tout ce qui ſe dit de nous en mentant*. Qu'une conſcience eſt heureuſe, quand elle n'a rien à ſe reprocher, & que l'ame, en ſe détachant de la matiére, ſe va rendre en ſa pureté entre les mains des ſon Dieu, comme dans ſon repos! Mais c'eſt aſſez moraliſer. Au reſte Madame, vous êtes engagée par bien des raiſons, de nous

donner la suite de vos Mémoires : ce seroit autrement un Ouvrage imparfait ; & il ne faut pas demeurer en si beau chemin. Si je vous suis utile en quelque chose, disposez de celui qui est sincérement,

MADAME,

Votre très-humble & très-obéïssant serviteur,

LE V**.

AVANT-PROPOS.

LETTRE DE MR. MISSON,

Auteur des Voyages d'Italie,

A

Madame du Noyer, sur ses Mémoires.

MADAME,

Je me suis chargé avec bien du plaisir, de la commission que des personnes de conséquence m'ont donnée de vous dire,

dire, qu'elles ont été très contentes de vos Memoires; & que si vous vouliez procurer une traduction de ces très jolis Livres en Anglois, par quelque addition qui servît d'aiguillon au Libraire, on se faisoit fort de trouver ici des amis qui recevroient agréablement votre Dédicace. Je vous offre aussi, Madame, mes petits services. Il m'a été impossible de discontinuer un moment la lecture de votre histoire, tant je l'ai trouvée engageante; mais il est vrai que j'ai souvent été en colére contre ces diverses gens de mauvaise humeur, qui vous ont quelquefois chagrinée; & je souhaite de tout mon cœur une suite plus heureuse, sur tout

tout, un brave Epoux à la charmante Olimpe. Faites moi la justice de croire que je suis véritablement,

MADAME,

Votre très-humble & très-obéïssant serviteur,

MAXIMILIEN MISSON.

Ces deux Lettres, & quantité d'autres sur le même ton qu'on pourroit joindre ici, si l'on ne craignoit de grossir trop cet Avant-propos, prouvent bien, que les hommes ne sont pas tous d'un même goût; & que Mr. Bernard n'a pas bien consulté celui du public, avant de donner son avis sur ces Mémoi-

moires. On espére que ce troisiéme Volume sera aussi bien reçû que les deux prémiers, & que l'Auteur pourra, malgré les chagrins & les affaires qui l'accablent, en donner la continuation.

ME-

MEMOIRES DE MADAME DU N.

Ecrits par Elle-même.

LE Couronnement de Sa Majesté la Reine Anne, fut accompagné de toute la pompe ordinaire en pareille occasion. Les voûtes de l'Eglise retentissoient des acclamations publiques ; & jamais Régne n'a commencé sous de meilleurs Auspices. Le Ciel a heu-

heureuſement rempli les eſpérances que l'on avoit conçûës là-deſſus. La piété de la Reine a attiré mille bénédictions ſur ſes Peuples & ſur ſes Armes. On voit revivre en Elle la Reine Eliſabeth. Le choix qu'Elle fait de ſes Miniſtres, & des perſonnes qu'Elle éléve aux plus grands Emplois, prouve la juſteſſe de ſon diſcernement; & le mérite de ceux qu'Elle honore de ſon eſtime, ne peut que donner une idée très-avantageuſe de ſon bon goût; ainſi il ſuffit de faire des vœux pour la conſervation d'une ſi belle vie, puiſque c'eſt ſouhaiter par là tous les bonheurs enſemble, aux Peuples qui ont celui de vivre ſous ſes Loix.

Au retour du Couronnement je ramenai ma Fille aînée chez Madame Petit, & je revins chez moi avec la Cadette. On eſpéroit toujours que la Reine ſigneroit la liſte ſur laquelle Milord Gallo-

Galloway avoit fait mettre mon nom; & Mr. Brolas * me promettoit, au défaut de cela, de me faire avoir une penſion ſur le Committé, conformément à la prémiére idée que l'on avoit euë pour moi. Cependant on armoit à force, & dès que la Guerre fut déclarée, on mit en Mer une Flote ſur laquelle mes Couſins furent commandez, ce qui me fit une fort grande peine: non ſeulement parce qu'il eſt triſte de ſe ſéparer de ſes proches; mais auſſi parce que mes affaires n'étant pas réglées avant leur départ, je craignois fort, que lors qu'elles ne ſeroient plus ſolicitées par des perſonnes que le ſang intéreſſoit pour moi, elles n'auroient pas le même ſuccés. D'ailleurs je voyois reculer par là, le projèt de Mariage que nous avions fait à la Haye mon Cou-

* *Miniſtre & Chapelain de Milord Evêque de Londres.*

Cousin Cabin & moi, & duquel Madame Petit ne m'avoit pas encore parlé. Mon Cousin des Estangs, pour lequel j'ai toujours eu beaucoup d'ouverture de cœur, & qui étoit instruit de la chose, m'avoit déja témoigné de le souhaiter, & étoit très sensible à l'amitié que je marquois par là pour mes proches. Il m'avoit dit même, que de quelle maniére que la chose tournât, la famille devoit me sçavoir bon gré de mes intentions; puisque, comme la Veufve de l'Evangile, je voulois donner jusques à ma derniére Pitte. Il en parla sur le même ton à Madame sa Mére, qui fit enfin l'effort de me dire, quelques jours avant le départ de ses Enfans, que si Mr. du Noyer vouloit envoyer de l'argent à sa Fille, elle seroit bien-aise de cette affaire: qu'il falloit voir comment il agiroit dans les suites, que rien ne pressoit; & qu'au cas

que

que la chose manquât avec le Cadet, l'Aîné pourroit y supléer, & qu'elle croyoit même que cela conviendroit mieux.

Je ne fus pas fort contente de ce discours de Madame Petit : je compris qu'elle avoit en vûë une fortune plus considérable pour son Cadet. Je ne connoissois pas l'Aîné ; ma Fille avoit toujours été bercée de son Cousin Cabin ; & il n'auroit pas été aisé de lui faire prendre le change, quoi que ce change n'eût pas peut-être été desavantageux : & après tout, comme je vis bien qu'il s'en falloit beaucoup, que Madame Petit n'entrât là dedans avec la même cordialité que j'avois marquée, je ne crus pas devoir en parler d'avantage. Il me suffisoit d'avoir fait connoître ma bonne volonté, & je croyois, avec quelque espéce de raison, que ma Fille méritoit qu'on eût un peu plus d'empressement.

Je

Je répondis à Madame Petit le plus honnêtement qu'il me fut possible, mais avec plus de circonspection & de ménagement. Mon Cousin Cabin étoit obligé d'en avoir beaucoup pour Madame sa Mére. Il n'étoit point en état de rien faire sans son aveu, & quand il l'auroit pû & voulu, je n'aurois jamais consenti que ma Fille fût entrée dans la famille, si elle n'y avoit pas été désirée, puis qu'encore un coup, il me sembloit, que Madame valloit bien Monsieur. Ainsi dès ce moment là, je n'y pensai plus. La petite personne estimoit son Cousin, mais sans attache: ainsi n'ayant point donné d'erres, nous n'étions pas obligez, ni les uns ni les autres, à tenir le marché; & je n'étois pas plus obligée de remplir les intentions de feu mon Oncle, que Madame son Epouse qui les avoit connuës, & qui consultoit pourtant beaucoup plus l'intérêt. Ma

Ma Fille étoit toujours chez elle, & Mr. Cabin la lui recommanda extrémement en partant. Il vint me dire à Dieu, & mon Couſin des Eſtangs auſſi, quime parut fort chagrin de partir ſans me voir du pain aſſuré; car je n'avois au monde que cent piéces, dont il m'avoit acheté un *Tallies* * qui m'en raportoit ſix par an; ce qui étoit ſeulement de quoi payer le loyer de ma chambre, & cet argent provenoit de quelques effets que j'avois laiſſez à Lion, & qui avoient été vendus depuis par mon ordre. Mon Couſin des Eſtangs me dit, qu'il avoit prié ſes amis de ſolliciter pour moi en ſon abſence; & qu'il eſpéroit que tout iroit bien. Je fus très-ſenſible à toutes les marques qu'il me donna de ſon amitié, & pour lui en donner de ma reconnoiſſance, je fus le lendemain matin pour le voir partir,

* *Certain morceau de bois qu'on montre pour recevoir l'Argent.*

& lui dire encore à Dieu.

Il partit seul & Mr. Cabin qui avoit encore quelques affaires en Ville, & qui devoit prendre la poste l'après-midi pour l'aller joindre, me fit dire que je lui ferois plaisir de me trouver chez Madame sa Mére environ l'heure du dîner, qu'il seroit fort aise de me voir, & qu'il lui étoit impossible de trouver un moment pour passer chez moi. Comme je l'aimois beaucoup, & que nous étions trop proches pour devoir être sur le qui vive, j'accepté le parti, pour ne pas manquer l'occasion de l'embrasser encore une fois. Je fus éveiller ma petite Olimpe, & je me rendis sur les onze heures avec elle chez Madame Petit.

Je la trouvai empressée à donner les ordres pour le dîner. Le couvert étoit mis & je m'aperçus qu'elle me regardoit comme supernumeraire, & qu'elle me reçut très-froidement. Comme je n'é-

n'étois venuë là que de bonne amitié, & point pour l'incommoder, après avoir demandé si mon Cousin tarderoit encore long-tems, sur ce qu'on me répondit que l'on n'en sçavoit rien, je pris doucement le parti de me retirer, & je dis à ma Tante, que je reviendrois après le dîner; mais quand je fus à la porte une grosse pluye me fit craindre pour la santé de ma petite qui avoit été purgée la veille, & qui prennoit le lait d'Anesse. Ainsi pour ne pas l'exposer, & de peur aussi qu'un habit qu'elle avoit mis ce jour-là pour la prémiére fois, & qui étoit tout falbalaté ne se gâtât, je la fis rentrer dans la maison, ne croyant pas qu'une pauvre petite Enfant de neuf à dix ans pût fort embaraſſer, & qu'on eût la dureté de la vouloir risquer infirme comme elle étoit, & de lui réfuser le couvert par un tems aussi mauvais que celui

qu'il faisoit alors, mais il en arriva autrement que je n'avois pensé: car dès que je fus partie & que Madame Petit s'aperçut que ma petite étoit restée, après lui avoir demandé pourquoi elle ne m'avoit pas suivie, sans autre façon, & malgré les injures de l'air elle la prit par le bras, la mit de sa main blanche à la ruë, & ferma la porte dessus, au grand regret de la petite fille, qu'une avanture pareille à celle de Sofie n'accommodoit point dans cette heure-là; d'autant plus qu'elle avoit vû arriver des petits pâtez, mets fort tentatif pour les Enfans, & dont elle ne pouvoit s'éloigner qu'à regret.

Elle avoit pourtant trop de cœur pour témoigner son chagrin là-dessus; & se voyant à la ruë dans un tems où l'on n'auroit pas voulu y mettre un Chat, & trop loin de chez moi, elle fut chez une Demoiselle de ma con-

connoissance femme d'un Ministre, qui la reçut avec beaucoup plus d'humanité, lui fit un bon feu pour sécher ses habits, & lui donna à dîner. Cependant, quand je crus que celui de Madame Petit pourroit être fini, je retournai chez elle, & n'y trouvant point ma petite, j'en demandai des nouvelles à sa sœur, qui ne sçachant pas ce qui s'étoit passé, ne pouvoit point me répondre juste. Je m'adressai pour en sçavoir à Madame des Estangs, qui avec sa douceur & sa prudence ordinaire, me dit qu'elle étoit fâchée de mon inquiétude; que la petite personne n'avoit point dîné avec eux, qu'elle ne sçavoit point où elle étoit, & qu'elle me prioit de croire, qu'elle n'avoit aucune part à tout cela.

Mr. Cabin, qui n'avoit pas été témoin de la scène, n'en sçavoit pas plus que les autres; & je fus obligée d'aller demander comte

de cet enfant à Madame Petit, qui étoit dans sa chambre avec nombreuse compagnie, & qui me répondit froidement, qu'elle avoit cru que la petite seroit retournée chez moi. Comme la chose me touchoit de plus près, je ne pouvois pas être si tranquille; ainsi je retournai sur mes pas & courus à la quête de ma Fille.

Je la cherchai inutilement pendant long-tems. Je fus dans bien des maisons où je m'imaginois qu'elle pourroit être allée, & je commençois à craindre qu'il ne lui fût arrivé quelque accident, ou que quelque Emissaire de la France me l'eût enlevée, lors qu'enfin je la trouvai chez la personne qui avoit eu la bonté de la recueillir. Elle me conta la maniére dont Madame Petit en avoit usé avec elle, & j'y fus bien plus sensible que si elle me l'avoit fait à moi-mëme. Je ne

voulus

voulus pourtant pas en croire la petite fille sur sa parole ; & pour en sçavoir la vérité, je priai Mr. Brocas Ministre, de demander à Madame Petit ce qui en étoit. Elle confirma la chose, & dit pour s'en excuser, qu'elle avoit du monde à dîner ce jour-là, & ce monde étoit Madame des Estangs & sa petite famille, à qui la mienne n'auroit assurément pas fait de peine, Mr. Cabin qui n'auroit pas non plus été fâché de voir une personne qui lui étoit proche, & pour tout étranger un Chirurgien Anglois, que mon Cousin avoit connu dans l'Amerique, & avec lequel il m'avoit quelquefois fait boire du Caffé. Ainsi il n'y avoit là personne à qui la petite fille eût dû faire de la peine ; & il ne s'agissoit que d'un couvert de plus ou de moins.

Comme j'avois le même cœur que j'avois eu en France, quoi

qu'avec une fortune différente, je fus très-sensible à l'indignité de ce procédé ; & j'en dis mon sentiment à mon Cousin Cabin, qui n'en étoit pas non-plus fort édifié. Il partit, & comme j'avois des ménagemens à garder avec Madame Petit, par raport à ma Fille aînée, je ne lui témoignai point ce que j'avois sur le cœur au sujet de la Cadette, & je me contentois de retrancher mes visites de peur de me rendre incommode. Chose étrange que cette Madame du Noyer, de laquelle on se faisoit quelque tems auparavant tant d'honneur ; dont on avoit soin de parler à toutes les personnes qui avoient quelque rélation à Paris ; ausquelles on disoit, connoissez-vous point dans ce Païs-là ma Niéce ? Elle y fait belle figure, elle a Caroſſe, son Mari est Grand Maître des Eaux & Forêts, & mille autres choses de

cette

cette nature, par lesquelles on croyoit se donner du relief. Chose étrange, dis-je, que cette même Madame du Noyer eût laissé son mérite dans son équipage; & que la perte d'une fortune qu'elle avoit bien voulu quitter, dût lui coûter la considération & les égards qu'on avoit eu pour elle, & que l'on auroit dû redoubler, après le sacrifice qu'elle venoit de faire.

On ne pourra pas dire que j'eusse rien fait pour m'en rendre indigne; car tout ce que la calomnie avoit pu vomir jusques alors, étoient des contes dont Madame Petit connoissoit, mieux que personne, la fausseté; puisque les uns disoient que je n'étois point moi, d'autres, qui se voyoient convaincus du fait, s'étoient retranchez à dire, que mon Mari n'étoit pas un homme de condition, qu'il n'avoit jamais éxercé les charges dont on

parloit. Madame Petit ſavoit à quoi s'en tenir là-deſſus; & elle avoit aſſez connu la tendreſſe qu'il avoit pour moi, par tout ce qu'il avoit écrit à ſon défunt Epoux ſur mon chapitre. Ainſi elle ne pouvoit pas en conſcience douter que je ne fuſſe ſortie de France par un motif de Religion, ni croire que les prétenduës mauvaiſes affaires de mon Mari m'euſſent fait prendre ce parti-là; puiſque quand elle auroient été encore plus dérangées, elle ſçavoit bien que j'avois par moi-même dequoi vivre fort à mon aiſe en France, où la Dot d'une Femme ne peut jamais ſe perdre, & où, outre la mienne, qui étoit aſſez conſidérable, je joüiſſois encore tous les ans de neuf cens livres de bienfaits du Roi. Ainſi à moins que de vouloir ſoutenir une propoſition inſoutenable, quelque malignité qu'on pût avoir,

avoir, il faloit, sachant les choses comme Madame Petit les sçavoit, convenir de bonne foi, que j'étois sortie pour la Religion; & cela étant établi, je devois ce me semble, paroître plus estimable sous les haillons du réfuge & au bruit des patins*, que lors que celui de mon Carosse, duquel je n'avois retenu que les fers, des Chevaux, avoit acoutumé de m'annoncer. Mais laissons-là ce que l'on devoit faire & voyons ce que l'on faisoit.

Mes affaires n'avançoient point du côté de la pension, & j'étois bien fâchée d'avoir quitté la Hollande, où, quoique je n'en eusse pas de fixe, j'aurois pû conter, comme je l'ai déjà dit, sur deux cens florins tous les six mois. Je voyois que Madame Petit, plus attentive du côté de l'intérêt, qu'à suivre les volontez

* *On porte à Londres des Patins ferrez pour ce garantir des crottes.*

de ſon Mari & l'inclination de ſon Fils, n'avoit point d'envie que ma Fille devînt la ſienne. Je commençois même à m'apercevoir, qu'elle étoit fachée de s'en être chargée, par la ſupputation continuelle qu'elle faiſoit, de ce qu'il lui en couteroit par an. Elle y fit ſur tout de très-ſerieuſes réfléxions, lors que voulant aller paſſer l'Eté à la Campagne, où l'on a acoutumé de ſe mettre en penſion, elle vit qu'il lui en couteroit pour celle de ma fille, autant que pour la ſienne. Ainſi ce double article de dépence commençoit à la mettre de mauvaiſe humeur, & ma fille en ſouffroit tous les jours. Entre autres choſes, un matin qu'elle avoit laiſſé tomber par mégarde un peu d'Eſſence de Jaſmin ſur le plancher, Madame ſa Tante s'emporta contre elle juſques à lui dire, je voudrois que vous fuſſiez encore en France. La petite

tite fille m'en fit ſes plaintes; mais je lui dis de ne jamais rien répondre. Je voyois que Madame Petit n'auroit pas mieux demandé; que quelque eſpéce de petit démêle pour avoir un prétexte de la renvoyer, & pouvoir dire enſuite, ſa Mére me l'a ôtée. Ainſi je n'avois garde de donner dans tous ſes panneaux. Je comprenois que cela me feroit du tort dans le monde, où la raiſon du plus fort, ainſi que chez le Loup, eſt toujours la meilleure: c'eſt pourquoi j'exhortai ma Fille à la patience, & lui ordonnai de ſoutenir la gageure juſques au bout.

Je continuois toujours à faire de tems en tems ma cour à Madame Petit, & un jour que j'y étois, un Monſieur que je ne connoiſſois point vint m'y demander. Il me dit, qu'il étoit bon ami de Mr. du Noyer, qu'il m'avoit vûë au Couronnement

de la Reine sans pouvoir se persuader que ce fût moi ; qu'il n'avoit jamais pensé que j'eusse pû quitter une situation aussi agréable que celle où j'étois en France, & qu'enfin dans une maison de Réfugiez chez qui il avoit été, & où il avoit dit qu'il avoit vû à Westminster une Dame qui ressembloit beaucoup à Madame du Noyer, on lui avoit assuré que c'étoit elle-même. Qu'il m'avoit cherchée depuis ce tems-là sans pouvoir me déterrer ; mais qu'après bien des perquisitions, il avoit apris que chez Madame Petit il pourroit avoir de mes nouvelles. Il me dit ensuite, qu'il s'appeloit Paris de Belesbat ; qu'il étoit d'Orleans, & qu'il avoit été long-tems intéressé dans la Manufacture des Glaces ; que Mr. du Noyer étoit son ancien ami, & qu'il se croyoit engagé par-là, à m'offrir ses services dans ce Païs ici. Je le remerciai

merciai comme je le devois; & il vint ensuite chez moi me renouveller ses offres de la maniére du monde la plus honnête.

Il parut extrêmement touché de me voir dans un second étage, réduite à une Chambre garnie de trente sols par semaine; & quoi qu'il fût Catholique-Romain, & que suivant ses principes, il dût désaprouver ma conduite, il ne laissa pas pourtant, de me louër sur ce que j'avois eu le courage de tout quitter pour suivre les mouvemens de ma conscience. Il me dit, qu'il espéroit que le bon Dieu auroit égard à mes bonnes intentions, & que je ne manquerois de rien; qu'il sçavoit positivement que l'on travailloit à me régler une pension, & que comme elle ne seroit pas sans doute assez forte pour me faire vivre un peu commodément, il me prioit de trouver bon, qu'il la grossît de cinquante écus par an. Je

Je fus surprise de cette générosité. Je l'en remerciai de mon mieux, & je lui fis comprendre, que je n'étois pas femme à en abuser, ni à recevoir de pensions que des Souverains ; mais je le priai de me marquer sa bonne volonté, en tâchant d'obliger Mr. du Noyer à m'envoyer quelque chose. Il me le promit & continua toûjours cependant à me prier d'accepter le petit secours qu'il m'offroit. Il me dit ensuite que la Banqueroute de la Nouë l'avoit obligé de sortir de France, qu'il avoit souscrit des Billets pour lui ; & que n'étant pas d'avis de payer ce qu'il ne devoit pas, il avoit pris le parti de se retirer, qu'il avoit aporté quelques effets, qu'il trouvoit le moyen de faire valoir avantageusement, & de vivre par-là à son aise. Nous parlâmes ensuite de Religion, & par ce qu'il me dit là-dessus, je compris qu'il n'étoit

pas

pas loin du Royaume des Cieux. Il voyoit souvent Mr. de la Mothe, fameux Ministre de la Savoye; il étoit parent du Prosélite Mr. le Vassor; & le commerce de ces Messieurs auroit peut-être pû le conduire dans le bon chemin, si le procédé des Réfugiez & leur noire médisance ne l'avoient ensuite dégoûté, & ne lui avoient donné, quoique mal à propos, une idée désavantageuse de la Religion.

Je rendis comte de la visite de Mr. de Belesbat à Madame Petit. Elle me dit que je devois le ménager. Que peut-être Mr. du Noyer l'avoit prié de me rendre service, ne voulant pas paroître lui-même là dedans. Cela auroit pû être, mais je n'ai jamais sçû ce qui en étoit. Cependant cette pension que l'on devoit me régler ne venoit point, & lors que je m'y attendois le plus on vint me dire, que Mr. Boyer Sécretaire

taire de Milord Galloway & mon ancien ami, étoit chez Madame Petit, & qu'il souhaitoit de me parler. Je m'y rendis au plutôt, & Mr. Boyer, après un petit préambule, sur le peu de fonds qu'on devoit faire sur les choses de la vie, me dit qu'il avoit bien du chagrin d'être obligé à m'annoncer le mauvais succez de ses sollicitations; qu'il venoit de chez Mr. Hill, que l'on lui avoit dit, que la liste pour les pensions d'Irlande ne devoit point être signée, & que je ne devois pas espérer d'en avoir une en mon particulier: & sur ce que Mr. Boyer avoit voulu insister en ma faveur, ce Seigneur lui avoit répondu, que Madame Petit étoit riche, & qu'elle pouvoit aisément avoir soin de moi. Cette réponse me fit un tort épouvantable dans l'esprit de Madame Petit, & quoique je n'y eusse assurément nulle part, elle me fut im-

imputée à crime. Madame Petit s'emporta, dit qu'il faudroit être bien riche pour pouvoir prendre soin de trois personnes. Qu'elle étoit assez chargée d'en avoir une sur son comte, & ajoûta cent choses qui me perçoient le cœur. J'avois beau lui dire, qu'elle n'étoit nullement engagée à cela, que Dieu y pourvoiroit d'ailleurs, elle ne pouvoit point se remettre là-dessus; & le pauvre Mr. Boyer étoit tout contristé de l'effet que son récit venoit de faire.

Cependant Milord Galloway, qui avoit bien prevû ce qui en arriveroit, & qui se voyant inutile à la Cour, s'étoit retiré à la Campagne, avoit eu la bonté de me recommander avant son départ à Mr. Brocas, & de le prier de me faire avoir une pension du Committé. On s'étoit assemblé là-dessus, & c'étoit-là la pension dont Mr. de Belesbat m'avoit parlé,

parlé, & que Mr. de Louvigni, qui étoit de ſes amis, & l'un des Chefs du Committé, lui avoit aſſuré que j'obtiendrois. Je l'obtins en effet; & ſans que j'euſſe fait un pas pour la ſolliciter, je vis venir Mr. Brocas, qui m'aprit que l'on m'avoit accordé vingt piéces par an, ſçavoir quatorze pour moi, & ſix pour ma petite Olimpe, & que dans peu de jours on me conteroit cette ſomme. Je le remerciai & je remerciai Dieu de ce ſecours, qui quoique petit, pouvoit pourtant avec celui de quelques petits Ouvrages me donner le pain quotidien. Les ſix piéces de mon *Tallies* payoient le loyer de ma Chambre; & comme je ſçai me contenter de peu, & me paſſer de ce que je ne puis avoir, je me voyois par-là à l'abri de l'indigence, & j'étois fort aiſe de n'être plus expoſée à tomber ſur le corps de mes Parens.

Je

Je n'avois plus d'inquiétude que pour la ſanté de ma petite Olimpe, qui étoit extrêmement maigre, & qui avoit tout l'air de tomber en conſomption. On me conſeilla pour l'en garantir de l'envoyer pendant quelque tems à la Campagne, & Mr. de Belesbat, toujours honnête & obligeant, m'indiqua un endroit où il aſſura qu'elle ſeroit très bien ſoignée, & où il la recommanderoit comme ſa propre fille. C'étoit chez une femme où il avoit été en penſion pour aprendre l'Anglois. Elle étoit bonne Proteſtante. Elle demeuroit à Greenwich où l'air eſt très bon; & comme elle avoit beaucoup de conſidération pour Mr. de Belesbat, elle vouloit bien, pour l'amour de lui, ſe charger de prendre un ſoin tout particulier de la ſanté de la petite fille, & de lui aprendre en même tems la Langue; ainſi c'étoit une

vraye

vraye trouvaille que je n'avois garde de manquer. Je commençois donc à respirer & à espérer d'avoir enfin quelque repos, lors que ma mauvaise étoile me suscita de nouveaux chagrins.

Mr. Saurin, ce Ministre si connu & si admiré, étoit dans ce tems-là à Londres, où l'on rendoit à son mérite la même justice que l'on a coutume de lui rendre par tout où il est connu. Il voyoit souvent Madame Craissels, qui, comme je l'ai déja dit, me faisoit l'honneur d'être de mes amies. Elle lui parla de moi, & me parla beaucoup de lui, ce qui nous donna une envie presque égale de nous connoître. Le hazard qui nous fit trouver quelques jours après en même lieu, en fit naître l'occasion; & Mr. Saurin fit ensuite les démarches que l'on fait ordinairement pour entretenir une connoissance qu'on ne trouve pas desagréable. Com-

Comme la sienne me faisoit beaucoup de plaisir, je répondis à cela comme je le devois. Outre son mérite personnel qui suffisoit pour m'y engager & la qualité de Compatriotte, j'avois encore d'autres raisons pour m'intéresser en ce qui le regardoit. Mr. son Pére avoit toujours eu beaucoup de liaison avec ma famille, & une considération toute particuliére pour feu Madame Saporta. Il l'avoit toujours aidée de ses conseils; & c'étoit lui, qui, comme je l'ai dit au commencement de ces Mémoires, avoit dicté ce Contract si extraordinaire, par lequel mon Pére me cédoit à Madame Saporta, & avoit mis par-là toute la famille en Paix. Ainsi on ne doit pas s'étonner que je fusse bienaise de trouver dans le fils les sentimens que le Pére avoit eu pour mes proches.

Mr. Saurin vint me voir chez Mada-

Madame Petit, & enſuite dans mon petit domicile, où il m'offrit le plus obligeamment du monde tout ce qui dependoit de lui, juſques à ce qu'on apelle la pierre de touche en matiére d'Amitié, qui eſt la bource. Je l'en remerciai, & je lui dis, que j'irois encore l'en remercier plus particuliérement chez lui.

Je ſavois que les Dames les plus réſervées lui rendoient viſite ſans craindre la critique. Il étoit logé chez un ancien Miniſtre, nommé Mr. Pioſet, vénerable par ſon âge & par ſa conduite; ainſi on pouvoit aller chez lui en toute ſureté de réputation. Mr. Saurin me dit que je lui ferois honneur & plaiſir de le venir voir, & qu'il ſeroit bien-aiſe de me faire connoître à Mr. Pioſet qui étoit un des Chefs du Committé, où on ſavoit que j'avois affaire. Il me preſſa fort de lui dire quel jour

je

je voulois prendre pour cela, afin que le sachant, il pût m'attendre chez lui, & ne pas m'exposer à faire cette course à faux. Je le lui dis, & je fus étonnée de voir venir chez moi à l'heure marquée un espéce d'homme d'affaires qui m'amena un Carosse de la part de Mr. Saurin. Je ne sçavois si je devois l'accepter, mais comme ç'auroit été lui faire un espéce d'affront de le refuser, & répondre mal à ses honnêtetez, je pris le parti d'y entrer avec mes deux filles; car Madame Petit avoit bien voulu, que mon aînée fît avec moi cette visite, & celle de mon Cousin Berteau, qui étoit Colegue de Mr. Saurin, & qui logeoit dans son quartier. Mr. Saurin le Cadet, qui est à présent Ministre de la Savoye à Londres, nous vint recevoir à la portiére du Carosse, & Monsieur son Frére, à qui la gravité Ecclésiastique ne

permettoit pas de marquer tant d'empreſſement, nous attendit ſur la montée.

Toute la maiſon de Mr. Pioſet nous fit honnêteté, & jamais il n'y eut un accueil plus gracieux que celui que l'on nous fit. Je m'étois bien attenduë à être régalée en Caffé ſelon la coutume du Païs; mais je n'aurois pas cru que Mr. Saurin eût pouſſé l'honnêteté juſques à nous donner un dîner des plus magnifiques. J'avois choiſi le matin pour faire cette viſite, pour ne pas lui dérober l'après-midi, dont il pouvoit faire un meilleur uſage. Je comtois de reſter là une heure tout au plus, & je fus extrémement ſurpriſe, lors qu'on vint me prendre pour me mettre à table. Je compris alors pourquoi Mr. Saurin avoit voulu être averti du jour: il n'y avoit pas moyen de reculer ni de lui faire perdre ſon étalage.

Ja-

Jamais repas de Nopces n'a été plus beau que celui-là, rien n'y fut épargné: on servit au dessert des Confitures en abondance, & Mrs. Saurin en firent l'agrément par leur esprit & leurs bonnes maniéres. J'eus ensuite une conversation particuliére avec l'aîné, & je fus surprise, lors qu'il me dit, qu'il savoit que j'avois aporté d'assez belles Pierreries de France. Qu'il me conseilloit en ami de tâcher de m'en défaire avantageusement, & qu'il pourroit peut-être m'y aider, parce qu'il y avoit quelques Anciens de son Egliſe qui étoient Jouailliers, & qui à sa considération, pourroient en donner un prix plus raisonnable. Que je pouvois lui confier mon secret, qu'il me promettoit de garder, au cas que cela fût utile à mes affaires. Enfin il me parla si amicallement, & d'une maniére à me faire croire qu'il avoit des raisons

si particuliéres pour être dans mes intérêts, que je crus devoir en agir avec ouverture de cœur. Ainsi je tirai mon petit paquet de mon sein : je lui fis voir en quoi il consistoit, & lui fis confidence des intentions que j'avois euës pour mon Cousin Cabin, d'où il pouvoit conjecturer à peu près, celles que j'avois pour ma fille. Il me fit à son tour quelques confidences là-dessus, & nous nous séparâmes très-contens les uns des autres. Je lui laissai mes Pierreries afin qu'il pût les faire estimer à loisir, & je refusai un billet de garde qu'il voulut m'en faire. Le même Carosse qui nous étoit venu prendre le matin, nous ramena le soir, & Mr. Saurin le Cadet qui se charga du soin de notre conduite, nous débarqua à la porte de Madame Petit, où je ramenai ma Fille aînée.

Quelques Demoiselles Réfugiées, qui se promenoient dans la ruë

ruë quand nous arrivâmes, murmurérent des honnêtetez qu'on nous faisoit, & croyant sans doute les mériter mieux, s'imaginérent que c'étoit un vol qu'on leur faisoit. On demanda à ma fille où elle avoit passé la journée. Comme elle n'y entendoit pas de finesse, elle n'en fit pas de mistére, & il n'en fallut pas d'avantage pour alarmer les Nimphes Grecques. * Mr. Saurin étoit le blanc de tous les cœurs: ainsi celles qui depuis long-tems le couchoient en jouë, craignant les jeunes attraits de ma fille, firent ligue offensive & défensive contre elle, & ce ne furent plus, dès ce moment-là, que caquets. On ne pouvoit rien dire contre elle, car elle étoit encore trop jeune pour que la médisance eût eu le loisir de l'attaquer; mais

* *On apelle à Londres l'endroit où loge la plûpart des François la quartier des Grecs.*

c'étoit tous les jours nouveaux contes. On disoit qu'elle alloit se marier avec Mr. Saurin, un moment après on assuroit que le mariage étoit déja fait, & mille pauvretez de cette nature qui ne me faisoient nul plaisir, car il n'est pas agréable de fournir matiére aux discours du public; mais ce fut bien pis quelques tems après, & c'est ce que nous verrons dans les suites.

Il faut à présent revenir à Madame Petit, qui au lieu de me témoigner quelque joye de ce que j'avois obtenu la pension du Committé, me faisoit plus mauvaise mine depuis ce tems-là. J'allois pourtant toujours mon train; je lui faisois ma cour à mon ordinaire, sans faire semblant de m'apercevoir de son froid. Quand ma Fille aînée me vouloit raporter quelque chose, je lui imposois d'abord silence, sans vouloir approfondir des choses

ſes qui ne pouvoient que me chagriner, & auſquelles je ne pouvois pas aporter du reméde. Je ne pouvois m'imaginer d'où Mr. Saurin avoit ſçû que j'avois aporté des Pierreries, je croyois quelquefois, que les gens de la Coutume en avoient parlé à quelques Marchands de Londres, quoi qu'il n'y eût guére d'aparence, que les Anglois fiſſent attention là-deſſus; mais j'aurois plûtôt cru toutes ſortes de choſes, que de deviner la vérité, & je crois même, qu'il y aura bien des perſonnes qui me ſoupçonneront de ne pas la dire dans cette occaſion. Cependant la choſe eſt aiſée à prouver, & ce fut de la bouche de Madame de Craiſſel que j'en fus inſtruite. Voici le fait.

Mr. le Baron de la Cour, Gentilhomme Gaſçon, auquel j'avois rendu mille ſervices dans le tems que Mr. du Noyer étoit Grand Maître, en empêchant

que l'on ne dégradât ces Bois, & protégeant autant qu'il m'étoit possible ceux qui prenoient soin de ces biens : Mr. de la Cour, dis-je, qui étoit un des Chefs du Committé, étonné de ce que Madame Petit, avec laquelle il étoit en liaison, ne l'avoit pas sollicité pour moi, en dit son sentiment à des gens qui le redirent à Madame Petit ; & Madame Petit, par le mouvement d'une charité sans éxemple, fut chez Mr. le Baron de la Cour, pour lui dire qu'elle étoit fort surprise que sa Niéce eût demandé une pension au Committé, ayant de quoi s'en passer, puis qu'elle avoit aporté pour plus de deux mille piéces de Pierreries. Il s'en falloit bien les trois quarts, mais qu'importe l'éxagération étoit néceſſaire, & elle trouva à propos de s'en servir, ajoûtant ensuite, que si j'avois été en besoin, j'avois des Parens en état

de

de m'aider, & qui n'auroient pas souffert que j'eusse cherché du secours ailleurs; mais que puisque j'avois du bien, il étoit juste que je m'en servisse sans être à charge à autrui. Un discours si patétique trouva Mr. de la Cour très-disposé à ce que l'on souhaitoit. On s'assembla au Committé sur nouveaux frais; & le prétexte de ma prétenduë opulence changeant l'espéce, après mûre délibération, on conclut à rayer mon nom de dessus la liste.

Tout ce manége avoit été sçû du bon Mr. Pioset, & c'étoit par lui que Mr. Saurin avoit apris que j'avois des Pierreries. Comme il les eut quelque tems en son pouvoir, Il fut convaincu de l'hiperbole, & il engagea même Mr. Pioset à me rendre service dans les suites; cependant les personnes équitables furent scandalisées du procédé de Madame Petit, & l'on voyoit là

dedans un manque de charité & une vanité outrée, à vouloir faire croire qu'elle auroit pourvû à mes besoins s'ils avoient été réels. Ce n'étoit pas là ce qu'elle avoit répondu à Mr. Boyer, ni le plan que mon Cousin des Estangs avoit fait, quand il m'avoit écrit de passer à Londres; & quand il auroit été vrai que j'eusse eu du bien, son œuil devoit-il être malin, parce que celui de la Reine est bon? Si ç'avoit été une pension de quelque Consistoire, j'avouë, qu'à moins d'une grande nécessité, on ne doit pas prendre l'argent des Pauvres; que c'est voler & n'avoir point de cœur ni de conscience, mais le Committé étoit bien différent. C'est un fonds que la Reine donne, & qu'elle fait distribuer par des personnes qui sont commises pour cela. C'est là-dessus qu'on paye les pensions des Ministres & celles

de

de quantité de personnes de la prémiére qualité de tout sexe & de tout âge : ainsi je ne comprens pas la différence qu'on pourroit faire entre ces pensions & celles qui sont établies sur d'autres fonds; puisque Sa Majesté donne également l'argent des uns & des autres.

Pendant que toutes ces choses se passoient au Committé, Mr. Saurin se donnoit mille mouvemens pour faire estimer mes Pierreries. Il les fit voir à bien des personnes, & les porta même à Ameſtet, où il fut passer quelques jours. A son retour chez lui, on lui dit, qu'il étoit venu des voleurs, & qu'on avoit trouvé des échelles auprès des fenêtres de sa chambre. Ces échelles pouvoient avoir resté posées par des Couvreurs, & il ni avoit guére d'aparence que des voleurs qui n'avoient pas été pris sur le fait, les eussent laissées & perdu

le fruit de leurs peines, en s'en allant sans rien voler : mais soit que la chose fût véritable, ou que ce fût une terreur pannique, Mr. Saurin en fut extrémement alarmé. Il ne douta point que mes Pierreries n'eussent attiré ces prétendus Voleurs; & il vint dès le lendemain me les raporter, disant qu'elles avoient failli à le faire assassiner, & oubliant qu'il m'avoit promis le secret, il conta à toute la terre le péril auquel il croyoit avoir été exposé, & ce qu'il prétendoit y avoir donné lieu. Ainsi il ne fut plus parlé que de l'avanture de Mr. Saurin, & des Bijoux de Madame du Noyer, & Madame Petit vit par-là confirmer le témoignage qu'elle avoit rendu au Committé sur mon chapitre, & hâter en même tems la résolution qu'on y avoit prise de me rayer de dessus la liste; mais elle n'eut pas lieu de s'aplaudir long-

long-tems d'un si heureux succez; & malgré le respect que j'avois pour elle, comme il y alloit pour moi de la vie, je fus obligée de me donner les mouvemens nécessaires pour me faire rétablir ma pension.

Je m'adressai pour cela à Milord Evêque de Londres, auquel je fis voir ce que c'étoit que ces malheureuses Pierreries tant vantées, dont Mr. Saurin n'avoit jamais pû trouver plus de six cens piéces, & que je n'aurois pû vendre qu'à moitié valeur, les Diamans étant pour lors à vil prix. Je lui parlai avec ouverture de cœur sur tout ce qui me regardoit, & cet équitable Prélat convaincu de la droiture de mes intentions, chargea Mr. Brocas son Chapelain de me faire rétablir la pension que l'on m'avoit ôtée; ainsi je l'obtins une seconde fois, mais au lieu qu'elle avoit été d'abord

de vingt piéces, elle ne fut plus que de dix-huit. Je n'ai jamais sçû ce qui avoit causé cette diminution, je pris ce qu'on voulut bien me donner, & je ne demandai pas autre chose. Tous ceux qui, quelques jours auparavant m'avoient été contraires ne dirent pas le petit mot dès que Milord de Londres eut parlé, & Madame Petit perdit dans un moment le fruit de toute la mauvaise volonté qu'elle avoit fait paroître pour moi; aussi ne put elle plus dissimuler son chagrin, ni me pardonner le démenti que je lui faisois avoir là-dessus.

Elle résolut pour s'en venger de me renvoyer ma Fille, elle ne cessoit pour la rebuter de parler continuellement mal de moi devant elle. Tantôt je n'avois point de cœur d'avoir accepté la pension du Committé, quoi que, comme je l'ai déja dit, on

on ne m'eût apellée à Londres que sur cette espérance, & quoique les personnes de la prémiére qualité y fussent agrégées, mais il falloit me blâmer à quel prix que ce fût. Les autres crimes qu'elle m'imputoit étoient à peu près de même nature; mais elle en commettoit un bien grand, en cherchant à donner une idée desavantageuse de moi à ma Fille, & à travailler par-là à diminuer la considération qu'elle devoit avoir pour une bonne Mére, qui avoit tout sacrifié pour la conduire dans la voye du Salut. Et comment vouloit-on qu'elle suivît les sentimens que je lui avois inspirez là-dessus, pendant qu'on vouloit lui en donner de desavantageux pour moi? Et cela pourquoi? Qu'on aprofondisse le sujet de cette haine que Madame Petit avoit pour moi, & qu'elle a fait vœu de conserver chérement jusqu'au tombeau,

on

on n'y trouvera de fondement que dans ma mauvaise fortune, puisqu'à Paris j'étois une Niéce dont elle se renommoit & se faisoit honneur. Ici j'étois sans bien, il falloit ou m'en faire, ou m'en voir manquer. La vanité de Madame Petit auroit voulu le prémier; mais son économie, à laquelle d'autres pourroient donner un nom qui conviendroit mieux, s'y opposoit: ainsi pour concilier ces deux passions dominantes, il n'y avoit que le moyen qu'elle imagina, qui étoit de me faire paroître indigne de ses soins.

Ce moyen étoit un peu violent; mais qu'importe à quel prix. Il est bien des gens, qui comme Narcisse, sont d'avis pour se rendre heureux, de perdre les misérables. Ce moyen parut d'autant plus aisé à Madame Petit, que dans le Siécle où nous sommes, & sur tout chez

la

la Gent Réfugiée, on a beaucoup de penchant à condamner le prochain; & qu'il suffit d'être malheureux pour être supposé criminel, selon le principe des amis de Job. Enfin il falloit me trouver des crimes. Cela étoit d'abord un peu embarassant: car de rapeller ma conduite passée, outre qu'elle avoit été assez généralement aprouvée en France, mon Mari qui étoit le seul auquel j'en devois rendre comte ne s'en étoit jamais plaint; ainsi on n'avoit rien à y voir. Depuis mon réfuge, j'avois vêcu en vraye Recluse à Schiedam, Mr. Jurieu m'avoit rendu ce témoignage lors que je partis de Hollande, & depuis que j'étois à Londres, on ne pouvoit assurément me rien reprocher; aussi n'avoit-on pas encore eu le front d'attaquer ma vertu; car quand je questionné Mr. Brocas sur ce qu'on m'imputoit, il me dit que ce

ce n'étoient que des bagatelles. Qu'on m'accuſoit d'avoir des maniéres extraordinaires. Qu'on diſoit, que lors que ma Fille aînée avoit été ſaignée, j'avois été prendre le ſang chez Madame Petit pour le faire jetter dans la Riviére.

Il me dit auſſi que la penſion que j'avois obtenuë avoit excité l'envie des concurrens. Qu'on parloit toujours de mes Bijoux, & qu'on en éxagéroit la valeur. Qu'on raiſonnoit ſur les liaiſons que j'avois euë avec Mr. Saurin, & ſur ce qu'il avoit eu mes Bijoux en ſon pouvoir; & qu'enfin je faiſois la matiére des converſations, & que chacun faiſoit ſes annotations là-deſſus à ſa fantaiſie, & il m'aſſura qu'on n'avoit encore rien dit qui pût me faire un tort eſſentiel; *mais on ne ſçût pas long-tems à Rome cette innocente entretenir*, & la calomnie s'eſt bien donné une autre carriére de-

depuis; & cela par les graces de ma très-honorée Tante. Car quoi que je ne la croye pas capable d'avoir inventé elle-même toutes les impostures, il n'est que trop vrai, qu'elle y a donné lieu par ses maniéres dès qu'elle commença à lever le masque contre moi.

Elle débuta par me renvoyer ma Fille un beau matin, sur le prétexte que la veille elle avoit été à l'Eglise de la Petite Savoye entendre prêcher Mr. de Causade. Mr. Brocas, que j'ai déja souvent cité, la vit avec moi à l'Eglise, & nous trouva sur le chemin, lors que nous y allames, & ensuite lors que nous revinmes au logis: ainsi il ni avoit pas d'aparence que cela dût faire un cas, d'autant mieux que ma Fille n'avoit été à ce Sermon qu'après en avoir obtenu permission de Madame sa Tante, qui ne laissa pas le lendemain de prendre

dre ce prétexte, après avoir fait réfléxion pendant la nuit, qu'elle seroit peut-être embarassée dans les suites à en trouver un autre. Ainsi dès qu'elle fut levée elle dit à la petite Fille de se lever & de s'en aller chez sa Mere. Qu'elle seroit plus à portée de sortir avec elle, & que cela seroit plus commode. La petite Fille voulut la prier de ne pas la renvoyer; mais elle insista & dit qu'il failoit que cela fût, & qu'elle avoit ses raisons pour en user ainsi.

Dès que je vis venir ma Fille je crus qu'elle avoit négligé mes avis, & que par quelque vivacité, ou quelque réponse mal interprêtée, elle auroit fourni à Madame Petit le prétexte que je voyois qu'elle cherchoit depuis quelque tems: ainsi pour n'avoir rien à me reprocher, je fus avec la petite personne chez Mr. Brocas, & ne le trouvant pas,

pas, je priai Mademoiselle sa femme d'aller chez Madame Petit lui dire que je ne voulois point recevoir ma Fille, ni ajoûter foi au raport qu'elle m'avoit fait. Que je m'imaginois qu'elle avoit fait quelque chose qui avoit déplu à Madame sa Tante, que je croyois trop raisonnable pour l'avoir renvoyée sans sujèt. Que je la priois de m'éclaircir là-dessus, & de vouloir bien la garder, puis qu'elle s'en étoit chargée, & que si elle avoit manqué à quelque chose, j'étois prête à lui en faire raison; mais tout cela fut inutille, Madame Petit avoit pris son parti, & demeura ferme dans sa résolution.

Mr. Brocas qui me vint voir l'après-midi, me dit qu'il y avoit plus de quinze jours, qu'il prévoyoit ce qui venoit d'arriver; & qu'il avoit pénétré le dessein de Madame Petit. Il la pria encore de ma part, de la reprendre avant

avant que la chose éclatât, & de la garder jusqu'à ce qu'on pût la placer quelque part. La Comtesse d'Exceter l'avoit déja demandée, & il n'étoit question que d'attendre qu'elle fût de retour de la Campagne; mais il n'y eut pas moyen, & il falut encore subir les raisonnemens du public sur cette nouvelle avanture. On en fit de toute espéce; car comme Madame Petit se contentoit de dire qu'elle avoit eu ses raisons pour en user ainsi; chacun vouloit pénetrer ces raisons. Les uns disoient que Mr. du Noyer étoit à Londres; que j'avois mené sa Fille le voir, & que Madame Petit craignant qu'il ne la ramenât en France, me l'avoit renduë pour qu'un pareil affront ne lui arrivât pas chez elle.

Quoi que cette opinion fût sans fondement, ce fut pourtant la plus générable, & les amis de Mada-

Madame Petit eurent soin de la répandre par tout. On ajoûtoit même, pour y donner plus de couleur, que j'avois mis ma Cadette sous la conduite d'une Papiste, & qu'elle étoit chez des Papistes à Greenwich, d'où au prémier jour, on la mettroit dans un Vaisseau pour la faire passer en France. On assuroit que j'allois tous les jours à la Messe, & que l'on savoit que j'avois des rélations très particuliéres avec l'Ambassadeur d'Espagne, auquel je rendois comte de tout ce qui se passoit à Londres. Il est pourtant bon de remarquer que dans le tems qu'on parloit ainsi, il n'y avoit plus d'Ambassadeur d'Espagne en Angleterre, puisque la Guerre étoit déja déclarée, tant il est vrai, que l'on parle souvent sans réflexion. On ne pouvoit pas non plus m'avoir vûë à la Messe, puis qu'il est très sûr, que la derniére que j'ai entendu

tendu a été à Mâcon lors que je sortois de France, & depuis ce tems-là, je n'ai entré dans aucune Eglise Papiste, que lors que la Reine de Portugal est passée à la Haye, & que j'ai été pour la voir à la Chapelle de son Ambassadeur. Ainsi l'imposture ne pouvoit pas être plus grande.

On la pousſa si loin là-dessus, que je me crus obligée pour justifier ma conduite, d'aller trouver Mr. le Grand la Mothe, qui, comme je l'ai déja dit, étoit Parent de Mr. de Belesbat. Je lui demandai s'il croyoit que ma Fille courût quelque risque à Greenwich, il me dit que non. Que Mr. de Belesbat étoit honnête homme, & que sans éxaminer sa Religion, il lui suffisoit de connoître son cœur pour ne rien craindre de sa part. Ce discours acheva de me rassurer. Je dis à Mr. de la Mothe que j'étois charmée de me voir autori-

sée

ſée par ſon aprobation, & je le priai de me juſtifier dans l'eſprit du public, lors qu'il en trouveroit l'occaſion, puiſque par-là, il rendroit témoignage à la vérité, & au mérite de ſon Parent toute la juſtice qui lui étoit dûë. Mr. de la Mothe me le promit, & je ſortis fort contente de chez lui; mais à peine en fus-je ſortie, que ce Miniſtre endoſſa ſa robe, & fut en toute diligence chez Mr. de Belesbat, auquel il fit comprendre, qu'il y avoit de la folie de s'expoſer à faire dire des ſottiſes pour le plaiſir de faire du bien à ſon prochain. Il ajoûta, que quoique ces ſottiſes n'euſſent nul fondement, elles pouvoient pourtant faire impreſſion ſur les eſprits, dans un Païs où un François Catholique Romain devenoit aiſément ſuſpect, & conclut par décider, qu'il ne falloit pas ſe mêler de mes affaires, puis qu'on riſquoit de s'en attirer

ainſi. Le bon Mr. de Belesbat qu'un pareil diſcours intimidoit beaucoup, ſe croyant déja prêt d'être envoyé à Newgatte, comme Eſpion de la France, rengaigna les bonnes intentions qu'il avoit euës pour moi; & malgré le penchant qu'il avoit à me faire plaiſir, envoya dans le moment ordre à Greenwich qu'on me renvoyât ma petite Olimpe, qui me fut ramenée dès le même jour, & lors que je l'attendois le moins. Ainſi je les eus toutes deux tout d'un coup ſur les bras, avec dix-huit piéces de penſion par an, ſur leſquelles je m'étois endettée d'avance: & ce qu'il y avoit de pis, je me vis expoſée à la plus affreuſe calomnie. Lors qu'on demandoit à Madame Petit pourquoi elle s'étoit défaite de ma Fille, après l'avoir demandée avec tant d'empreſſement, elle répondoit, comme je viens de dire, avec un air de miſtére, qu'elle

qu'elle avoit eu ces raisons, & chacun expliquoit ces raisons à sa mode, & m'imputoit les sentimens qu'ils étoient capables d'avoir; car il n'est rien de plus naturel que de juger des autres par soi. Ainsi les amis de Madame Petit ajoûtoient des Commentaires terribles à ce qu'elle disoit. Une Dame, sur tout, plus zélée aparament que les autres, tâchoit par ses gloses de me noircir autant qu'elle le pouvoit, afin de disculper Madame Petit.

Cette Dame s'apelloit Madame Carles, celebre par le pouvoir de ces attraits & le nombre de ces conquêtes, autant que par le chemin que son Epoux, quoique Boiteux, a trouvé le secrèt de faire du côté de la fortune. Fiere d'une situation audessus de ses espérances, elle croyoit pouvoir prendre des Airs décisifs sur mon chapitre; & par

le relief que les Emplois de son Mari lui donnoit, donner aussi du relief à toutes ses décisions. Ainsi trouvant peut-être dans son cœur des raisons pour juger desavantageusement du mien, elle se déchainoit sans pitié contre moi, quoique je ne lui eusse jamais rien fait; & lors que j'étois dans ma chambre à travailler sans songer seulement qu'elle fût au monde, elle me déchiroit cruellement dans toutes les Compagnies, & faisoit les annotations les plus affreuses sur ce que Madame Petit disoit avoir ses raisons pour m'avoir renvoyé ma Fille. L'opinion la plus générale étoit, comme je l'ai déja dit, les prétenduës rélations que j'avois avec la France, que mes liaisons avec Mr. de Belesbat sembloient confirmer. Le Ciel permit pour confondre l'imposture, que dans le tems qu'on assuroit que Mr. du Noyer étoit *incognitò* à

Lon-

Londres, Madame Petit en reçût la lettre suivante.

Lettre de Mr. du Noyer à Madame Petit.

MADAME,

J'ai reçû une Lettre de Madame du Noyer votre Niéce, qui me marque qu'elle a quitté la Hollande pour se rendre au lieu d'où elle m'écrit, où elle me marque avoir trouvé toute la protection dont elle prétendoit avoir besoin; mais elle ne datte sa Lettre ni du jour, ni du lieu, où elle est. Comme je prens toujours toute la part que je dois à ce qui la regarde, malgré le chagrin qu'elle m'a fait en me quittant, je vous avouë que je suis inquiet de sçavoir où elle habite, ce qu'elle fait, & mes Filles. Comme je crois que vous ne lui réfusez pas vos conseils & votre secours à cause du nom de son Pére qui vous est si

cher, je prens la liberté de vous prier de me faire sçavoir, à l'adresse de du Noyer, Grand Maître des Eaux & Forêts dans le Temple à Paris, ce qu'elle fait, où elle est, où sont mes cheres Filles; & comme il faut que je leur écrive. J'attens avec beaucoup d'impatience de vos nouvelles, d'autant mieux qu'elles m'informeront de l'état de votre santé, à laquelle je m'intéresserai toujours beaucoup, ayant toujours conservé un respect très grand pour vous, & pour feu Mr. votre Epoux, & toute l'estime & la considération que je dois à Messieurs vos Fils, dont le mérite m'est assez connu. J'ai l'honneur d'être,

MADAME,

Votre très-humble & très-obéïssant Serviteur,

DU NOYER.

A Paris le 19. Août 1702.

Qui

Qui n'auroit pas cru, qu'une pareille Lettre auroit désarmé Madame Petit, & tout au moins fait taire les sots contes, auquels elle avoit donné occasion? Mais point du tout. Elle demeura ferme dans la résolution de ne point reprendre ma Fille, m'envoya cette Lettre par Mr. Brocas sans me faire sçavoir, si elle y avoit répondu ou non; & malgré ses propres lumiéres & le témoignage de sa conscience, elle ne fit pas de façon de dire, & de laisser dire au public, que c'étoit moi qui avois supposé cette Lettre pour dépaïser les gens, mais Mr. de Belesbat lui donna un démenti bientôt après: car Mr. du Noyer s'adressa encore à lui pour sçavoir de mes nouvelles, & me fit tenir par lui la lettre que voici.

Lettre de Mr. du Noyer.

A Paris le 9. Octobre 1702.

J'*Ai reçû vos deux Lettres, une par la Poſte, qui me marquoit bien, que vous n'étiez plus en Hollande, & qui m'a fort embaraſſé, & m'obligea dans le moment d'écrire à Madame Petit votre Tante pour ſçavoir où vous étiez, car vous avez la bonne coutume de ne mettre jamais la datte du lieu ni du jour: & la ſeconde ſous le couvert de Mr. de Bauregard. Cette derniere eſt pleine de tendreſſe, je vous en ſuis bien obligé. Je ne ſçai qui prend plaiſir à me rendre plus malheureux que je ne ſuis, à me faire quitter mon bien, mes affaires, mon Païs. J'ai perdu ſur deux Armemens 10000. écus; à l'affaire de Sallé 30000. livres. Je ſerai obligé de payer pour Boulanger 11000. livres au moins: ne payant que la moitié de ſes dettes, il faudra bien*

que

que je paye l'autre. Je tâcherai à réparer les pertes que j'ai faites. J'ai un logement magnifique dans le Temple qui ne me coûte que 150. livres par an, & je suis près de toute ma famille. Depuis deux mois que je suis de retour de Normandie, j'ai retiré mon Fils de chez Mr. l'Hoſt. Il a son lit à côté du mien, & il ne mange pas un morceau, ne se léve & ne se couche qu'en ma présence. Son pié n'est pas encore guéri, mais il s'avance par mes soins. Il se porte à merveille à son pié près. Il fait l'admiration & l'amour de tout le monde. Il est poli, gracieux & très-aimable. Il aprend à lire, à écrire, & à chanter. Enfin c'est tout ce que j'aime, tout mon plaisir, & toute ma compagnie. Il ne lui manque rien, il ne mange que du bon; & je souhaiterois de bon cœur, que mes cheres Filles fussent avec lui pour me consoler comme il fait, dans ma vieillesse, car enfin, j'ai quarante-cinq ans. Vous me les avez enlevées

& les avez sacrifiées à votre caprice. Vous êtes bien cruelle; & vous vous êtes chargée là d'un furieux paquet envers Dieu: Mais quand on quitte son Mari, on est capable de tout. Dieu veuille vous toucher le cœur, & vous faire entrer en vous-même sur la restitution que vous me devez de mes Filles. Donnez moi de leurs nouvelles, comme je vous en donne de mon Fils. Je me porte bien, je les embrasse & vous saluë.

DU NOYER.

Cette Lettre prouvoit bien, que l'autre n'étoit pas supposée, & Mr. de Belesbat qui me l'avoit fait tenir eut soin de rendre témoignage à la vérité là-dessus: mais malgré tout cela, la cotterie de Madame Petit ne laissoit pas de répandre son venin contre moi; & le quartier qu'on appelle à Londres des Grecs, est si fécond en nouvelles, que les

plus

plus ridicules y sont debitées sans aparence de raison ni de fondement; & cela parce qu'un tas de François desœuvrez y habitent, auquel on pourroit apliquer avec justice cet ancien Proverbe: *Qu'il faut tout pardonner à un Grec affamé.* J'Ignorois une bonne partie de ce qu'on disoit de moi. Je rempliſſois mes petits devoirs autant qu'il m'étoit possible. Je voyois mes amies particuliéres, & quelquefois le soir je descendois devant la porte, à la maniére de ce Païs-là, où l'on se proméne dans la ruë, comme à Paris au Tuillerie; & comme je n'ai jamais beaucoup aimé à marcher, je me reposois de tems en tems sur un banc, ne croyant pas qu'aucune Loi Divine ni Humaine pût le condamner: Les Grecs le condamnerent pourtant; & ne pouvant pas le criminaliser, ils y donnérent un tour ridicule. Mr. Brocas me dit un jour, qu'on

avoit beaucoup turlupiné là-dessus, & qu'on avoit demandé combien je donnois pour les places d'un certain banc qui étoit au coin du *Dannemarck-street* près de Madame Petit, faisant allusion aux places qu'on louë dans les Eglises Françoises tant par an au profit de Mrs. les Ministres.

Mes affaires m'ayant obligée à aller dans ce qu'on apelle la Citté, & le trajet m'ayant paru trop long pour le faire à pié, j'avois pris la route de l'eau qui coûte moins que les Fiacres, & qui, quand il fait beau, à bien son agrément. Il se trouva dans le batteau où j'étois un Officier François qui me fut d'un grand secours pour me faire entendre aux Bateliers. Comme je n'avois pas encore passé dans cet endroit-là, je fus surprise de voir au milieu de la Tamise une espéce de maison mouvante très-enjolivée, avec des balcons & une terrasse

au

au dessus. Je demandai ce que c'étoit à l'honnête réfugié qui étoit auprès de moi. Il me dit, que cela s'apelloit la folie. Que c'étoit un endroit où l'on alloit faire des parties de plaisir dans le beau tems, & une maniére de Cabaret. Je n'en demandai pas d'avantage, nous faisions notre chemin pendant ce tems-là, & nous arrivâmes auprès du pont avant que l'Officier eût entiérement fini son discours. J'y débarquai avec plaisir, parce que le vent rendoit ce jour-là la Navigation un peu incommode.

Qui auroit jamais pensé qu'on eût trouvé là-dedans matiére à me blâmer? On le fit pourtant, & Mr. Brocas, qui m'avoit dit jusques alors qu'on n'attaquoit point mon honneur, m'avertit qu'on commençoit à y donner quelque atteinte, & qu'on avoit fait l'histoire que je viens de raporter, mais fort amplifiée. Car

on disoit qu'après avoir demandé ce que c'étoit que cette maison flottante, j'avois voulu m'y faire mener, quoi qu'on m'eût dit que c'étoit un lieu de plaisir, où il ne convenoit point à des femmes raisonnables d'entrer. Il étoit faux qu'on m'eût dit cela, & plus faux encore que j'eusse eu la moindre envie d'y aller. J'étois trop pressée d'arriver dans la Citté, où je craignois de ne pas trouver les gens dont j'avois à faire, si je manquois une certaine heure, & le vent étoit trop fort, pour faire des parties de plaisir sur l'eau. Je priai Mr. Brocas de demander ce qui en étoit à cet Officier qu'on nommoit Taraut, qui étoit à la pension d'Irlande, & que je ne croyois pas homme à avoir inventé cette fable. Mr. Brocas me répondit que c'étoient des ridiculitez qui ne meritoient pas d'être relevées, & qu'il ne me ra-

raportoit que pour me faire voir qu'on m'en vouloit extrêmement, & que la pension que j'avois obtenuë du Committé m'avoit attiré bien des envieux & fait beaucoup d'ennemis. Que Mad. Petit en étoit choquée; & qu'il ne doutoit point que ce n'eût été un des principaux motifs qui l'avoient déterminée à me renvoyer ma Fille. Je lui dis qu'il sçavoit bien, que ce n'avoit été qu'à l'extrémité que j'avois accepté cette pension, & que j'avois fait tout ce que j'avois pû pour en obtenir une autre. Je le priai même de s'employer de nouveau pour cela auprès de Mylord Evêque de Londres qui devoit aller aux eaux de Bath avec la Reine, & auquel je pris la liberté de donner une Requête pour Sa Majesté, dans laquelle, je disois, que je regardois ce que j'avois du Committé commun une grace provisionnelle, qu'elle avoit bien voulu me faire, & que je la

la suppliois très-humblement de vouloir bien me fixer une pension sur d'autres fonds, afin que je ne fusse plus à charge à celui-là. C'étoit bien moins pour augmenter mon petit revenu que je fis cette démarche, que pour dépiquer Madame Petit que je voulois encore ménager, & pour apaiser tous ces gredins, qui me haissoient, parce qu'ils croyoient que je diminuerois leur portion congruë.

Comme les affaires deviennent presque toujours générales en Angleterre, & que bien des gens postuloient comme moi des pensions, il falloit attendre comme eux pour avoir le même sort. Ainsi le mien ne fut point décidé: on ne parla point de ces affaires pendant le voyage de Sa Majesté; & il fallut s'en tenir toujours au Committé, & cela sous peine de la vie, puisque je n'avois pas d'autre ressource;

car

car il m'arriva une avanture qui me fit bien voir que je n'en devois point attendre de Madame Petit. Un de ses Parens nommé Valseri, qu'elle ne voyoit point, & dont elle ne parloit jamais, parce qu'il ne faisoit pas assez belle figure, tomba dangereusement malade. Mad. Petit en fut avertie & courut le déterrer dans son petit taudis, y mena Mr. Brocas qui fit comprendre au pauvre moribond, qu'après avoir mis ordre à sa conscience, il falloit aussi régler ses petites affaires, afin que la justice ne s'emparât pas de son bien, & ne le consommât pas en frais; & que pour engager ses Fréres & Sœurs à sortir de France, il devoit le leur donner à cette condition, & le mettre cependant entre les mains de Madame Petit, dont le relief & la piété lui répondoient de tout. Ce qui fut dit fut fait. Le malade charmé des tendresses

ſes de Madame Petit, ſe crut obligé de les reconnoître, en la faiſant ſon héritiére, à condition que ſi dans un certain tems, qui fut marqué, ſes Fréres ou Sœurs venoient s'établir dans le Païs, pour y embraſſer & profeſſer la Religion Proteſtante, ce bien leur ſeroit rendu. Mr. de Valſeri avoit deux Parentes au même degré que Madame Petit, mais il n'en fut pas parlé, parce qu'on dit qu'elles n'avoient pas de quoi répondre en cas de reſtitution. On ne jugea pas même à propos de leur faire ſçavoir ce qui ſe paſſoit. Le mourant voulut faire quelques legs pieux, & donna deux mille florins pour être diſtribuez à des Réfugiez par Mr. Brocas, & de l'avis du Conſiſtoire de la Savoye. Le teſtament ayant été fait & ſigné, le malade s'aſſoupit & à ſon reveil ayant demandé où étoit Madame Petit, ſur ce qu'on lui dit, qu'elle

qu'elle étoit retournée chez elle, il répondit, on a tiré le rideau quand la farce a été joüée. Ce qui fut écrit fut pourtant écrit: il mourut & Madame Petit s'en eſt prévaluë d'environ douze mille francs; car les Parens ne ſont point venus; & les deux Demoiſelles, qui étoient à Londres, eurent pour les conſoler cent Piſtoles à elles-deux, que Madame Petit leur fit donner ſur les deux cens deſtinées aux Pauvres réfugiez, diſant que les Parens Pauvres devoient être préférez aux autres. Le Conſiſtoire de la Savoye laiſſa à Madame Petit le ſoin de diſtribuer le reſte; & comme j'étois pour lors en beſoin, je priai Mr. Brocas de l'engager à m'en faire une petite part, puiſque la haine qu'elle avoit pour moi rendoit cette action plus méritoire & moins ſuſpecte de prévention; & qu'après tout, n'ayant rien con-

contre mes Filles, elle devoit les avoir en vûë dans cette charité, puis qu'elle étoit bien convaincuë que je ſongeois moins à moi, qu'à elles. Mr. Brocas s'aquitta de ſa commiſſion & vint m'en rendre comte, me paroiſſent un peu ſcandaliſé du refus que Madame Petit avoit eu la dureté de lui faire, diſant que je n'avois qu'à vendre mes Diamans.

C'étoit une réponſe qui paroiſſoit déciſive & à laquelle il ne ſembloit pas qu'on pût répliquer le petit mot: cependant il n'y avoit rien de moins juſte, puiſque M. de Belesbat, M. Ronjat, Chirurgien du feu Roi, un Officier apellé M. de Valogne, & bien d'autres perſonnes qui ont tous eu ces pauvres Diamans en leurs mains, pouroient certifier que je les ai tous priez de me procurer les occaſions de les vendre, & qu'on n'en a jamais rien

trouvé

trouvé de raisonnable, à moins de les donner à si vil prix, que cela faisoit pitié. Il me souvient que M. Ronjat, qui étoit un de ceux à qui ses raisons en avoient le plus imposé là-dessus, & à qui pour le convaincre, j'avois dit de tâcher de me faire défaire de mes bijoux, il me souvient, dis-je, qu'il vint me les raporter chez Madamoiselle de la Roche, & me dit devant cette fille auteur, que quand je devrois ne manger que du pain, il me conseilloit d'attendre un meilleur tems, puis qu'il sembloit que tous les Joüalliers s'étoient données le mot pour profiter de la mauvaise situation où on savoit que j'étois.

Je suivis son avis à la Lettre; car il est très sûr, que pendant un an, que je restai à Londres, j'y fus toûjours au pain & à l'eau, pour avoir le moyen de donner de meilleurs alimens à mes filles, dont

dont le petit tempérament n'auroit pas pû réſiſter à une pareille abſtinence. C'eſt le témoignage quelles pouroient me rendre, & que je ne crois pas qu'elles me refuſent. Je ménageois ſi bien le peu que j'avois, que je trouvois le ſecret de leur faire manger des poulets, & même des perdrix, quand je croyois que cela étoit néceſſaire pour leur ſanté ; & dans une petite indiſpoſition de ma Cadete, je défis un braſſelet, & priai M. le Blanc, Miniſtre, de m'aller vendre l'or dans lequel les pierres étoient enchaſſées, après que Madame Petit m'eût fait refuſer juſques à une guinée. M. le Grand la Mothe auquel j'avois auſſi eu recours comme à un Miniſtre du S. Evangile, à un homme charitable, & au Frere de M. de Mahis, qui avoit été un de mes meilleurs Amis, dit à mon aînée que j'avois envoyée chez lui pour lui de-

demander ce petit secours, qu'il auroit non pas une guinée, mais une plus grosse somme à mon service, s'il croyoit que j'en eusse besoin, mais qu'étant persuadé du contraire, il les destinoit à d'autres; & en même tems il tira deux guinées de sa poche, qu'il donna à une Femme qui étoit dans sa Chambre, & dit à ma fille, vous voyez que ce n'est pas pour épargner, mais pour donner à propos; & Madame vôtre Mére vous fera prendre une bien mauvaise habitude, si elle vous accoûtume si jeune à emprunter. La pauvre petite qui n'avoit jamais de sa vie rien demandé à personne, revint au Logis toute contristée; & je compris, que Madame Petit ne se contentoit pas de ne me pas faire du bien; mais qu'elle empêchoit encore que d'autres ne m'en fissent, par tous les beaux discours qu'elle faisoit, & que ses bonnes Amies

avoient

avoient soin de paraphraser. Ainsi je ne contois plus sur aucun secours, que sur celui que j'avois & que j'esperois obtenir des bontez de la Reine, & dans un quart d'heure d'humeur misantrope, je m'avisai de rimer sur ce que M. du Noyer m'avoit marqué, que si je ne revenois point auprès de lui, il romproit tout commerce avec moi; & comme nous nous trouvions alors dans un renouvellement d'année, je lui envoyai ces Vers.

Quoi l'Année finit, l'Année recommence,
Et je suis condannée à garder le silence
Ah trop aimable hélas! mais trop injuste époux,
Permettez à mon cœur de s'expliquer à vous.
Du centre des plaisirs de la fameuse Ville,
Qui se pare du nom du meurtrier d'Achille,

Vous

Vous m'écrivez ingrat, d'un ton plein
de courroux,
Que vous ne voulez point de Commer-
ce entre nous,
Votre cœur consent il à cet ordre bar-
bare.
Quoi, n'est-ce pas assez que la Mer
nous sépare,
Craignez-vous que ma voix, par ces
tristes accens,
Puisse exciter chez vous des tendres
mouvemens?
Craignez-vous au recis de tout ce que
j'endure,
De pousser un soûpir? Non, votre ame
est trop dure.
Votre cœur de rocher, ce cœur de Dia-
mant.
N'a plus rien de l'Epoux, moins encor
de l'Amant.
Après avoir par moi sçû gauchir l'in-
digence;
Vous me laissez ici languir dans la
souffrance.
Vous sçavez vos enfans exposez à la
faim,

Sans leur donner cruel un seul morceau de pain.
Vous vivez au milieu des plus molles délices,
Quand vous livrez mon cœur aux plus cruels suplices;
Mais malgré la rigueur d'un si dur traitement,
Je vous aime toujours, & vous aime ardemment.

Voici la réponse que j'en eus.

JE viens de recevoir une letire de vous en Vers, sans datte du jour ni du lieu. A quoi servent ces inutilitez? Me voulez-vous persuader que vous avez de l'esprit, j'en suis assez convaincu? Que ne me répondez-vous en bonne Prose à ma derniére. Il me semble que je vous parle assez raisonnablement, & entre assez dans vos intérêts & ceux de mes Filles, qui m'inquiétent beaucoup. Vous ne m'en dites pas un mot, sinon qu'elles sont exposées à la faim. Est-ce ma faute?

faute? Comment les aimant, comme vous voulez que je le croye, les gardez-vous dans un état si malheureux, & les privez-vous du bien être pour lequel elles étoient nées. Il me semble que si vous vouliez rentrer un peu en vous-même & éxaminer, que selon Dieu & la Nature, les enfans de tout tems apartiennent au Pére, cette Loi de Dieu & cet ordre de la Nature joint à l'état où sont mes Filles, & à ce qu'elles souffrent, vous devroit engager à me les rendre: Rien n'est plus juste. Vous en seriez vous & elles plus heureuses, & vous me mettriez par-là en état de vous donner des marques solides, que je n'ai jamais perdu pour vous le cœur d'Amant, & encore moins celui d'Epoux. C'est à quoi je vous exhorte de faire attention, & de me parler à cœur ouvert, & non pas en Poëte: car enfin il faut faire une fin; & vous ne devez rien faire de mes Enfans, ni ne pouvez me les ôter & les garder sans crime. Je ne les accuse

de rien, ils sont trop jeunes. Mais souvenez-vous, que si vous persistez à ne pas me les rendre, vous aurez tout le tems de vous en repentir; & que vous vous attirez la colére de Dieu & des Hommes, en révoltant la nature, & me dérobant ce qui n'apartient qu'à moi seul. Souvenez-vous que de dessein prémédité, vous vous êtes renduë malheureuse, & que vous avez quitté Dieu en me quittant; & vous vous rendez indigne qu'il vous écoute par le vol que vous m'avez fait de mes Enfans. Encore une fois, si vous voulez finir vos peines, rendez-les moi, & méritez par cette justice, que Dieu & les hommes vous tendent les bras. C'est ce que je vous conseille, & tout ce que je vous demande, pour gage de tout l'amour que vous voulez me persuader que vous avez pour moi. J'embrasse mes chers Enfans qui devroient bien m'écrire.

DU NOYER.

Si

Si j'étois moins persuadée que je ne la suis, des véritez de ma Religion, & que je ne jugeasse des choses, que par les événemens j'aurois lieu de croire, par tous les chagrins que j'ai eu, que Mr. du Noyer raisonnoit sur de bons principes, mais je n'ai garde de les regarder comme des punitions du Ciel. Ce sont bien plutôt des moyens dont il se sert pour éprouver ma Foi. Il n'a pas tenu cependant à nos chers Compatriotes, qu'elle n'ait succombé sous d'aussi rudes épreuves. Mr. du Noyer, de son côté, auroit beaucoup mieux fait de remédier aux besoins de ses Filles par une petite Lettre de change, que d'éxagérer par des discours lamentables, la tendresse qu'il avoit pour elles; mais il n'étoit pas de cet avis là, & je n'ai jamais reçû aucun secours de lui, ni directement ni indirectement. Il a pour autoriser

riſer ſa dureté le prétexte des ordres du Roi, & des défences d'envoyer de l'argent aux Réfugiez: mais il ſçait bien en conſcience, que ces ordres n'ont jamais été éxécutez que par des dénaturez, puis que nous avons ici nombre de François qui reçoivent réguliérement tous les ans de petites penſions de leurs proches; & je ſuis même perſuadée que le Roi a le cœur trop bon, pour vouloir être obéï là-deſſus à la rigueur. Il n'a fait ces ſortes de défences que *pro forma*, & l'on n'a pas vû qu'il ait encore puni ceux qui les ont violées. Ainſi je puis rétorquer l'argument de Mr. du Noyer, & dire, que c'eſt lui qui révolte la nature en abandonnant aux horreurs de la pauvreté, deux jeunes enfans, qui ſelon lui-même ne devroient pas ſouffrir des fautes de la Mére, & qui n'étoient alors, ni en âge, ni en état de pouvoir,

voir, de leur chef, la réparer.

Un procédé si barbare donnoit encore lieu à de faux raisonnemens; car tantôt on assuroit, que je recevois de l'argent de France, & que je le niois pour obtenir une meilleure pension; & quelque tems après on assuroit que Mr. du Noyer ne m'en envoyoit point, parce qu'il étoit mal dans ses affaires, & que j'avois contribué à les déranger, en emportant avec moi pour plus de vingt-cinq mille écus de Bijoux. On assuroit même qu'il s'en étoit plaint à des personnes qui l'avoient écrit en Hollande; car les supositions & les hiperboles ne coûtent rien dans le tems où nous sommes, sur tout lors qu'il s'agit de nuire au prochain.

Malgré tout cela contente du repos de ma conscience, j'élevois ma petite famille à la vertu & souffrois toutes mes peines

sans murmurer. Le bon Dieu me suscita même des personnes, qui lors que mes plus proches m'étoient contraires me furent en aide & en consolation. J'avois vû chez le Comte de Dohna à Paris une Dame Angloise appelle Madame O Fil, elle avoit avec elle Mesdemoiselles Selwin, ses petites filles, qui étoient belles comme l'amour. Cette Dame avoit beaucoup voyagé. Elle avoit été en Languedoc & fait même du séjour à Nimes; ainsi sçachant que j'étois de ce Païs, elle voulut être en liaison avec moi; & ce qui contribua à la rendre plus forte, fut la confidence que le Comte lui fit de mes sentimens sur la Religion, & de l'envie que j'avois de sortir du Royaume. Elle me fortifia dans ce dessein, me vint voir chez moi avec ses petites Filles, & me témoigna, qu'elle seroit fort aise de me voir en Angleterre,

terre, & de pouvoir m'y rendre ſervice. Ainſi dès que j'y fus arrivée, je courus la chercher; mais elle étoit à la Campagne. A ſon retour, elle n'eut pas moins d'empreſſement pour moi que j'en avois eu pour elle; & à force de nous chercher l'une l'autre, nous nous retrouvâmes enfin. Elle me fit mille amitiez, & me préſenta à Meſdames ſes Filles, dont l'une étoit Madame Farington, femme d'un Brigadier, & l'autre Madame Selwin Mére des Demoiſelles dont j'ai parlé, & Veufve du Brigadier Selwin Gouverneur de la Jamaïque. Elle revenoit de ce Païs lointain, où elle avoit eu la douleur de voir mourir ſon cher Epoux.

Comme ſes Filles m'avoient vûë chez moi dans une ſcituation bien différente de celle où j'étois à Londres, elle fut touchée de mes peines, & entra

avec beaucoup de bonté dans mes intérêts. Madame O Fil sa Mére me recommanda à elle, & à Madame Farington, lors qu'elle partit pour la Cour de Hannover, où la bonne Dame mourut peu de tems après. Avant son départ elle m'avoit fait faire connoissance avec la Comtesse d'Exceter qui étoit de ses bonnes amies, & qui, à sa considération, voulut bien me faire l'honneur de devenir des miennes; & si j'avois voulu alors ôter ma Fille aînée à Madame Petit, elle s'en seroit chargée avec plaisir, & lui auroit même fait du bien; car elle lui plaisoit beaucoup. Madame O Fil me conseilloit de le faire; & de donner Olimpe à ma Tante; mais je n'osai jamais proposer cet échange, tant j'avois de ménagement pour une personne, qui n'en a guére eu pour moi dans les suites. Toute la liberté que je pris fut,

fut, après en avoir demandé la permission, de la mener dîner un jour chez cette Dame.

On me dira peut-être, que je devois avoir renoüé la partie, après que Madame Petit m'eut renvoyé ma Fille, & je l'aurois bien souhaité, mais la Comtesse d'Exceter étoit, comme je crois l'avoir déja dit, à la Campagne, elle tomba malade ensuite, & les choses changérent entiérement de face. Cependant cette visite, & quelques autres que ma Fille fit avec moi chez Madame Spanheim, Ambassadrice de Prusse, chez Miladi Mepar Comtesse Ecossoise, chez Mademoiselle de Malause, chez les Dames O Fil, Selwin & Farington, & chez Madame de Craissels: ces seules visites, qui ne pouvoient assurément faire qu'honneur, & que Madame Petit avoit permises, circonstance qu'il est bon de remarquer,

furent avec le Sermon de Mr. Cauſade, que nous allâmes entendre à la Petite Savoye, furent, dis-je, les raiſons, ou plûtôt les prétextes qu'elle alléga pour ſe débaraſſer de ma Fille. Elle ſera, diſoit-elle, plus à portée de ſortir avec ſa Mére, paroles qui peſées dans des balances d'iniquité étoient d'une dangereuſe conſéquence, & portoient des atteintes à la réputation de cette jeune enfant & à la mienne, dont je crains fort, que Madame Petit n'ait bien de la peine à ſe laver devant Dieu; d'autant plus, qu'il ne me paroit pas qu'elle y faſſe d'attention aſſez ſérieuſe; car elle a auprès d'elle des perſonnes qui la flattent, & qui dans des vûës d'intérêt, loüent en elle les endroits qui ſont à blâmer: imitans en cela la Politique de la Cour de France, contre laquelle on ſe récrie ſi fort tous les jours; tant il eſt vrai

que

que l'on pratique souvent ce qu'on paroît condamner.

Comme Madame Petit n'avoit ni directement ni indirectement aucun sujet de plainte contre ma Fille, elle ne pouvoit ni en honneur ni en conscience lui rompre en visiére. Ainsi tournant tous ses prétextes contre moi, elle lui fit mille caresses en la renvoyant, & lui dit de la venir voir, à quoi la petite personne n'a jamais manqué; pendant tout le tems que nous restâmes à Londres. Pour moi qui connoissois son cœur sur mon chapitre, je crus devoir me dispenser de lui aller faire ma cour, sçachant bien que ma présence ne lui étoit pas agréable, après toutes les duretez qu'elle m'avoit faites; & je me retranchai à ménager l'amitié de Madame Selwin, qui me faisoit, de mêmes que Madame Farington sa Sœur, mille honnêtetez.

Je voyois aussi toujours Madame & Medamoiselle Craissels, & quelquefois Mr. Brocas Ministre. Ce fut chez ce dernier, que je trouvai un jour un Sçavant appellé Mr. Boyer, connu par plusieurs Ouvrages, & entre autres par un Dictionaire qu'il a donné au public. Mr. Boyer me demanda la permission de me venir voir dans mon petit domicile, & le trouvant chez Mr. Brocas, duquel même il étoit à ce que je crois, Parent, je ne pouvois naturellement pas le refuser. Il me fit quelques visites de civilité, me communiqua quelques-uns de ses Ouvrages; & un jour il m'amena, sans m'en avoir avertie, un Ministre Prosélite apellé la Valette, que je ne connoissois ni d'Eve ni d'Adam, & qui me dit, qu'il avoit souhaité de me voir, pour sçavoir si l'Abbé du Noyer son intime ami, étoit de mes Parens. Je lui dis qu'il

qu'il étoit Cousin Germain de mon Mari; & à la considération de ce Parent, avec lequel il me dit avoir des liaisons particuliéres, je lui fis les honnêtetez que l'on fait dans ce Païs ici, qui aboutissent à une tasse de Thé, ou de Caffé.

Après cette premiére visite il m'en fit encore quelques autres; & je fus surprise d'aprendre, que la Grecque région s'en formalisoit, & prenoit là-dessus de nouveaux prétextes pour gloser sur moi. Je ne pouvois comprendre, que quelques visites d'un Ministre de l'Evangile, qui m'avoit fait voir un Livre très fort, dans lequel il faisoit voir les motifs de sa Conversion, & qui avoit prêché la même chose dans les Eglises Françoises de Londres, pût être d'un pernicieux commerce: mais on me dit qu'il avoit été accusé d'une galanterie poussée un peu loin

avec

avec la Fille d'un Orfevre ; & que lors qu'on l'avoit voulu obliger de l'épouſer, il avoit pour parer le coup, juré qu'il n'étoit point le Pére de l'Enfant qu'on vouloit mettre ſur ſon compte: qu'on étoit cependant bien perſuadé du fait, & que cela l'avoit rendu odieux à la Nation Françoiſe, chez laquelle il étoit entiérement proſcrit : que l'on avoit de concert réſolu de ne le point voir; & que ſi je le recevois chez moi, je ne pouvois qu'encourir le blâme des Réfugiez, en ne me conformant pas à leurs maniéres. Que d'ailleurs il étoit à craindre que je ne fuſſe la dupe de ce Fripon, d'une façon ou d'une autre; & que l'on croyoit qu'il ne venoit chez moi, que dans la vûë de me déniaiſer. Je puis bien proteſter ici, que je ne ſçai point ſi la Valette étoit Fripon; mais qu'il ne m'a jamais rien dit qui pût déroger à la qualité

lité d'honnête homme; qu'il ne m'a jamais emprunté un sou, ni sur aucun prétexte taché de m'engager à lui confier le moindre de mes Diamans; & quand il iroit de ma vie je ne sçaurois rendre aucun mauvais témoignage contre lui. Je ne prétens pourtant pas faire ici son Apologie: il se peut que c'étoit un maraut; mais ce que je puis assurer, c'est qu'il s'est toujours bien gardé de paroître tel à mes yeux, & qu'il ne m'a point paru qu'il eût aucune vûë de me tromper, ni de chercher à se marier avec ma Fille, comme on vouloit l'insinuër. Au contraire, il m'avoit proposé un jeune Genevois très riche, & fort sage, qu'on nommoit la Corbiere, & qui étoit devenu amoureux de ma Fille en la voyant à l'Eglise. La Valette gouvernoit ce jeune homme comme il vouloit, & il ne tint pas à lui, que ce mariage ne

se

ſe fît : ainſi je voyois bien qu'on raiſonnoit à gauche, quand on s'imaginoit qu'il ſongeoit à ſéduire ma Fille, pour l'obliger à l'épouſer.

Cependant comme on me dit, que ces viſites me faiſoient du tort, je grondai Mr. Boyer de me l'avoir amené; mais il s'excuſa en me diſant, qu'il le connoiſſoit honnête homme : qu'il ſçavoit qu'on l'avoit perſécuté à tort, & qu'il ne croyoit pas, qu'on dût abandonner les malheureux, lors qu'on étoit convaincu de leur innocence. Je lui dis, que ſon raiſonnement étoit très-juſte ; que je voudrois de tout mon cœur pouvoir rendre ſervice à Mr. de la Valette ; mais que mon commerce ne pouvant pas lui faire du bien, & le ſien pouvant me nuire auprès des Réfugiez, je le priois de faire en ſorte, qu'il ne vint plus me voir ; & que par-là, il repareroit le cha-

chagrin qu'il m'avoit causé en l'amenant chez moi.

Mr. Boyer ne manqua pas de répéter à la Valette tout ce que j'avois dit sur son sujet, ce qui l'obligea de venir chez moi, muni de tous les papiers, & des Sentences que les Magistrats de Londres avoient renduës en sa faveur. Il me dit, qu'il étoit bien malheureux, puis que sans que je pusse me plaindre de lui, ni l'accuser de la moindre chose, je voulois le priver de l'honneur qu'il avoit de me rendre de tems en tems quelque visite. Que si chacun le condamnoit ainsi par tradition, il se verroit bien-tôt banni du commerce des humains, & privé des consolations dont il avoit besoin, pour soutenir les injustices & les persécutions qu'on lui faisoit; & pour me faire perdre les préventions qu'il prétendoit que j'avois contre lui, il me fit son Histoire en abregé,

& me conta, qu'il étoit de Paris de la famille des Girardaux, Marchands de Bois sur le Quai de la Tournelle: que cette Madame Bonnet Bourgeoise qui faisoit autrefois du bruit, & dont on disoit place à Madame Bonnet étoit sa Niéce: qu'il avoit été Chanoine de Ste. Généviéve & avoit possédé de bons Bénéfices, qu'il avoit abandonnez dès qu'il avoit été convaincu de la vérité de notre Religion, qu'il étoit venu embrasser sans éxaminer ni craindre les peines auxquelles il alloit s'exposer: qu'il l'avoit préchée avec zéle, & mêmes avec aplaudissement, & avoit confirmé dans un livre, ce qu'il avoit préché dans les Chaires, sans faire d'attention à une lettre qu'il prétendoit avoir reçûë de l'Evêque de Blois, par laquelle ce Prélat l'éxortoit de retourner dans le Giron de l'Egliſe Romaine, & pour l'attirer,

rer, lui offroit des bénéfices plus considérables que ceux qu'il avoit quittez. Que cependant dans le tems qu'il mépriſoit toutes ces offres, au lieu de le fortifier & de le traitter avec quelque humanité, on tachoit de le rebuter & de pouſſer ſa patience à bout, en l'accuſant de crimes qu'il n'avoit ni commis, ni eu deſſein de commettre.

Il me dit enſuite, qu'ayant eu occaſion de cauſer quelquefois avec la fille d'un Orfévre qui étoit dans ſon voiſinage, elle lui avoit imputé les ſuites d'une Galanterie, à laquelle il n'avoit pas eu de part, & l'avoit voulu obliger de l'épouſer; mais que n'ayant pas été d'humeur de ſervir de manteau de charité, il s'en étoit défendu. Que la choſe avoit fait éclat. Qu'on l'avoit attaqué en Juſtice, qu'ayant fait connoitre ſon innocence, il avoit été abſous, par la Sentence qu'il

me

me fit voir. Que cependant malgré la Déciſion des Juges du Païs, & quoi qu'il ſe fût plainement purgé de cette affaire auprès des Eccléſiaſtiques Anglois, le Conſiſtoire de la Savoye l'avoit entrepris. Qu'il avoit été obligé de jurer; & que ne pouvant pas le condamner, parce que ſon ſerment le tiroit entiérement d'affaires, on avoit tâché de le conviancre de parjure. Qu'on lui avoit pour cela tendu des piéges. Qu'un jour, on l'étoit venu appeller pour conſoler un malade, & qu'y étant allé & s'étant approché du lit, il y avoit trouvé la Demoiſelle en queſtion, s'étant en même tems aperçû qu'on l'avoit laiſſé ſeul avec elle. Qu'il avoit d'abord ſongé à s'en fuïr; mais qu'il avoit trouvé la porte bien fermée. Qu'en mêmes tems il avoit vû ſortir de derriére le lit deux Gardes du Corps, qui le Piſtolet à la Gorge,

ge, lui avoient signifié qu'il ne sortiroit point, qu'il n'eût épousé leur Parente. Que se voyant ainsi pris, & n'étant pas le plus fort, tout ce qu'il avoit pû de mieux avoit été d'en échaper en signant une promesse de mariage, contre laquelle il avoit protesté dès le même soir, & de laquelle il avoit été dispensé par les Anglois : mais que malgré tout cela, on l'avoit regardé comme ayant donné scandale, & que suivant la maxime de César, les François prétendoient, qu'il devoit être puni d'avoir été soupçonné. Que pour cela on avoit voulu lui faire ôter sa pension ; & que parce qu'il avoit cherché à gagner sa vie en enseignant la langue Françoise, & s'étoit fait de bons Amis parmi les Anglois, on travailloit à le rendre odieux. Que cependant, il y avoit quelques personnes qui ne se laissoient pas entraîner au tor-

torrent, & qui disoient, qu'elles attendoient, pour rompre commerce avec lui, de le voir convaincu des choses dont on l'accusoit. Il ajoûta ensuite, qu'il avoit espéré trouver en moi des sentiments aussi charitables.

Comme toute cette avanture s'étoit passée avant mon arrivée à Londres, je n'en sçavois nullement le détail, & je dis à Mr. de la Valette, que je souhaitois qu'il lui fût aussi aisé de se justifier dans l'esprit du public que dans le mien. Que j'étois accoutumée à juger charitablement du prochain. Que toutes les fois que je pourrois lui rendre service, je le ferois de tout mon cœur; mais qu'aussi je le croyois trop généreux pour vouloir m'aporter le malheur qui le suivoit. Que puis qu'on trouvoit mauvais que je le visse, & que ma vûë ne lui étoit d'aucune

cune utilité, il ne devoit pas trouver mauvais, que je me privasse du plaisir que j'aurois trouvé à la sienne. Je tâchai par toutes ces honnêtetez de lui assaisonner un mauvais compliment, & duquel, quoi qu'il n'en fût pas content, il n'osa pourtant pas se plaindre. Il cessa de me voir & prit peu de tems après la route de France, où l'on dit qu'il a payé de sa vie le plaisir qu'il avoit eu de voyager. Je n'ai jamais sçû s'il avoit d'abord été aussi coupable que l'on l'avoit dit, ou si se voyant delaissé, il s'étoit ensuite abandonné au crime par desespoir; cela ne fait rien à mon sujèt, & je n'ai parlé de lui, que parce qu'on m'a voulu faire un crime de l'avoir vû, quoi que ç'eût été fort innocemment, comme je viens de le faire voir.

Pendant que ces choses se passoient à Londres, la flotte victo-

rieuſe, ſous les ordre du Duc d'Ormond revint triomphante de Vigos chargée des dépouïlles des ennemis, & d'un grand nombre de priſonniers. Elle ramena auſſi mes Couſins, ce qui me cauſa une grande joye. L'aîné, quoique dans le ſervice Hollandois, vint aborder en Angleterre avec ſes Fréres, & je fus les voir tous trois dans la maiſon où Madame Petit logeoit; mais je n'entrai point dans ſon apartement: car comme je l'ai déja dit, j'avois ceſſé de lui faire ma cour, depuis que j'avois connu ſon mauvais cœur pour moi. Ma Fille la voyoit tous les jours, & ç'auroit été alors le cas, ſi cette chere Tante l'avoit autant aimée, qu'elle vouloit le lui perſuader: ç'auroit, dis-je, été le cas de lui marquer ſa tendreſſe, en la mariant avec cet aîné qu'elle avoit eu deſſein de lui donner à la place du Cadet, mais point

du

du tout. Ma Fille devoit se ressentir de la haine qu'on avoit pour moi. Ainsi de peur que mon Cousin n'en devint amoureux, elle fit moins de caresses à ma Fille, qui n'eut plus le même empressement à aller chez elle. On présenta d'autres objets à ce Cousin, qui se Maria fort à la hâte avec une Demoiselle, qui, quoique fort aimable, n'avoit pourtant aucun avantage sur ma Fille. Il vint me communiquer son mariage, qui se fit fort promptement, & à petit bruit.

Une des conditions étoit, que comme le nouveau marié devoit au plûtôt repasser la Mer, pour entrer en Campagne, Madame Petit se chargeroit de sa femme jusqu'à son retour, afin de leur donner le tems de se mettre en menage; mais quoi qu'elle eût promis cela, elle jugea à propos de ne le point tenir. Le Pere

de la Dame se piqua au jeu, & ne voulut pas non plus garder sa Fille. Ainsi elle fut obligée de suivre son Epoux en Hollande avec beaucoup de précipitation, & Madame Petit que ses proches embaraſſoient chez elle, ſignifia à ſon Fils des Eſtangs qu'il eut auſſi à ſe loger ailleurs. Il le fit, & elle reſta ſeule avec une Dame Gaſconne qui avoit, & a encore tout pouvoir ſur ſon eſprit, & qui par les agrémens qu'elle lui procure en raſſemblant Compagnie chez elle, & facilitant les repriſes d'ombre, a trouvé le ſécret de la gourverner abſolument. On dit qu'elle a eu beaucoup de part au renvoi de ma Fille, au refus que Madame Petit fit de garder ſa nouvelle Brû, & à ſa ſéparation d'avec Mr. & Madame des Eſtangs; & cela parce qu'elle veut régner ſeule ſur l'eſprit de Madame Petit, en éloignant tout

ceux

ceux qui pourroient entrer en concurrence avec elle là-dessus. Je ne sçai pas si tout cela est vrai; mais je crois que l'avantage n'est pas assez grand pour le lui disputer; & en mon particulier, je lui laisserai toujours le champ libre.

Mon Cousin Cabin qui étoit l'enfant cheri, étoit pourtant toujours logé chez sa Mere; mais outre qu'il n'auroit pas été fort aisé de debusquer celui là, il étoit si peu au logis, qu'on ne s'en appercevoit quasi pas. Il avoit été très-fâché de n'y avoir plus trouvé ma Fille à son retour; il m'en témoigna son chagrin, & me dit, que cela ne seroit pas arrivé s'il eût été sur les lieux; & malgré le respect qu'il devoit à sa Mere, il blâma beaucoup son procédé & plus encore ceux qui abusans du pouvoir qu'ils avoient sur elle, lui donnoient des conseils aussi injus-

tes. Car effectivement, il y avoit de la cruauté, après avoir démandé ma Fille avec tant d'empreſſement, & m'avoir par ſes offres, fait manquer l'occaſion d'obtenir une penſion: après m'avoir attirée à Londres, où je n'avois eu nul deſſein d'aller, il y avoit, dis-je, de la cruauté après cela de me renvoyer ma Fille au bout de trois mois, ſeulement pour me faire dépit, & ſans qu'elle lui eût donné le moindre ſujèt de plainte. Mais que faire, tel étoit ſon bon plaiſir; & comme toutes les priéres de Mr. Brocas & ſes exhortations n'avoient pû l'empécher, le chagrin que mon Couſin Cabin parut en avoir, ne put pas non plus y remédier.

Je le voyois très-ſouvent; il me prioit même quelquefois à boire du Thé le matin dans ſa chambre, où ſa Mére n'entroit pas, dès qu'elle ſçavoit que j'y étois,

étois, tant sa haine étoit forte. Malgré cela, lors qu'elle fut un peu indisposée, je lui fis offrir par son fils, de la veiller, & de lui rendre tous les services dont on a besoin en pareille occasion, ce qu'elle refusa sans m'en témoigner la moindre reconnoissance.

Dans ce tems-là, on conduisit à Londres Mr. le Marquis de la Gallisoniére, Chef d'Escadre, & Mr. Begon son beau frére, tous deux alliez de Mr. du Noyer. Ils étoient du nombre des Prisonniers de Vigos, & il leur avoit été permis de rester quelques tems à Londres, à cause de leurs blessures. Celle de Mr. de la Galissoniére lui avoit causé des tremblements de nerfs. Mr. Begon en avoit quatre, dont l'une le rendoit borgne, l'autre boittaux, ainsi du reste. Ils avoient avec eux un Officier qui avoit eu un bras emporté; & tous ces in-

valides devoient être ramenez à Oxford, où l'on avoit conduit les autres Prisonniers, & ne pouvoient rester à Londres, qu'autant que les Médecins le jugeroient nécessaire. On leur en envoya, qui les visitérent, & ce fut sur le raport de ces Docteurs, que l'on régla le tems qu'ils pouvoient rester à Londres; pendant lequel je crus, qu'à cause de l'Alliance, j'étois en quelque maniére obligée de les aller voir. Quelque envie que j'en eusse, je ne le fis cependant qu'après que Madame de Louvigni, & quelques autres Françoises Réfugiées leur eurent rendu visite. Ainsi autorisée par l'exemple, je suivis l'inclination que j'avois à m'aquiter de ce devoir; mais j'y fus seule, ne voulant pas exposer mes Filles à des conversations qui pouvoient leur rapeller les idées du passé, & leur faire sentir la différence du pré-

préſent. Mr. de la Galiſſoniére me fit mille honnêtetez & m'exhorta fort à retourner en France. Il parut ſur tout touché, lors qu'en me reconduiſant, il me vit prendre des Patins, que j'avois laiſſez à ſa porte, & que je lui dis, en voyant ſon étonnement, que c'étoient là les fers de mes Chevaux, & la ſeule choſe qui m'étoit reſtée de mon Caroſſe. Je revins chez moi, ſans dire à mes Filles que j'euſſe fait cette viſite; mais quelques jours après, j'en reçus une de Mr. de la Valette. Je fus ſurpriſe de le revoir, après le compliment que je lui avois fait, & je lui démandai ce qu'il y avoit pour ſon ſervice, puiſque je l'avois prié de ne venir chez moi, que lors que je pourrois lui en rendre. Il me répondit qu'il venoit de la part de Mr. de la Galiſſoniére, qui devant partir dans deux jours pour Oxford,

& n'ayant pas la liberté de sortir pour me venir voir, me prioit de vouloir bien lui amener mes petites filles, afin qu'il pût donner de leurs nouvelles à la famille, & parler pour avoir vû.

Je refusai d'abord ce qu'on me demandoit; mais mes Filles me firent comprendre qu'on pourroit donner un mauvais tour à ce refus, & dire que je n'avois pas voulu les montrer, de peur qu'elles n'eussent fait connoître, que je les retenois par force dans les Païs Estrangers, & qu'ainsi il valoit beaucoup mieux, que l'on sçût leurs sentimens de leur propres bouches. Je goûtai leurs raisons, & je dis à Mr. de la Valette, que j'aurois l'honneur de voir ces Messieurs.

Je tins ma parole dès le lendemain, & Mr. de la Galisonière fut surpris de trouver tant de fermeté dans mes petites filles.

Il

Il leur fit bien des amitiez, & l'on nous pria à souper pour le lendemain. Le petit Mr. Begon croyoit avoir la permission de sortir avec un Garde, pour me venir chercher; mais cela lui fut refusé. Il m'en fit faire compliment, & je me rendis chez eux sur le soir. Ils logeoient dans le *Pell-Mel* chez un Confiturier, attenant le Cabaret du *George*, d'où l'on leur portoit à manger; & ceux qui disent que j'ai été dans ce Cabaret, mentent très-fort, puis que j'ai entré & sorti par la porte de cette maison Bourgeoise, & que je n'ai jamais sçû, si elle avoit communication avec le Cabaret.

Je trouvai le couvert mis en arrivant, mais à la maniére Françoise, on ne servit à souper, que sur les neuf ou dix heures. Nous causâmes de choses & d'autres en attendant; & il étoit près d'onze heures avant qu'on sortît de

table. J'avois eu la précaution de prier ces Messieurs, d'envoyer chercher un Fiacre ; & comme j'avois été présente, lors qu'on en avoit donné l'ordre, je contois de le trouver en bas, & je ne m'en inquiétois point ; mais je fus bien surprise d'apprendre qu'on n'en avoit point pû trouver. C'étoit justement un Dimanche, jour que les Anglois observent très-religieusement, à la honte des autres Nations. Il ne roule dans Londres qu'un certain nombre de Carosses, c'est-à-dire ceux qu'on croit nécessaires pour conduire les personnes infirmes aux Eglises ; ainsi le soir il n'est plus moyen d'en trouver ce jour-là ; & tous les soins qu'on prit pour en chercher, furent inutiles, ce qui m'embarassa extrêmement.

Ceux qui connoissent Londres sçavent que de *Taure-street* où je logeois *in Soho*, jusques au

au *Pell-Mel*, il y a assez de chemin ; & que dans le plus fort de l'hiver comme nous étions alors, il y fait assez crotté pour qu'une femme comme moi avec deux jeunes enfans, eussent assurément risqué de se perdre, en faisant ce trajèt à pié par un si mauvais tems, & à une heure aussi induë. Mr. de la Valette, qui s'étoit introduit chez ces Messieurs, & qui y avoit soupé ce soir-là, m'offrit de me donner la main, pour retourner au logis ; mais quand je me serois sentie assez de force pour cette corvée, & que je n'aurois pas craint qu'elle eût pû nuire à la santé de mes Filles, je n'aurois eu garde, de prendre une pareille escorte ; & j'aurois crû avec raison, qu'on se seroit formalisé de me voir dans les ruës à cette heure-là avec un homme, dont les simples visites pouvoient me faire du tort. Ainsi je le remerciai, & je crus qu'il valoit

encore mieux accepter le parti que l'on m'offroit, & qui étoit le plus raisonnable; car ces Messieurs, qui avoient de la peine à consentir que je m'exposasse dans un tems comme celui-là, me proposérent de prendre la chambre du jeune Cousin Begon, qui fort honnêtement me la donna, & quoique malade, fut coucher avec le Monsieur qui avoit perdu un bras, & dont j'ai oublié le nom. Je m'enfermai dans cette chambre, & me mis sur le lit avec mes deux Filles, ne voulant pas seulement me deshabiller, afin d'être plus à portée de rentrer de bon matin chez moi.

Ces Messieurs avoient eu ordre de partir ce jour-là pour Oxford; & dès l'Aube du jour, on vint avec des Carosses de la part de la Reine les faire décamper, de sorte qu'après avoir bû une tasse de Caffé, & leurs avoir dit

à

à Dieu, je pris le chemin de mon logis, où personne n'étoit encore levé. Mes hôtesses, qui étoient deux vieilles Filles, me dirent en venant m'ouvrir la porte, qu'elles avoient cru, qu'il m'étoit arrivé quelque malheur, & que, ne m'ayant pas vû revenir la vieille, elles avoient été chez Madame Petit demander de mes nouvelles. Je ne sçai si elles firent cette démarche par bonne ou mauvaise volonté; mais je leurs dis, qu'elles auroient bien pû se passer de la faire. Qu'étant toutes trois ensemble, s'il nous étoit arrivé quelque chose il en seroit peut-être échapé une, pour, comme les Messagers de Job, en venir porter la nouvelle. Qu'elles devoient plûtôt avoir pensé, que j'étois allée à la Campagne, & ne pas aller faire carrillon chez Madame Petit, où elles sçavoient que je n'étois pas accoutumée d'aller. Ce-

pen-

pendant, de peur que cette chere Tante ne tirât là-dessus quelques conséquences à mon désavantage, j'envoyai dans le moment ma Fille aînée chez elle, qui lui dit, que de peur que l'inquiétude de nos hôtesses ne lui en eussent causé, elle venoit la faire cesser, en lui contant la chose, telle que je viens de la raporter.

Madame Petit dit que j'avoi très bien fait de rester chez ces Messieurs, qui étoient nos alliez, & assez éclopez, pour que le Diable, tout fin qu'il est, ne pût pas y donner une mauvaise tournure. Elle loüa sur tout le refus que j'avois fait, de revenir avec la Valette, & dit, que pour le coup, si elle avoit été dans le même cas, elle auroit fait tout comme moi.

J'ai sçû même ensuite, qu'un de mes Cousins avoit, pour plus grand éclaircissement, été chez l'hôtesse de la Valette, demander

der à qu'elle heure il s'étoit retiré ce soir-là, & qu'on lui avoit répondu, qu'il étoit rentré à onze heures préciſes; ainſi Madame Petit voyoit par-là, que ma Fille lui avoit accuſé juſte. Cependant elle conta l'avanture à ſa cotterie, qui faiſant ſes annotations accoutumées, changea entiérement le fait.

Madame Petit avoit la conſcience trop bonne, pour inventer elle-même la calomnie; mais elle ne ſe croyoit pas obligée de la détruire, quoi qu'elle ſçût très bien ce qui en étoit. Telle eſt, comme je l'ai déja dit, la maxime des Réfugiez qui ne ſe croyent pas reſponſables du mal que les autres font, quoi qu'ils le tolérent & l'autoriſent par leur ſilence. Théologie bien différente de celle de S. Chriſoſtome, qui veut que l'on corrige le prochain; & qui prétend, qu'on eſt auſſi coupable que lui, lors qu'on

qu'on y manque. Mais ce n'eſt plus la mode : la Théologie a changé tout comme la Philoſophie, & comme la Médecine ; & chacun ſe fait une conſcience à ſa mode ; De ſorte que ce qu'on peut attendre des plus gens de bien, c'eſt qu'ils reſtent dans l'inaction comme le mauvais Serviteur de l'Evangile. Ainſi Madame Petit ne ſe crut pas obligée de détruire la Fable qu'on inventa là deſſus, dans laquelle, ſans obſerver les tems, les lieux, ni les perſonnes, on diſoit que j'avois été dans un Cabaret, & que j'y avois paſſé la nuit avec des priſonniers François & avec la Valette.

Il m'étoit aiſé de détruire cette calomnie ; mais comme je ne connoiſſois pas tous ceux chez qui on l'avoit débitée, je ne pouvois pas les en deſabuſer. Chacun tiroit ſes conſéquences ſuivant ſon inclination, & me croyoit

capable de ce dont la plûpart ne se seroient pas peut-être fait un scrupule: car c'est une régle sûre, que l'on juge toujours des autres par soi; & voilà d'où viennent tant de jugemens abominables parmi les Réfugiez. Ceux qu'on faisoit de moi là dessus me firent beaucoup de peine; mais Madame Selwin me dit, que j'étois folle de m'en inquiéter. Que l'on ne pouvoit jamais gloser sur la conduite de mes Filles, tant qu'elles seroient auprès de moi; & qu'il me devoit suffire d'être contente de ma conduite & de la leur; sans m'aller chagriner par la malice de mes Compatriottes. Que ce n'étoit pas sur moi seule, qu'elle répandoit son venin. Là-dessus elle me cita des éxemples qui auroient dû me consoler, s'il est vrai que l'on puisse trouver de la consolation à avoir des Compagnons de soufrance. Les miennes étoient fort adou-

adoucies par l'amitié de Madame Selwin, & de quelques autres amies que j'avois à Londres.

Dans ce tems-là, je reçûs une lettre du Comte de Dohna, qui m'aprenoit son mariage avec la Fille du Baron de Billande, & qui m'offroit en même tems de prendre ma Fille aînée pour la mettre auprès de son Epouse, où il m'assuroit qu'elle seroit tout aussi-bien que les Comtesses ses Filles; puisque la maniére dont il avoit parlé de moi à sa femme, l'engageroit sans doute à tous les égards que je pourrois souhaiter. Sa lettre étoit la plus obligeante du monde, & je pourrois encore la faire voir. J'y répondis comme je le devois; mais n'étant pas dans le dessein de me prévaloir de l'offre qu'il me faisoit pour ma Fille, je lui dis, que je ne pouvois pas me résoudre à me séparer d'elle, à moins que ce ne fût pour la donner à un Mari.

Je

Je lui disois là-dessus, que s'il en trouvoit un qui convint, & auquel l'honneur de sa protection pût tenir lieu d'une partie de la dot, il me feroit plaisir de me le procurer. Que ma santé n'étant pas trop bonne, je serois fort aise de voir ma Fille établie & à l'abri des tentations qu'elle pourroit avoir, de retourner en France. Je lui témoignois, qu'un Gendre Suisse me seroit fort agréable, par la liberté qu'il auroit d'aller demander mon bien à Mr. du Noyer. Enfin je parlois au Comte de Dohna à cœur ouvert, & comme à un bon ami. Il me répondit de même, m'assura qu'il chercheroit les occasions de me faire plaisir, & me proposa un Capitaine de son Régiment apellé Mr. de Fiennes, homme de condition & de mérite, mais d'une Religion différente de la mienne. Il n'avoit que ce seul défaut; mais ce defaut

faut étoit d'une nature à ne pouvoir pas être passé. Ainsi j'écrivis au Comte, que je lui étois bien obligée, mais qu'ayant quitté la France pour la Religion, je ne pourrois jamais me résoudre à donner un Mari Catholique Romain à ma Fille, quelques avantages qu'il pût lui procurer; puisque ce seroit un peu trop exposer la Foi de cette jeune Prosélite, & j'en revenois toujours à souhaiter un Suisse, par les raisons que j'ai alléguées, & parce que je les croyois plus zélez pour la Religion Protestante. Voici la réponse que Mr. le Comte fit à cette lettre.

Lettre

Lettre du Comte de Dohna à Madame du Noyer.

A Nimegue ce 1. Février 1703.

MADAME,

Enfin je viens de trouver votre affaire; c'est à dire, un très-honnête homme pour Mademoiselle votre Fille. A la vérité il n'est encore que Lieutenant de Cavallerie; mais il doit être avancé à toute heure. Il est sage comme un Caton, & d'humeur à rendre une femme très-heureuse. C'est dequoi je puis vous répondre, le connoissant depuis plus de vingt années, & l'ayant toujours pratiqué. Il est au service de Frise, où l'on peut vendre ses Charges quand on le veut. Il ne peut pas aller en Angleterre à présent, parce qu'il est de Garnison sur la Frontiére; mais si vous pouvez envoyer Mademoiselle du Noyer

à

à Delft chez Mr. Baudan, ma femme l'envoyera chercher par une Femme de Chambre & mon Maître d'Hôtel, qui la conduiront ici, où elle ſera auprès de Madame la Comteſſe juſques à ce qu'elle ait vû & éxaminé, ſi le Cavalier eſt ſon fait. Car il ne faut jamais acheter Chat en poche; & même quand elle ſeroit mariée, elle pourra reſter dans la maiſon juſques à ce qu'elle ait choiſi le lieu où elle voudra s'établir. Mais, Madame, je vous dirai qu'il n'y a pas de tems à perdre; car dans un mois pour le plus tard, je dois retourner à ma garniſon qui eſt ſur la Frontiére. Ainſi j'attendrai inceſſamment votre réponſe. Si Mademoiſelle votre Fille pouvoit amener avec elle une bonne Femme de Chambre, qui ſçût bien monter des Coëffures, lire & écrire, pour entretenir mes Filles dans la Langue Angloiſe, je vous en ſerois bien obligé, & tiendrois le marché que vous auriez fait. La poſte va partir; voilà tout ce que le tems me

me permet de vous dire, & que je suis d'un très-sincére cœur,

MADAME,

Votre très-humble & très-obéïssant Serviteur,

DOHNA FERRASSIERES.

Je communiquai cette lettre à Madame Selwin, qui me dit, qu'elle avoit toujours connu que le Comte de Dohna avoit un bon cœur, & étoit bon ami, malgré toutes ses dissipations. Qu'ainsi elle ne doutoit point, que connoissant ma famille, & ayant vû lui-même, de quelle maniére j'étois en France, il n'eût des vûës convenables pour ma Fille.

La petite personne de son côté qui aimoit extrêmement la Hollande, n'auroit pas été fâchée de s'y établir, & comme

elle n'avoit rien dans le cœur pour perſonne, elle étoit déterminée à faire ce qu'on croiroit qui lui ſeroit le plus avantageux. Cependant je n'étois nullement d'avis de lui faire paſſer ainſi la Mer ſans moi, ne voulant pas la perdre un moment de vûë. C'eſt pourquoi j'écrivis à Mr. le Comte, après l'avoir remercié, qu'il me ſembloit que c'étoit au Cavalier à faire les prémiéres démarches, & qu'il falloit attendre que ſes affaires lui permiſſent de venir en Angleterre. Madame Selwin qui étoit de même avis que moi, écrivit auſſi en conformité au Comte, qui lui répondit ce qui ſuit.

Lettre

Lettre du Comte de Dohna à Madame Selwin.

MADAME,

J'ai reçû vos deux lettres, & je vous répondrai à toutes les deux à la fois. Prémiérement je vous dirai, que le Cavallier eſt Breſſan, de l'endroit où ſont mes Terres; il ſe nomme Mr. Conſtantin. Il a deux Fréres qui ont ſervi en Irlande; l'un a été Aide de Camp de Mr. d'Auverkerque. C'eſt un joüeur, qui eſt même, à ce que je crois, à préſent encore à Londres. Celui-ci eſt l'aîné qui n'a jamais joüé, & a été toujours très ſage & poſé. Je le connois dès mon enfance; & c'eſt le meilleur naturel du monde. Deux de ſes Sœurs ont ſauvé mille Piſtoles, quoi qu'elles ſoient encore en France, qu'elles lui ont données. Il a d'ailleurs quelque choſe de côté; car c'eſt un maître œconome; il a

aussi quelques meubles. Il a toujours été attaché au service de Frise, où l'on peut vendre ses Charges quand l'on veut. Il y est allé depuis quelque tems, pour solliciter la Lieutenance des Gardes du Corps du Prince, qui est vacante; il y a assez loing d'ici. Je lui écrirai; mais je ne crois pas qu'il puisse revenir avant une quinzaine de jours: outre cela, il est de garnison dans la Gueldre Espagnolle, nouvellement conquise. Tous les Officiers de ces garnisons-là ont ordre d'être à leur poste le prémier de Mars. Vous jugez donc bien, qu'il n'y a pas d'apparence qu'il puisse passer la Mer avant la fin de la Campagne, d'autant plus que c'est un élement incertain pour la longueur du voyage Pour après la Campagne, je répond corps pour corps, qu'il fera ce voyage avec bien du plaisir. Je suis bien faché de n'y avoir pas travaillé plûtôt. Cependant ce qui est différé n'est pas perdu. Il a en vérité tout l'empressement imaginable; & je suis sûr que

s'il

s'il étoit ici, il partiroit demain. Au reste je vous dirai, que Mademoiselle Tailler a été fort entêtée de lui avant qu'elle eût vû Mr. Prayor; mais il fit le cruel. Peut-être que vous en aurez bien entendu parler à ma défunte. Pour moi, deux raisons me feront partir d'ici, l'une est l'ordre du prémier de Mars, & l'autre qu'il faut que j'aille incessamment à Aix-la-Chapelle pour prendre la Douche, ma blessure au visage me faisant des maux horribles depuis quelque tems: de sorte que de toute la Campagne, je ne reviendrai point en Hollande. Mais dès qu'elle sera finie, c'est la prémiére chose que je ferai, s'il plaît à Dieu; car je crois que nos partages ne seront pas encore achevez. Je serai ravi d'y voir la plus chere amie que j'aye dans le monde. Pour aller à Hannovre, il faut passer par Utrecht, d'Utrecht à Arnhem. A trois lieuës d'ici, on trouve la diligence pour Hannovre, & outre cela vous y trouverez un bon Carosse à six Che-

vaux, & moi pour être votre guide. C'eſt ſur quoi vous pouvez conter, & ſur tout ce qu'un homme qui vous honore & aime parfaitement peut faire, pour obliger la plus aimable femme du monde. Je ſuis ravi que vous vous portiez bien, mais au deſeſpoir que vous n'ayez rien à faire à Aix-la-Chapelle; Milord Elsbury y ſera. Enfin ſi je ne puis vous voir avant la fin de la Campagne, je vous irai chercher moi-même pour le voyage d'Hannover; & d'une maniére ou d'autre, je goûterai le plaiſir de vous voir. Il n'y a que ce long-tems qui me fait enrager; car en tems de Paix ces corvées-là ſont très aiſées; & je pourrois bien au cas que vous reſtiez à Londres, y être incognitò. Enfin il faut que j'aye le charmant plaiſir de vous revoir bientôt, ou j'en prendrai la jauniſſe. Soyez toujours bien ſûre que je ne vous oublie pas, même en dormant; & que je vous cheris & aime de tout mon cœur. Mille complimens à Madame du Noyer. Adreſſez

dressez toujours vos lettres à la même adresse, où que je sois. Je serai encore ici quinze jours au plus. Je suis,

MADAME,

Votre très-humble & très-obéïssant serviteur,

DOHNA FERRASSIERES.

Comme cette lettre étoit en partie écrite sur mon sujet, Madame Selwin me la donna, & je l'ai encore en original. Elle eut aussi la bonté de voir cette Demoiselle Tailler, pour s'informer plus particuliérement de Mr. Constantin. Elle en dit mille biens, & tous les témoignages qu'on nous rendit de lui, nous firent beaucoup de plaisir. Cependant nous regardions cette affaire en éloignement, & nous ne contions d'en reparler qu'après la fin de la Campagne. Je

vivois à Londres de ma pension de dix-huit piéces moi troisiéme. Ce qui n'auroit pas pû suffire, si comme je l'ai déja dit, je n'avois fait très-mauvaise chére.

Pour la faire meilleure à mes enfans, je m'étois mise au pain & à l'eau; & je n'ai pas mangé autre chose pendant un an, excepté lors que Mad. Selwin, ou quelque autre de mes amies me prioient chez elles. Je ne voyois qu'un fort petit nombre de Réfugiez, & j'ignorois la plûpart de leurs mauvais contes; mais un jour que j'étois dans ma chambre avec la célebre Mademoiselle de la Roche-Guillen, on m'aporta une lettre d'un jeune Ministre apellé Mr. du Cros, & surnommé le Petit Saurin. Ce Ministre me marquoit, qu'il avoit apris qu'on le faisoit auteur de certaine Fable qu'on avoit débitée sur mon chapitre, & de laquelle

quelle il connoissoit toute la fausseté; & il me prioit de ne le pas croire capable de pareille chose. Cette lettre me surprit, & me fit comprendre qu'on avoit inventé quelque nouvelle calomnie contre moi.

Nous raisonnâmes là-dessus Mademoiselle de la Roche-Guillon & moi, pour tâcher de deviner ce que ce pouvoit être, & j'écrivis à Mr. du Cros que je ne sçavois pas ce qu'il vouloit me dire, & que je le priois de me développer ce mistére. Il le fit, & j'apris qu'on disoit, que j'avois voulu obliger Mr. Saurin à se marier avec ma Fille, & que je m'étois servie pour cela de l'autorité de Milord Evêque de Londres, ayant fait entendre à ce Prélat qu'il y avoit quelque espéce de nécessité à cela. Enfin on avoit là-dessus des idées qui ne convenoient ni à ma Fille, ni à Mr. Saurin, & très dignes de

la Gent Réfugiée, qui pour donner plus de créance à la choſe, diſoit que Mr. du Cros, qui pour lors logeoit avec Mr. Saurin l'avoit publiée: circonſtance auſſi fauſſe que la choſe, & dont Mr. du Cros ſe deffendoit fort dans la lettre qu'il m'écrivoit. Mademoiſelle de la Roche, qui étoit auſſi curieuſe que moi, de ſçavoir d'où cela venoit, fut chez une Réfugiée apellée Madame de Demollien, où elle entendit débiter cette fable par Madame Carlles, qui toujours diſpoſée à parler de ſon prochain, employoit toute ſon éloquence à certifier la choſe. Il y a aparence qu'étant auſſi amie qu'elle étoit de Madame Petit, elle ne ſe ſeroit pas ainſi déchaînée contre moi, ſi elle n'avoit cru lui faire plaiſir. Cependant comme la fable à toujours ſon fondement dans l'Hiſtoire, voici ce qui ſervit de prétexte à celle-ci.

Trois

Trois mois avant qu'on l'eût inventée, & dans le tems que ma Fille aînée étoit encore chez Madame Petit, je fus à Foulant voir Milord Evêque de Londres, pour le prier de me faire rétablir ma penſion du Committé, & pour l'éclaircir au ſujet de mes Pierreries, qui avoient été cauſe qu'on m'avoit rayée de deſſus la liſte. Je lui expliquai donc ce que c'étoit, & ce que j'avois envie d'en faire. Il loüa mon deſſein & fut fort édifié de voir que je voulois me dépouiller de mes petites nipes, pour procurer une établiſſement à ma Fille, & aſſurer par-là ſon ſalut. Il me dit qu'il eſpéroit que Dieu beniroit mes bonnes intentions, & que ma Fille auroit une deſtinée auſſi heureuſe qu'elle la méritoit, m'aſſurant en même tems, qu'il ſouhaiteroit d'y pouvoir contribuer. Comme Mr. Saurin étoit mêlé dans l'hiſtoire

de mes Pierreries, comme les ayant euës quelques jours chez lui, & que l'on prétendoit que les échelles qu'on avoit trouvées auprès de ſes fenêtres y avoient été poſées par des voleurs, que le bruit de ces pauvres Pierreries avoient attirez, il falloit néceſſairement que je contaſſe à Milord, comment cela s'étoit paſſé, & quelle liaiſons j'avois avec Mr. Saurin. Je lui dis donc, que nous étions de la même Ville. Que Monſieur ſon Pére, qui étoit d'un mérite très-diſtingué, & que l'on regardoit chez nous, comme l'arbitre de tout notre Païs, avoit toujours été le bon ami de ma famille, & qu'ainſi, il n'étoit pas extraordinaire, que me trouvant dans un Païs Etranger, j'euſſe de la confiance pour ſon Fils.

Milord ne trouva rien que de fort naturel la dedans. Il me parla même de Mr. Saurin avec eſtime,

estime, comme d'un homme qui, s'il s'étoit attaché à suivre les régles de l'Eglise Anglicane, dans laquelle il avoit été ordonné, auroit pû aspirer à avoir de bons bénéfices. Je pris congé de Milord après avoir obtenu de lui ce que j'étois venuë lui demander, & ma pension fut rétablie quelques heures après que j'eus quitté ce bon Prélat. Il fit réflexion à l'état dans lequel j'étois, & touché de toutes mes peines & de la droiture de mes intentions, il songea à me procurer quelque adoucissement, & proposa à Mr. Brocas la pensée qu'il avoit de marier ma Fille avec Mr. Saurin, & de contribuer dans les suites à sa fortune, en lui faisant avoir quelque bon bénefice. Mr. Brocas goûta cette proposition, & dès le même jour il en parla à Mr. Saurin & à moi.

Comme la chose ne devoit pas

être, elle ne fut point, quoi qu'elle fût très-faisable; puisque Mr. Saurin avoit beaucoup d'estime pour ma Fille, & ma Fille beaucoup de considération pour lui. Elle étoit jeune, bien née, & bien élevée, & d'une tournure assez jolie pour que c'eût été un mariage bien assorti. D'ailleurs Mr. Saurin est homme de condition, je ne pouvois pas l'ignorer; puisque nous sommes de même Païs, & que Monsieur son Pére étoit intime ami de Madame Saporta. Ainsi je connoissois sa famille tout comme la mienne. Je sçavois qu'il étoit Parent des Marquis de S. Veran & de Malerargues, & qu'il y avoit eu des Messieurs Saurins ses ancêtres, dont les uns avoient été Gouverneurs de Sommiéres, d'autres Gentilshommes du Roi Henri IV., d'autres Viguiers de Galargues. Je n'en pouvois pas douter puisque j'avois vû entre les

mains

mains du Pére de Mr. Saurin, qui étoit un homme d'un très grand mérite, des lettres que le Roi Henri IV. avoit écrites à ces Messieurs Saurins dont je viens de parler, dans lesquelles il les qualifioit de tous leurs titres. Ainsi comme la qualité d'Ambassadeur du Roi des Rois ne déroge pas, ma Fille n'auroit assurément pas dérogé par cette alliance; & la pensée que Milord Evêque de Londres avoit euë là-dessus, ne pouvoit que faire honneur aux uns & aux autres. Aussi excita-t-elle l'envie & la jalousie parmi les Réfugiez, qui en changeant entiérement les faits, en firent la matiére de la calomnie en question, qu'ils ne jugérent pas à propos de debiter que lors qu'ils crûrent les esprits assez disposez à prendre des mauvaises impressions. Ainsi l'on peut dire que ce fût un *Conte renouvellé des Grecs.* On en in-

inventa peu de tems après un autre, avec à peu près auſſi peu de fondement.

Un Gentilhomme de notre Païs appellé Mr. d'Arenes, qui avoit été en liaiſon avec toute ma famille, & ami particulier de Mr. du Noyer, me ſçachant à Londres ſe donna la peine de me venir voir, & me fit tous les complimens qu'on a accoutumé de faire à des Compatriotes que l'on retrouve dans des Païs Etrangers. Il s'offrit même à me procurer quelque agrément dans celui-là, & me propoſa d'aller nous promener aux environs de Londres dès qu'il feroit aſſez beau pour cela. Il me vint encore voir deux ou trois fois, & partit ſans que nous euſſions fait aucune partie de promenade, le tems ni la ſaiſon n'étant pas fort propres pour cela; car c'étoit pendant les Fêtes de Noël, que l'on apelle en Angleterre *Chriſtmus.*

mus. Quelques jours après son départ, je fus voir des personnes de Nîmes, qui me demandérent, si je n'avois pas vû certains Vers qu'on avoit faits contre Mr. d'Arenes. Je dis que non, comme effectivement je n'en avois pas ouï parler, & je demandai qui en étoit l'auteur. On me répondit que je le sçavois mieux que personne. Ce discours m'embarrassoit, & je ne sçavois qu'en penser. Je cherchois parmi les personnes de ma connoissance celle que je pourrois soubçonner de pareille chose; mais enfin l'on s'expliqua clairement, & on me dit que c'étoit à moi qu'on attribuoit ces indignes Vers, qui étoient à tous égards trop mauvais pour pouvoir être de ma façon. Il auroit fallu pour cela avoir non seulement un mauvais esprit, mais encore un bien mauvais cœur; puisque Mr. d'Arenes n'avoit eu

pour

pour moi que des honnêtetez. Cependant on avoit bâti un roman là-dessus qui étoit le plus ridicule du monde.

On disoit que M. d'Arenes m'avoit proposé une partie de Campagne, & m'avoit marqué un lieu où il devoit se trouver. Que je m'y étoit renduë avec mes deux Filles, & qu'après avoir attendu quelque tems inutilement, les gens du logis m'avoient dit, vous voyez bien Madame, qu'on vous a joué un tour, vous n'avez qu'à retourner chez vous; & pour vous consoler de cette piéce, voilà une bouteille de vin, dont on vous fait present. Apparemment ceux qui composoient cette Fable aimoient un peu plus le vin que je ne l'aime; car on donne toûjours son caractére aux autres. Quoi qu'il en soit, on prétendoit que j'avois accepté le parti, & que pour me vanger de M. d'Arennes, j'avois composé

cette

cette détestable Satire, qui étoit pleine d'invectives grossiéres, & avoit tout l'air d'être faite par quelque crocheteur. On me faisoit en cela le même honneur dont Boileau s'est plaint autrefois, & j'aurois pû dire comme lui.

Court il dans la Province une satire fade,
D'un plaisant du Païs insipide boutade,
Pour la faire courir, on dit qu'elle est de moi;
Et le Peuple ignorant le croit de bonne foi.

J'espére aussi qu'il n'y a eu que le Peuple ignorant qui l'ait pû croire, & que M. d'Arennes m'aura rendu plus de justice : du moins est-il bien vrai, qu'il n'est rien de plus faux que toute cette extravagante Histoire, que certaines gens qui prétendoient à sa dépouille, & qui étoient jaloux

des

des empreſſemens qu'il marquoit avoir pour moi ; jugérent à propos de compoſer. Enfin je n'aurois jamais fait, ſi je voulois raporter ici toutes les pauvretez que les Réfugiez inventoient tous les jours. Il faudroit pour cela compoſer un *in Folio*, au lieu d'un *in Douze*.

Si j'avois bien fait j'aurois ſuivi l'exemple de tant d'autres, qu'on n'a pas plus épargnez que moi, & j'aurois ri de tant d'impertinences, qui n'avoient pas plus de vrai ſemblance que de vérité ; mais le ſang François qui avoit encore toute ſa force chez moi, ne me permetoit pas d'être ſi tranquille là-deſſus Je m'en plaignois, j'en murmurois, & ceux qui avoient deſſein de me chagriner, ravis de voir qu'ils y réüſſiſſoient ſi bien, continuoient toûjours ſur le même ton. Il y eût même des gens aſſez malins, qui ſachant que Milord Gal-

Galloway étoit mon Protecteur, furent lui dire, comme une chose très grave, que j'avois été aux grandes Sociétez à la Haye, & que j'y avois mené mes Filles, prétendant par la lui donner une idée desavantageuse de moi, & l'empêcher de me faire du bien, mais ils ne firent que marquer leur malignité, Milord Galloway ayant un trop bon esprit pour donner dans ces petitesses. Il en plaisanta avec mon Cousin des Estangs,& cela ne fit qu'augmenter la juste indignation qu'il avoit pour tant d'indignes Réfugiez, dont il avoit souvent éprouvé lui-même le venin, malgré les biens qu'il leur a toûjours fait.

Comme la Requête que j'avois pris la liberté de donner à Milord Evêque de Londres n'avoit pas encore été répondüe, on me conseilla d'en présenter une autre. Madame Selwin la fit dresser en Anglois, & une de mes

Filles

Filles en mettant un genoux en terre la donna à Sa Majesté à la sortie de l'Eglise. La Reine la prit en souriant, & la remit à Miledi Marlborough, qui étoit auprès d'elle.

Je fus le lendemain en rendre compte à Milord Galloway, qui étoit pour lors à Londres, & M. Brocas que je rencontrai dans son Anti-Chambre me dit, qu'on savoit déja aux Grecs, que j'avois presenté la veille une Requête à la Reine, & qu'on se promettoit fort de me traverser : qu'on songéoit méme déja à donner des Mémoires contre moi. Et sur quoi, dis-je alors? Je ne sçai me dit M. Brocas; mais vous avez bien des ennemis. Est-il possible, mécriai-je alors, que l'on ne me laissera jamais en repos? Dix-huit piéces que le Commité me donne, allarment ceux qui bornent toute leur fortune à ces sortes de pensions; & choquent

quent la vanité de ma Tante. Je tâche pour contenter les uns & les autres, de me procurer d'autres secours sans qu'il leur en coûte rien, & ils veullent m'en empêcher. Ont-ils résolu de me faire mourir de faim ? Ou par ce que, comme on dit qu'elle chasse le Loup du Bois, croyent-ils par là m'obliger à retonrner en France ? M. Brocas trouva mes plaintes très justes, & Milord qui vint me joindre les interrompit. Comme il ne s'amusoit pas à écouter tous ces mauvais discours, il se contenta de me promettre ses sollicitations, & me fit esperer un bon succès.

Je sçûs ensuite, que ma Requête avoit été renvoyée à Milord Gersei. Madame Selwin lui fit parler en ma faveur; & je ne doute point que je n'eusse obtenu ce que d'autres obtinrent quelques tems après, si je m'étois donné celui d'attendre; mais com-

comme je me suis toûjours oubliée moi même pour mes Enfans, je laissai là tous mes projèts, pour suivre celui de l'établissement de ma Fille, que je croyois devoir être avantageux. Je n'y avois pas beaucoup pensé depuis la derniére Lettre, que le Comte de Dohna avoit écrite à Madame Selwin là-dessus, & je croyois la chose renvoyée, tout au moins, au retour de la Campagne, lors que le Comte se plaignit de mon silence, par la lettre qui suit.

Lettre du Comte de Dohna à Madame du Noyer.

JE crains, Madame, que l'Adresse que vous m'avez envoyée en François ne soit pas si bonne qu'elle la seroit en Anglois; car j'ai eu l'honneur de vous écrire, & à Madame Selwin une grande lettre, de laquelle

je

je n'ai nulle réponce, & je viens d'en recevoir une de mon Ami le Lieutenant de Cavallerie, qui me marque qu'il a envie de faire le voyage d'Angleterre. C'eſt un parfaitement honnête homme: je lui ai enuoyé une lettre de recommandation pour avoir un congé d'un mois, s'il l'a obtenu vous le verrez bien tôt; car je l'attens à tous momens. Le peu de loiſir que mes affaires me donnent m'empêche de vous en dire davantage pour cette fois, aſſurez Madame Selwin de mes très-humbles reſpects. Je ſuis ſincérement à vous. Envoyez moi une Adreſſe de bonne Ortographe Angloiſe, ſi vous voulez que je vous écrive plus amplement, &c. &c. Mes complimens à vos belles.

Il n'y avoit que quelques jours que j'avois reçû cette lettre, lors qu'on vint m'avertir qu'un étranger demandoit à me parler. C'étoit un homme très bien fait, qui après m'avoir demandé, ſi je ne

connoissois pas le Comte de Dohna, me dit qu'il avoit l'honneur d'être Officier dans son Régiment. Qu'il avoit été destiné pour le Portugal, mais qu'ayant reçû un contre ordre à Portsmouth, où la Flote étoit restée, il n'avoit pas voulu repasser en Hollande sans avoir vû Londres; & que comme il avoit beaucoup oüi parler de moi à son Colonel, il avoit souhaité de me voir, & de pouvoir lui donner de mes nouvelles. Il ajoûta qu'il y avoit trois jours qu'il me cherchoit & qu'il s'étoit enfin avisé de s'adresser aux Eglises Françoises, sans quoi il n'auroit jamais pû me déterrer. Je le remerciai de cet empressement, & après lui avoir fait prendre quelques rafraichissemens d'eau chaude, à la maniére du Refuge, je lui proposai d'aller voir une des bonnes Amies du Comte, & je le menai chez Madame Selwin, qui lui fit mille hon-

honnêtetez, & nous pria tous à diner pour le lendemain.

Elle fut fort contente de cet Officier, & dit à ma Fille, qu'elle auroit bien voulu que c'eût été là celui que le Comte lui destinoit. Il avoit tout l'air d'un fort honnête homme, & l'étoit effectivement; & comme il étoit justement venu dans cette conjoncture, il y avoit des tems où nous croyons que ce pourroit bien être le même, & qu'il vouloit attendre à se faire connoître, jusques à ce qu'il eût vû le tour que les choses prendroient. J'écrivis ce que j'en pensois au Comte, qui m'en desabusa par cette réponse.

Lettre du Comte de Dohna à Madame du Noyer.

A Nimegue le 29. Mars 1703.

MADAME,

Je reçûs hier matin la vôtre du 18. du courant, & le soir le Cavalier en question me vint joindre, mais il n'a pas pû obtenir congé, à cause de la conséquence de la conjoncture présente; car Milord Marlborough étant venu lui-même, on trouveroit étrange que nos propres Officiers allassent en Angleterre. Ainsi, Madame, si vous voulez finir cette affaire, il faudra que vous preniez la peine d'amener Mademoiselle votre Fille ici à Nimegue, où vous trouverez mon ami, qui a si bien fait qu'il y est de garnison, ayant pour cet effet changé de Régiment. Pour moi & ma Femme, je ne sçai pas si nous

ne

ne ſerons pas obligez d'en partir avant votre arrivée, parce que l'on parle de faire un Camp près de Maſtricht, qui eſt de mon département. En tout cas, ſi j'en ſuis parti, vous y trouverez toujours le Cavalier qui pourra conduire ſa future chez nous. Il cherche déja même à acheter une Caléche pour cet effet, ayant déja de très-jolis Chevaux. Nous reſterons ici autant de tems que nous le pourrons. Nos affaires même n'y ſont pas tout à fait concluës; & je ſerois ravi de vous y recevoir. Si j'en étois parti cela ne doit pas retarder l'affaire. Le Cavalier eſt au deſeſpoir de n'avoir pas pû faire le voyage. Il vous le témoignera aſſez par la joye qu'il aura ici de vous recevoir. C'eſt l'homme du monde le plus réglé. Il ſçait déja où placer ce que vous donnerez à Mademoiſelle votre Fille, & je puis bien vous aſſurer, que vous ne ſçauriez jamais choiſir un Gendre plus honnête homme, ni d'un meilleur naturel. Bon économe, & en-

tendant bien les affaires. Vous ſçavez, je croi bien, qu'une Lieutenance de Cavalerie vaut ici plus qu'une Compagnie d'Infanterie, & ſur tout avec mon ami, qui ne fait rien que bien à propos. Enfin, Madame, comtez que vous ſerez parfaitement ſatisfaite, de la confiance que vous avez en ma probité, & que vous aurez lieu de loüer Dieu de l'établiſſement de Mademoiſelle votre Fille. J'ai parlé au Cavalier de ſon mérite & de la bonne éducation que vous lui avez donnée, mais modeſtement, afin qu'il ſoit ſurpris agréablement lors qu'il verra ſon mérite de plus près. Pour le Capitaine de mon Régiment que vous avez vû à Londres, c'eſt à la vérité un joli garçon & un honnête homme; mais mauvais ménager: ſongeant plus à ſes plaiſirs, qu'à un établiſſement ſolide, qui ſe ſeroit déja fait ôter ſa Compagnie ſans ſes bons amis; & qui prétend trouver une Femme avec cinquante mille écus. J'oublois de vous parler touchant

chant la Femme de Chambre que je souhaite pour entretenir l'Anglois à mes Enfans. Si vous pouviez amener une petite bossuë qui a déja servi dans la maison, elle s'appelle Stel, elle a une vieille Mére. Pour la vieille, elle n'est plus d'âge à servir, ni à voyager; sans cela elle nous a servi par merveille. Nous ne voudrions donc que la fille: si vous ne la pouvez pas avoir, priez Madame Selwin d'en vouloir bien choisir une autre, & je tiendrai le marché qu'elle fera. Si par hazard j'étois déja parti, lors que vous arriverez, ayez la bonté de vous adresser à mon Avocat ici à Nimegue. Il s'appelle van Munster, & demeure dans la ruë des Tailleurs. Celui-là vous rendra tous les services imaginables. Je lui laisserai même en partant une lettre pour vous, pour mon ami. Il sera encore du tems ici, & j'espére un mois pour le moins. Lors que vous serez à Rotterdam, vous aviserez si vous voulez venir par eau ou par ter-

re ici à Nimegue. Si c'eſt par terre il faudra paſſer par Utrecht, ou bien remonter la Meuſe par Rotterdam. Le Galand meurt d'impatience. Je ſuis, Madame, très-ſincérement,

Votre très-humble & très-obéïſſant ſerviteur,

DOHNA FERRASSIERES.

Après avoir reçû cette lettre, & avoir bien raiſonné là-deſſus avec Madame Selwin, je me déterminai par ſon conſeil à faire le voyage, & elle eut la bonté de me prêter quinze Guinées pour cela, que je contois lui rendre avec ma penſion du Committé, que je devois toucher quelques jours après, & que je priai mon Couſin des Eſtangs, lors que je fus lui dire adieu, de faire comter en mon abſence à cette Dame. Je demandai la même grace à Mr. Brocas, & le priai

priai de prendre prémiérement là-dessus une Guinée qu'il m'avoit prêtée, & dont il a été fait grand bruit depuis ce tems-là. Je priai Madame Selwin, de faire soliciter ma Requête, & de me donner avis du succès; mais toutes mes précautions furent inutiles; car dès que je fus partie ma pension du Committé, quoique déja échuë fut éteinte, ainsi je ne l'ai touchée qu'une seule fois. Mes ennemis se servirent de mon absence pour empêcher le succès de ma Requête; mais il ne s'agit pas de cela, & il est question de sçavoir quel fut celui de mon voyage.

Madame Selwin se donna mille soins pour que je pusse le faire commodément, elle se chargea de me faire avoir un passeport & une lettre de recommandation pour le Capitaine du Vaisseau. Elle envoya chercher un Officier qui lui avoit beaucoup d'obliga-

tion, & qui devoit passer avec le même Convoi, & le pria de ne me point quitter, & de me rendre tous les services dont j'aurois besoin.

Nous avions mis aussi dans notre confidence l'Officier du Régiment de Dohna qui resta encore quelque tems en Angleterre après que j'en fus partie, & qui m'avoit dit mille biens de Mr. Constantin. Il me venoit voir quelquefois, & comme les gens chez qui je logeois ne sçavoient pas son nom, ils avoient accoutumé de l'appeller l'Allemand, & quand je rentrois au logis, on me disoit quelquefois que l'Allemand étoit venu pour me voir. Je n'avois pas cru nécessaire de leur dire, que cet Officier étoit Hollandois & non pas Allemand, & je ne crus pas non plus être obligée de dire à ces gens-là, où j'allois, ni le sujet de mon voyage. Je me contentai

tentai de leur laisser mes clefs & de leur recommander mes meubles & mon apartement : mais comme c'étoient des Réfugiez, par conséquent curieux & grand tireurs de conjectures, ils raisonnérent là-dessus, & raisonnérent fort à gauche.

L'Officier à qui Madame Selwin avoit confié le secret de mon voyage en me recommandant à lui, étoit de Nîmes, Païs où les hommes ne savent guére mieux se taire que les femmes; ainsi il ne put s'empêcher de faire une demi confidence là-dessus à un nommé d'Albenas, qui est de la même Ville, & de lui dire qu'il s'agissoit d'un mariage pour ma Fille. D'Albenas qui venoit tous les jours voir mon hôtesse, ne manqua pas de le lui dire, & il ne manquérent pas de croire chez moi, que le prétendu Allemand étoit le futur Epoux; & pour les confirmer dans cette

penſée, il vint me prendre en Caroſſe le matin que je partis, & m'amena chez Madame Selwin.

Comme après mon départ il ne s'aviſa pas de venir rendre viſite à mon apartement, on ne douta point qu'il ne fût parti avec moi, & l'on publia dans le quartier des Grecs, que Madame du Noyer étoit allée marier ſa Fille à un Allemand; de ſorte que cette nouvelle y fut bientôt répanduë. D'Albenas qui paſſa bientôt après moi en Hollande, ne manqua pas de la débiter à la Haye du haut de ſon eſprit & de ſa grande taille; la choſe ne devoit pas me faire du tort, quand même elle auroit été véritable: elle me cauſa pourtant dans la ſuite des embaras; & quoique je ne me ſois jamais mêlée des affaires d'autrui, on n'a pas laiſſé de nuire au miennes à force de vouloir toujours les pénétrer.

Ce-

Cependant je partis de Londres avec un Convoi & un vent très-favorable, qui nous conduisit sans mal ni frayeur à Willemstad, où l'on jugea à propos de débarquer, & où Mr. de la Farelle à qui Madame Selwin m'avoit si fort recommandée, me quitta pour aller joindre son Régiment à Breda.

Je me trouvai un peu déroutée à Willemstad, & je ne sçavois quel chemin prendre pour aller à Nimegue; mais le lendemain de mon arrivée, il partit un Bateau pour Dort, dans lequel je me mis. Le jour suivant je fus à Gorcum, ensuite à Til, & j'arrivai enfin à petites journées à Nimegue. Dès que j'y eus mis pié à terre, je fus chez Mr. van Munster qui me donna cette lettre.

Lettre du Comte de Dohna à Madame du Noyer, lors qu'elle arrivera à Nimegue.

MADAME,

J'ai été au deſeſpoir d'être obligé de partir ſans vous voir, & ſans conclure moi-même le mariage dont je me ſuis chargé; mais ce qui eſt différé n'eſt pas perdu, & ſi vous voulez avoir la bonté de vous rendre au plûtôt à Maſtricht auprès de Madame la Comteſſe de Dohna ma femme, j'eſpére d'y être de retour dans un mois pour mettre la derniére main à cette bonne œuvre. Le Cavalier y ſera auſſi; car il ſera de notre Armée qui doit revenir inceſſamment après le Siége de Bonne. Vous pouvez avoir cependant toute confiance en Mr. van Murſter qui vous rendra cette lettre,

&

& laisser en ses mains ce que vous aurez d'effets, ou d'argent comtant, dont je vous réponds. Il a un plein-pouvoir de moi. Je suis très-impatient d'avoir l'honneur de vous voir, & suis,

MADAME,

Votre très-humble & très-obéïssant Serviteur,

DOHNA FERRASSIERES.

A Liege le 17. Avril 1703.

Mr. van Munster après m'avoir remis cette lettre, me fit conduire à la maison du Comte de Dohna, où l'on m'attendoit, & où je trouvai un appartement qu'on avoit préparé pour moi. On avertit pendant ce tems là Mr. Constantin, que je vis entrer un moment après. Sa vûë me surprit;

prit; je m'en étois formé une toute autre idée; & je le trouvois un peu trop vieux pour une Fille de quatorze ans. Il me fit un compliment fort honnête, & me dit qu'il s'étoit chargé avec bien du plaisir de la commission que Mr. le Comte lui avoit donnée en partant, & qu'il m'avoit attendu avec beaucoup d'impatience, pour me conduire surement à Mastricht. Nous n'eûmes aucune explication sur le sujet de mon voyage; mais je vis qu'il fut charmé de ma fille; & il ne put s'empêcher de dire en la regardant, qu'il s'aperçevoit bien, que le Comte étoit véritablement son ami.

Il avoit en vérité bien raison d'être content; car je puis dire que ma Fille étoit un petit bijou. Elle étoit formée pour le Corps & pour l'Esprit au delà de son âge, la taille belle, l'air aisé, les maniéres nobles & douces en même

me tems, choſe qu'on trouve rarement enſemble; car j'en connois ici qui croiroient déroger à leur nobleſſe antique par un ſourire gracieux Elle avoit les mains, la gorge, & les bras, d'un blanc & d'une beauté enchantée, le plus beau teint du monde, de beaux grands yeux noirs, des cheveux chatains blonds, & que la poudre faiſoit paroître du premier blond, avec de grandes paupiéres noires comme du Geais, une petite bouche très vermeille, & les dents les plus belles du monde. Avec cela, de l'eſprit & de la politeſſe, beaucoup de brillant & de modeſtie; & pour comble d'agrémens, quatorze ans & deux mois. Ceux qui la connoiſſent ne m'accuſeront pas d'en avoir fait un portrait flatté, & je n'ai pas crû que la qualité de Mére dût m'empêcher de lui rendre juſtice.

Dès que Mr. Conſtantin nous eut

eut quitées, pour aller donner quelques ordres néceſſaires, je dis à ma Fille, que je ne croyois pas que cet homme lui convint; qu'il étoit trop vieux, & que je ne comprenois pas comment le Comte avoit pû imaginer un mariage ſi diſproportionné. Elle me répondit que Mr. Conſtantin lui paroiſſoit un fort honnête homme; que ſon âge ne lui faiſoit point de peine; & que s'il n'y avoit pas d'autre difficulté, celle-là ne devoit pas m'arrêter. Qu'elle n'avoit point de volonté, & qu'ainſi je n'avois qu'à faire ce que je jugerois à propos.

Je fus ſurpriſe de trouver tant de raiſon dans une ſi jeune perſonne. Cela m'engagea encore plus fortement dans ſes intérêts, & me cauſa une grande incertitude. Je n'avois pris aucuns engagemens avec Mr. Conſtantin. Nous n'étions pas même entrez dans aucune explication là-deſſus,

sus, & il m'étoit aisé de donner un autre prétexte à mon voyage : mais je craignois, après tout ce que Mr. le Comte m'avoit écrit à l'avantage de Mr. Constantin, & même par ce qui me paroissoit de ses sentimens & de son humeur, de manquer l'occasion d'établir ma Fille d'une maniére avantageuse.

D'un autre côté Mr. Constantin accusoit quarante ans passez, & n'avoit rien dans ses maniéres, ni dans son ajustement, qui sentît le galand. Il falloit se retrancher à chercher en lui un honnête homme, de la piété, de la douceur, & du bien pour vivre, choses qui selon moi, suffisent pour faire le bonheur d'une Femme, & que je croyois trouver chez Mr. Constantin ; cependant je ne sçavois à quoi me déterminer. Trois jours se passérent dans cette irrésolution, dans lesquels sous prétexte de me reposer des fa-

fatigues du voyage, je restai dans ma chambre à faire des réflexions. Mr. Constantin se donnoit mille soins pour ce qui nous étoit nécessaire. Il mangéoit avec nous, & l'on nous servoit assez proprement & sans profusion, comme je l'en avois d'abord prié. Il avoit avec lui un Ministre nommé Mr. Malbois, qui me tenoit souvent Compagnie, & qui me parut d'abord instruit du sujet de mon voyage.

Il me dit même enfin, que Mr. Constantin lui en avoit fait confidence, & l'avoit prié de rester auprès de lui, pour lui aider à faire les honneurs de la maison de M. le Comte. Qu'il étoit charmé du mérite de ma Fille : qu'il en avoit trouvé beaucoup plus qu'on ne lui en avoit dit; mais qu'il craignoit fort que cela ne fût pas réciproque. Qu'il se faisoit justice, & se trouvoit un peu trop vieux pour une si jeune & si bel-

belle perſonne; & que pour qu'elle eût le tems de ſe mieux conſulter là-deſſus, il étoit d'avis de renvoyer cette affaire juſques après la Campagne. Que pour cela je n'avois qu'à voir ſi je voulois retourner à Londres, qu'il me donnoit parole d'honneur d'y aller paſſer l'hiver. Que ſi j'aimois mieux reſter juſques à ce tems-là en Hollande, il ne manqueroit pas de m'aller joindre dans le lieu que je lui marquerois, & qu'alors nous pourions faire les choſes avec mûre delibération. Que le Comte de Dohna ſeroit en quartier d'hiver, au lieu qu'à preſent, ajoûta-t-il, on ne ſçauroit quaſi où le trouver, puiſque toutes les Troupes étoient en marche, & que Mr. Conſtantin devroit déja d'être parti.

Ma Fille qui étoit préſente au diſcours de Mr. Malbois, le prit pour une défaite, & répondit, que Mr. Conſtantin devoit avoir

fait

fait toutes ces réflexions pendant les trois mois, que le Comte de Dohna avoit passez à ménager cette affaire, & n'avoir pas attendu que nous eussions fait un voyage aussi fatigant & même périllieux, dans un tems de guerre. Que les choses ayant été réglées par lettres, & ne s'agissant que de l'entrevûë, elle n'auroit pas crû que sa personne eût dû rompre le marché. Que puisque l'âge de Mr. Constantin ne l'avoit pas d'abord rebutée, il avoit tort de vouloir lui faire faire trop d'attention là-dessus; & qu'il vaudroit bien mieux, au lieu de chercher à faire remarquer ce defaut, songer à le réparer par ses bonnes maniéres.

Mr. Malbois trouva le raisonnement de ma Fille très juste, & fût si surpris de la trouver si raisonnable, qu'il ne put pas s'empêcher de dire, qu'il faloit que le bon Dieu aimât bien Mr. Constan-

ſtantin, puis qu'il lui deſtinoit une auſſi charmante perſonne. Cependant il la pria de croire, que Mr. Conſtantin n'hézitoit à accepter ſon bonheur, que par ce que le croyant trop grand, & craignant de ne le pas mériter, il vouloit lui donner le tems de faire des réflexions, afin que ſi dans les ſuites elle n'étoit pas contente de ſon ſort, elle ne pût du moins lui rien reprocher. Que cette delicateſſe ne pouvoit partir que d'un très bon cœur; & que bien loin de lui en faire un crime, elle devoit lui en tenir compte. Que cependant, à la place de Mr. Conſtantin, il n'auroit pas eu tous ces ſcrupules, & qu'il n'auroit ſongé qu'à ſe rendre promptement heureux. Que ſi nous voulions les uns & les autres ſuivre ſon conſeil, au lieu d'aller à Maſtrich, ce qui ne pouvoit ſe faire ſans riſque, à cauſe des partis qui couroient, & ſans détourner Mr.

Con-

Constantin de sa route, nous finirions cette affaire à Nimégue, puisque le Comte l'avoit conduite jusqu'où il falloit, & qu'on pouvoit aisément l'achever sans lui.

Mr. Constantin qui avoit prié son Ami d'entâmer cette conversation, vint s'y joindre dans ce moment-là, & entra comme par hazard dans la chambre où nous étions. Mr. Malbois lui fit valoir la réponce que ma Fille avoit faite, il l'en remercia fort tendrement, & dit, que comme il prévoyoit bien qu'il ne pouroit pas rester long-tems auprès d'elle, & qu'il mouroit de douleur s'il faloit qu'il la quitât d'abord après l'avoir épousée, il aimoit mieux différer son bonheur, afin de pouvoir le goûter avec plus de loisir.

Ma Fille lui répondit en riant, que s'il regardoit cette affaire comme un bonheur, il devoit crain-

craindre de le manquer en le différant; puis que l'on disoit ordinairement, qu'une partie remise étoit une partie perduë; & que n'ayant aucun engagement avec lui, elle ne lui répondoit pas de n'en point prendre avec un autre pendant le tems qu'il seroit en Campagne. Elle dit cela d'un air si plaisant, & avec cet agrément que les jolies personnes donnent à tout ce qu'elles disent, que nous ne pûmes pas nous empêcher d'en rire Mr. Malbois & moi. Pour Mr. Constantin, il paroissoit enchanté, mais toûjours fort indéterminé: nous parlâmes en suite d'autres choses.

Comme cela regardoit uniquement ma Fille, je l'avois toûjours laissé parler, étant bien aise qu'elle suivît naturellement son inclination, & de pouvoir aussi connoître par là son penchant, avant que la déférence qu'elle avoit pour moi eût le tems d'agir:

car j'aurois été au desespoir de la contraindre, dans une chose qui doit être libre, & où chacun est pour soi. Je lui avois dit en partant de Londres, de se bien consulter, avant de me faire risquer ce voyage. Que les choses étoient sur un pié à n'avoir plus besoin que de l'agrément des parties. Que je croyois bien que sa personne ne romproit pas le marché; mais que si celle du Cavalier ne lui plaisoit pas, il seroit fâcheux d'avoir fait une corvée inutile. Que quoi que le Comte de Dohna le lui eût choisi, il pouroit peut-être n'être pas à son gré, & que cela m'embarassoit : mais elle m'avoit répondu, que cela ne devoit pas m'inquiéter. Que dans une affaire qu'on faisoit par raison, il ne faloit consulter que la raison même. Que le Comte de Dohna nous connoissant sçavoit bien ce qui devoit nous convenir. Qu'il étoit trop de nos

Amis

Amis pour nous procurer une mauvaise affaire, & que pourvû que le Mari qu'il lui destinoit ne fût ni borgne, ni bossu, ni boiteux, qu'il eût de l'honneur de la piété, qu'il lui donnât un rang dans le monde, & suffisamment dequoi vivre, elle s'embaraſſeroit fort peu, s'il avoit les yeux noirs ou bleus, & que pourvû que je fusse contente de sa figure elle s'en accommoderoit.

C'étoit là-dessus, & contant sur la docilité de ma Fille, que je m'étois déterminée à faire ce voyage : mais je ne voulois pas abuser de son bon naturel. Ainsi de peur qu'elle ne se piquât de vouloir soûtenir la gageure, j'étois bien aise de la laisser en pleine liberté ; & je lui avois dit d'abord, que je trouvois Mr. Constantin trop vieux, afin de l'enhardir à me dire son sentiment. Je dis même à sa Sœur de lui parler là-dessus, & de sçavoir sa pen-

sée ; & tout ce que j'en pûs comprendre fut, qu'elle souhaitoit que cette affaire s'achevât, & qu'elle étoit fâchée que Mr. Constantin ne marquât pas plus d'empressement pour cela.

Je ne comprenois pas quels étoient les motifs qui la faisoient agir. Ce n'étoit assurément pas l'amour : car outre que je ne l'ai jamais trouvée fort susceptible de ce côté-là, Mr. Constantin n'étoit rien moins que tourné en Galand. Ainsi c'étoit sans doute par l'envie d'être sa maîtresse, & en état de se moquer des mauvais contes des Réfugiez ; & parce aussi qu'elle étoit un peu piquée au jeu, & que regardant l'envie que Mr. Constantin avoit de différer cette affaire comme un honnête refus, elle étoit un peu de l'humeur de toutes les femmes, qui veulent toujours tout ce qu'on ne veut pas. Cependant nous passâmes le reste

de

de la journée de fort bonne amitié avec Mrs. Malbois & Conſtantin, & en ſoupant je leur fis entendre, que j'étois réſoluë à partir au premier jour pour Londres.

Je ne fis pas paroître le moindre mécontentement là-deſſus; car quand j'en aurois eu, j'avois trop de cœur pour le témoigner. D'ailleurs perſuadée que le bon Dieu ſçait mieux que nous ce qui nous eſt néceſſaire, je remettois le ſoin de cette affaire à celui de la Divine Providence, à laquelle je m'étois entiérement abandonnée. Dans cette penſée je m'allai coucher fort tranquillement avec mes deux Filles, attendant le ſuccès qu'il plairoit au Seigneur; & dès le lendemain matin je vis entrer Mr. Malbois dans ma chambre, qui me dit, que Mr. Conſtantin s'étoit enfin déterminé à profiter des bontez de ma Fille, & qu'il

me l'amenoit soûmis à toute mes volontez.

Mr. Constantin entra un moment après, & vint auprès de mon lict se mettre aux genoux de ma Fille. Il lui dit qu'après un rude combat qu'il avoit soutenu toute la nuit, elle avoit été victorieuse dans son cœur, & avoit triomphé de toutes les raisons qu'il avoit cru avoir pour différer cette affaire. Une des plus fortes, étoit le manque de tems, car celui de son départ pour l'Armée étoit déja passé, & il risquoit, en tardant d'avantage, de se faire mettre aux Arrêts; mais comme il ne pouvoit jamais acheter assez un avantage comme celui-là, il étoit disoit-il, résolu à risquer le tout pour le tout. Il ajoûta en prenant une des mains de ma Fille, que ce qu'il craignoit le plus, étoit de la trop aimer; & qu'il seroit le plus malheureux

de

de tous les hommes, si elle n'avoit pas un peu de retour pour lui. Il ne put pas retenir ses larmes en disant cela; & Mr. Malbois, qui vit qu'il s'attendrissoit trop, & qui crut qu'une conversation un peu plus gaye seroit mieux du goût d'une jeune personne, changea celle-là. Comme c'étoit justement le premier jour du mois de Mai, il dit à Mr. Constantin, qu'il pouvoit s'apliquer certaine Chanson que tout le monde sçait, & dire, *que le premier jour du mois de Mai étoit le plus heureux de sa vie.* Après cela il proposa une partie de promenade à un lieu dont il avoit la direction, qui n'est qu'à une lieuë de Nimegue, & que l'on appelle Huburgues. On fut promptement chercher un Carosse, & pendant ce tems-là, on nous laissa celui de nous habiller.

Mr. Constantin ne pouvoit

s'arracher qu'avec peine des genoux de ma Fille, & dans cette occasion il se surpassa en galanterie. Comme nous ne pouvions être que quatre dans le Carosse il y fit mettre Mr. Malbois avec nous, & monté sur un de ses Chevaux il caracoloit pendant le chemin à la portiére. Quand nous fûmes arrivez & qu'on eut songé à préparer un petit repas de Campagne, Mr. Malbois qui avoit sçû gagner la confiance de ma Fille, & qui avoit déterré une Généalogie, par laquelle il se trouvoit mon Parent, me vint joindre, après avoir parlé quelque tems à ma Fille, & me dit, voici présentement bien d'autres nouvelles: c'est ici la charuë mal attelée, dès qu'on en tient un, l'autre se démanche. J'ai déterminé Mr. Constantin, parce que Mademoiselle votre Fille m'a fait connoître, qu'elle le souhaitoit; &

au

au lieu d'être contente de mes soins & de m'en tenir quelque comte, elle hézite présentement, & paroît avoir envie de différer. Enfin elle prent les sentimens que Mr. Constantin avoit hier, & il semble qu'il ayent changé de rôle, & que ce soit ici un jeu pour rire.

Je dis à Mr. Malbois, qu'il ne devoit pas être surpris de trouver de la contradiction dans l'esprit des femmes; mais que sans accuser ma fille de ce défaut, si commun à tout notre séxe, je croyois qu'elle vouloit seulement éprouver un peu le cœur de Mr. Constantin, & le punir d'avoir pû balancer quelque tems. Que cependant, j'étois résoluë à ne point la contraindre; & que quelque estime que je pusse avoir pour Mr. Constantin, il n'en seroit pourtant que ce qu'elle voudroit, & que c'étoit elle qu'il falloit persuader & non pas moi.

Mr. Constantin parut fort allarmé de ma réponse, & du refroidissement de sa belle; mais Mr. Malbois qui étoit fort persuasif, rajusta tout cela, & Mr. Constantin y contribua beaucoup par ses complaisances. Il avoit tant de peur que ma Fille lui échapât, qu'il ne trouvoit plus rien de difficile pour lui plaire. Il lui offrit, ou de la mener auprès de la Comtesse de Dohna, dès qu'ils auroient Epousé, ou de la laisser auprès de moi jusques au retour de la Campagne: consentant même qu'elle retournât en Angleterre avec moi, si mes affaires ne me permettoient pas de passer l'Eté en Hollande; mais j'aurois mieux aimé risquer de les déranger, que d'exposer ma Fille à passer & à repasser la Mer. Il lui promit de lui donner équipage tous les Hivers, & il le pouvoit sans peine, & sans qu'il lui en coûtât d'avanta-

vantage, puis qu'il avoit toujours assez de Chevaux pour cela. Il nous fit même voir une maniére de Berline qu'il avoit déja, ce qui quadroit à ce que le Comte de Dohna nous avoit écrit; & enfin il assura ma Fille, que quoi qu'il n'eût pas de grands biens, il la rendroit pourtant aussi heureuse que s'il avoit cent mille francs; puisque tout ce qu'il auroit seroit pour elle, & qu'il se retrancheroit le nécessaire pour lui donner l'agréable, enfin qu'il auroit une complaisance aveugle pour elle. Que dès ce moment elle lui tenoit lieu de tout. Qu'il ne pensoit plus à ses Fréres, & ne songeoit qu'à tout ce qui pouvoit lui faire plaisir.

Ma Fille se rendit à toutes ces honnêtetez & l'en remercia; mais quand elle sçut qu'il avoit un de ses Fréres à la Haye, elle souhaita qu'on le fît venir, ne voulant pas entrer dans sa famil-

le sans son agrément. Mr. Constantin lui écrivit sur le champ; l'on compta qu'il auroit assez de tems pour venir avant que celui qu'on étoit obligé de laisser passer jusques aux Epousailles fût tout à fait écoulé, & l'on auroit compté juste, si Mr. Constantin ne se fût pas avisé de donner sa lettre à un Batellier, au lieu de l'avoir remise à la Poste. Les choses étant ainsi disposées nous retournâmes à Nimegue après nous être bien promenez tout le jour.

J'avois déja dit à Mr. Malbois ce que je pouvois faire pour ma Fille; & comme nous entrâmes ce jour-là dans de plus grandes explications, je fis voir à Mr. Constantin le triste débris de ma fortune passée, & lui montrai les Pierreries que je destinois à ma Fille. Elles consistoient en une Croix avec le Coulant, une paire de Boucles d'oreilles, avec

les

les Pendeloques, & quatre Bagues de Diamans brillants ; & je les lui laissai afin qu'il eût le tems de les faire voir.

Toutes ces choses-là n'avoient été estimées à Londres que six cent & quelques piéces ; mais ceux à qui Mr. Constantin les fit voir à Nimegue, lui dirent qu'il y en avoit pour plus de huit mille florins, ce qui lui fit un fort grand plaisir ; contant bien qu'à s'en défaire en détail & à loisir, on pourroit en avoir encore d'avantage, sur tout, si par le moyen du Comte de Dohna, on avoit pû en faire quelque Loterie.

Cependant il me les renvoya le lendemain fort honnêtement, par Mr. Malbois, & il me dit ensuite, qu'il se faisoit conscience de me dépouiller. Qu'il me restoit encore une Fille, & que je ne devois pas l'oublier ni m'oublier moi-même. Que l'aî-

née avoit assez de son mérite, & qu'il voudroit être assez riche pour me faire connoître sa générosité, & combien il étoit touché de la mienne. Je lui dis, que ma Cadette étoit encore jeune, que les tems pourroient changer, avant qu'elle fût en âge d'être établie, & qu'en attendant, j'avois une pension de dix-huit piéces à Londres, que j'espérois de changer bientôt, contre une meilleure. Que j'avois encore quelque autre petite bagatelle; & qu'enfin je me croyois assez riche en me réservant l'espérance, après avoir assuré du pain à mon aînée & son salut en même tems, en la donnant à un honnête homme.

Mr. Constantin me parut très sensible à toutes mes bonnes maniéres, & y répondit en me disant, que puisque je voulois absolument donner cela à ma Fille il l'aimoit trop pour s'opposer

au

au bien que je voulois lui faire, & qu'il feroit en sorte, que je n'aurois jamais lieu de m'en repentir. Je lui dis alors que je souhaitois que ces effets fussent vendus & placez au profit de ma Fille; & qu'on me donnât des assurances ou une caution, afin qu'au cas qu'elle vint à mourir sans enfans, cela pût retourner à moi ou aux miens, & qu'aussi elle pût le retrouver toujours, au cas qu'elle eût le malheur de le perdre. Que comme les personnes de sa profession étoient plus exposées que d'autres, il ne devoit pas trouver mauvais, qu'étant Mére je prisse toutes ces précautions.

Mr. Constantin me dit alors, que bien loin de les condamner, il les aprouvoit très-fort. Que non seulement il placeroit cet argent pour ma Fille; mais que comme il avoit, Dieu merci, de quoi vivre sans cela, il préten-

tendoit que l'intérêt se joignît tous les ans au Capital, afin de le grossir au profit de sa future. Qu'il vouloit joindre encore à cela, les dix mille florins dont le Comte de Dohna m'avoit parlé, & qu'il contoit de faire venir avant la fin de l'Eté. Qu'enfin il ne vouloit vivre que pour ma Fille, ni travailler qu'à la rendre heureuse; & que je n'avois qu'à mettre sur un papier tous les avantages que je souhaitois qu'il lui fît, & qu'il signeroit aveuglement.

Si j'avois bien fait j'aurois profité de ces bonnes dispositions, & j'aurois fait dresser un bon contract à l'avantage de ma Fille; mais Mr. Malbois me fit comprendre que je trouverois toujours Mr. Constantin dans les mêmes sentimens, & qu'il valloit mieux attendre la fin de la Campagne pour passer le contract, puisque je pourois avoir le tems

de

de consulter mes amis là-dessus. Que cependant il falloit, pour ma sureté, que Mr. Constantin fît un billet à ma Fille, des avantages qu'il avoit envie de lui faire, & qu'il s'obligeât à les lui confirmer par un contract.

Ce fut le Mardi au soir que nous convînmes de toutes ces choses; & il faloit absolument faire publier les bancs le Dimanche suivant, par ce que le tems du départ pressoit : ainsi je n'eus que celui d'écrire à Mr. Baudan mon cher Parent, & toûjours mon meilleur Ami, pour lui faire sçavoir ce qui se passoit. Je lui envoyai même la derniére lettre du Comte de Dohna; & comme je sçavois que Mr. Constantin avoit été Ami de feu Madame le Conte, je le priois de me marquer, ce qu'il avoit pû oüi dire autrefois de lui à sa Parente, & de me donner son avis au plûtôt là-dessus, afin que je pusse le re-

ce-

cevoir avant le Dimanche; puis que je ne pouvois attendre que jusques à ce tems-là, pour prendre des engagemens d'éclat, & j'intéressois sa Conscience, afin de l'engager à me parler positivement.

M. Baudan me répondit avec beaucoup d'éxactitude, & me marqua, qu'il avoit oüi dire beaucoup de bien de Mr. Constantin à feu Madame de Conte. Qu'il savoit même qu'elle s'étoit employée, pour lui faire venir ses Lettres de Noblesse de France. Que du reste il ne connoissoit, ni ses biens, ni ses facultez. Qu'il sçavoit seulement, qu'il n'étoit pas jeune, & qu'il ne croyoit pas qu'il eût une santé bien forte. Que Mr. le Comte de Dohna, qui étoit mon Ami, avoit sans doute bien éxaminé toutes choses, & qu'il me croyoit assez habille pour pouvoir déterminer cette affaire-là de mon chef,

chef, & même sans consulter. Mr. du Noyer qui s'étoit en quelque maniére dégradé de son droit de Pére, en négligant de remédier au besoins de ces Enfans; & que comme il les avoit laissez pendant trois ans, sans leur donner aucun secours, il étoit naturel que je cherchasse à leur en procurer de solides. Il finissoit en suite, par souhaiter mille bénédictions aux futurs époux, & à moi toute la consolation que je devois attendre de ce mariage.

Cette Lettre qui arriva assez à tems, me détermina à la conclusion de l'affaire. J'écrivis à mon Cousin des Estangs pour la lui communiquer; & je le priai d'en donner avis à mon Cousin Cabin, qui étoit parti de Londres avant moi, pour s'en aller en Ecosse. Ma Fille en écrivit à Madame Petit, avec laquelle elle s'étoit toûjours ménagée. Nous leurs demandions aux uns & aux autres

leurs

leur amitié pour Mr. Constantin, qui écrivit conjointement avec nous à Mr. du Noyer; & après avoir rempli tous ces devoirs d'obligation & de bienséance, nous nous aquitâmes aussi de ceux que l'amitié éxigeoit de nous. Nous écrivîmes à Madame Selwin, à Madame de Craissels, & à quelques autres Amies que j'avois à Londres; & pendant que le tems qu'on est obligé de laisser écouler se passoit, je me tranquilisois à Nimégue. Oubliant tous mes chagrins passez, sans m'allarmer de ceux que je pouvois encore avoir à craindre, je ne m'occupois que de la satisfaction que j'avois, de mettre ma Fille en bonnes mains, & d'assurer son salut en la fixant dans ce Païs ici, par un établissement que je croyois avantageux: car outre que Mr. Constantin me paroissoit un fort honnête homme & très craignant Dieu,

Dieu, & qu'il espéroit d'être Capitaine de Cavalerie, peut-être avant la fin de la Campagne sa Lieutenance lui valoit toûjours deux mille florins par an; revenu assez considérable pour des Réfugiez, & qui pouvoit faire vivre ma Fille fort à son aise. Sans comter même les dix mille florins, dont on a déja parlé, il étoit très sûr, que Mr. Constantin étoit en argent comtant, & qu'il avoit épargné considérablement depuis qu'il étoit dans le service. Il avoit déja des meubles pour entrer en ménage; & cette affaire regardée par le beau côté ne pouvoit paroître que bonne.

Je sçai que ceux qui ne jugent des choses que par les événemens, m'ont accusé de trop de précipitation; & ont blâmé le desir que j'avois eu de marier ma Fille, quoi qu'il ne fût fondé que sur des motifs justes & Chrêtiens. Qu'avoit-elle à faire, ont ils dit, de ma-

marier si-tôt sa Fille ? Falloit-il tant se presser pour la donner à un homme de cet âge ? Et jeune & belle comme elle étoit, ne pouvoit-on pas attendre qu'elle trouvât une meilleure occasion ?

De pareils discours dans la bouche de gens qui n'aiment qu'à condamner le prochain, & adressez à des personnes de même caractére, ne sçauroient manquer d'être applaudis ; quoi qu'on pût répondre à ces cruels censeurs, qu'il n'est pas toûjours prudent de se repaitre de chiméres. Qu'on doit prendre son fait lors qu'on le trouve, puis qu'il arrive souvent qu'en attendant une fortune imaginaire, on en laisse échaper de solides qu'on n'est pas sûr de ratraper, témoin la Fable de la Fille & du Heron. Après cela, qui m'assuroit qu'en attendant cette prétenduë fortune, ma Fille n'ouvriroit point les yeux sur celle qu'elle pouvoit trouver en

en France; & que lors qu'elle connoîtroit un peu plus le monde, ce monde ne l'entraîneroit point de ce côté-là, où son Pere tâchoit de l'attirer ? Ne devois-je pas craindre aussi, que la calomnie, dont sa grande jeunesse l'avoit jusques alors garantie, l'attaqueroit dès qu'elle seroit en âge pour cela ? La cruelle expérience que j'avois faite là-dessus, me devoit faire craindre un pareil sort pour elle. Son mérite, & la maniére dont elle étoit faite ne pouvoit pas manquer de lui tenir lieu de crime, & en excitant l'envie, lui suciter bien des envieux, qui sont autant d'ennemis implacables. Ainsi, si le bon Dieu avoit voulu benir mes intentions, il auroit sans doute été plus sûr de prévenir des dangers aussi grands, par un établissement, qui quoi qu'il ne fût pas extrêmément avantageux, étoit pourtant convenable, & pour le-

lequel elle n'avoit nulle répugnance : car toutes ſes irréſolutions étoient paſſées ; & elle gronda même Mr. Conſtantin, de ce qu'il ne ſe dépêchoit pas aſſez de faire ſes diligences, & de parler aux Bourguemaîtres pour avoir la permiſſion de publier les bancs, puiſque ſi on laiſſoit paſſer le Dimanche, il faudroit encore attendre huit jours ; ce qui ne faiſoit que cauſer de la dépence, & expoſer Mr. Conſtantin à la mauvaiſe humeur de ſon Collonel, duquel on ſavoit qu'il n'étoit pas aimé.

Mr. Conſtantin étoit au comble de ſa joye de la trouver ſi raiſonnable, & ſi bonne ménagere. Il me ſouvient même qu'un jour que ma migraine m'avoit empêchée de manger à table, Mr. Malbois me conta, qu'elle avoit parlé de ménage avec Mr. Conſtantin, & qu'elle paroiſſoit s'y entendre, auſſi bien qu'une perſon-

ſonne de trente ans. Et lors qu'elle s'aprocha de mon lit; demandez, me dit-elle, ma Mere, à Mr. Conſtantin ſi je ne ſuis pas bien entenduë dans ce qui regarde une maiſon? Allez, continua-t'elle, pourvû qu'il veuille m'en croire, j'eſpére que nous en ferons une bonne. Mr. Conſtantin l'aſſura qu'elle ſeroit toujours maîtreſſe abſoluë, & que comme tout ce qu'il avoit étoit à elle, plus elle épargneroit, & plus elle ſeroit riche.

Je m'étois tenuë fort renfermée depuis que j'étois à Nimegue; & pour éviter les diſcours & les queſtions, nous n'avions pas jugé à propos de voir du monde: mais le jour auquel il falloit ſe préſenter devant les Magiſtrats étant arrivé, il fallut que j'y allaſſe avec ma Fille. Il me ſouvient même qu'avant de ſortir du logis, je la fis monter avec moi au plus haut de la mai-

son, & que je lui demandai si elle faisoit cette demarche de bon cœur? Oüi me dit-elle. Allons seulement, car on nous attent en bas, & j'espére continua-t-elle que tout ira bien. Cela me fit plaisir, & nous allâmes ensemble prendre les engagemens nécessaires.

J'avois eu grande envie de voir Mr. Ponce mon ancien ami, qui étoit toujours Ministre à Nimegue; mais Mr. Constantin m'avoit dit, lors que je lui en avois parlé, que Mr. Ponce étoit son mortel ennemi, & ainsi je n'avois pas insisté d'avantage, de peur de lui faire de la peine. Cependant dès que la chose eut éclaté, & que les bancs furent publiez, on vint me dire un matin, que Mr. Ponce demandoit à me voir. Ce fut Mr. Constantin lui-même qui me l'annonça, & qui le regardant comme un de mes amis, lui fit mille hon-

honnêtetez, fit aporter du Caffé, & ne parut point se souvenir des démêlez qu'ils avoient eus autrefois. Mr. Ponce de son côté, le félicita sur son mariage, & lui dit, qu'il n'avoit rien perdu pour attendre, & je remarquai au travers de tout cela, qu'il vouloit me faire entendre que Mr. Constantin se marioit beaucoup mieux que ma Fille: car il paroissoit ne pouvoir revenir de son étonnement, & de tems en tems il se récrioit; pour cela voici un mariage que je n'aurois jamais deviné! Profitant même d'un moment que Mr. Constantin sortit de la chambre, il me serra la main, & me dit, ah Madame! Pourquoi ne vous ai-je pas plûtôt vûë. Et en sortant, il trouva moyen de dire à ma Fille, qu'il me prioit au nom de Dieu de venir prendre du Thé chez lui l'après-midi, & de ne rien faire que je ne lui eusse parlé.

Ma Fille ne m'anqua pas de me raporter ce qu'il lui avoit dit, & nous en fumes toutes deux fort intriguées. Je n'en témoignai pourtant rien ; & Mr. Conſtantin me dit en dînant, que quoi que Mr. Ponce lui eût fait bien des amitiez, il ſavoit pourtant à quoi il devoit s'en tenir avec lui. Qu'il étoit perſuadé, que s'il eût été averti plutôt de cette affaire, il auroit fait tout ce qu'il auroit pû pour la faire manquer, quoi qu'il me crût pourtant aſſez raiſonnable, pour ne pas m'en tenir au témoignage d'un ennemi, que l'on devoit toujours regarder comme ſuſpect.

Les devants que Mr. Conſtantin prit là-deſſus ; me firent de la peine, au lieu de me raſſurer ; & quand nous eûmes diné, je ſortis avec ma Fille, ſous prétexte de nous aller un peu promener toutes deux ſur le Rempart, pendant que Mr. Conſtantin étoit oc-

occupé à autre chose. Nous fûmes chez Mr. Ponce, qui nous attendoit avec beaucoup d'impatience. Quelle malheureuse Etoile vous à conduite ici, me dit-il, & pourquoi sachant que j'y étois, & que je suis de vos Amis, ne m'avez-vous point consulté dans une affaire de cette importance, sur laquelle je pouvois vous donner plus de lumiére qu'un autre? Quoi, une Fille de condition, jeune & belle, comme Mademoiselle du Noyer, la donner à Mr. Constantin! C'est une chose que personne ne pourra comprendre: Et ceux qui ne vous connoîtroient pas aussi bien que je vous connois, croiroient d'abord qu'il seroit arrivée quelque mauvaise avanture à Mademoiselle votre Fille; puisque sans cela, il n'y auroit pas d'aparence que vous vouluſſiez ainsi la sacrifier, sur tout ayant quelque chose: car on m'a parlé de cer-

tains bijoux que vous devez lui donner. Après cela il me demanda si Mr. Constantin n'étoit pas déja muni de ces bijoux, auquels Cas, dit-il, le mal seroit sans remède. Je lui dis que non; que je les lui avois bien confiez quelques jours auparavant, afin qu'il pût les faire voir, & en savoir à peu près la valeur; mais qu'il me les avoit rendus fort honnêtement, & n'avoit pas voulu s'en charger, que nous n'eussions pris les mesures qu'il faloit pour les assurer à ma Fille, & qu'il ne lui eût fait dans un Contract les avantages convenables. Il ne faut rien de tout cela, dit Mr. Ponce, il faut rompre cette affaire. Il est fâcheux qu'elle soit aussi avancée; mais il seroit encore plus fâcheux qu'elle s'achevât: ainsi, comme les plus courtes folies sont les meilleures, il faut que vous tâchiez honnêtement, d'engager Mr. Constantin

à

à vous rendre votre parole ; & s'il vouloit vous obliger par la rigueur des Loix à la lui tenir, ou vous demander des dédommagemens, on trouveroit des Amis & des raisons pour vous défendre: mais, ajoûta-t-il, je ne crois pas qu'il prenne ce parti; il craindroit de choquer le Comte de Dohna, & s'il est bien conseillé, il sortira d'affaire à l'amiable. Mais, dis-je alors, Monsieur, quelle raison m'alleguez-vous pour me faire rompre celle-ci, & qu'avez-vous à dire contre Mr. Constantin ? Ne seroit-ce point ici l'effet de quelque vieille rancune? Car on m'a dit que vous aviez eu autrefois quelque démêlez.

Mr. Ponce me jura alors, que mon interêt étoit le seul motif qui le faisoit agir ; & preuve, dit-il, que j'agis sans passion & sans prévention, c'est que je conviens d'une partie, de ce que le

Comte de Dohna vous à écrit sur son chapitre, (car pour me justifier je lui avois déja fait voir sa derniére Lettre) il est honnête homme, continua-t-il, connu pour tel, & pour fort zélé dans la Religion, bon Officier, il passe pour avoir du cœur, & depuis plusieurs années qu'il a presque toujours été en quartier ici, ou ne peut pas l'accuser d'avoir eu une mauvaise conduite. Il n'est ni débauché, ni joüeur; mais Madame, il a cinquante ans, je le sçai très-bien; & quoi qu'il n'en convienne pas, si vous y faites bien attention, vous vous en apercevrez aisément. Cette économie, par laquelle on a prétendu le loüer, est un vice masqué; puis qu'il est d'une avarice qui le rend ridicule, & qui ne sçauroit manquer de rendre Mademoiselle votre Fille très-malheureuse. Sa sagesse est l'effet d'une humeur Misantrope & par-

particuliére, de laquelle une femme auroit bien de la peine à s'accommoder. Il est d'une mélancolie qui le rend un peu Hipocondriaque, & qui fait qu'il se traite toujours en malade. Le comte de l'Apoticaire est plus gros chez lui que celui du Boulanger; & l'on peut dire, que c'est un vrai Malade imaginaire. Jugez si une humeur comme celle-là, pourra simpatiser avec celle d'une jeune & belle personne, qui a été élevée en fille de condition, & qui ne pourra jamais s'accommoder de toutes ces maniéres basses & sordides. Croyez-moi, ce seroit un meurtre; & voilà ce qu'on pourroit appeller coudre une piéce de drap neuf à un vieux vêtement. D'ailleurs cet homme n'a pas un sou; ainsi quelques avantages qu'il puisse vous faire, il n'en sera ni plus ni moins, puisque vous ne sçauriez où les prendre,

& que les dix mille florins, dont on vous a parlé, ne sont point réels, non plus que ses prétenduës épargnes. C'est ce que je sçai aussi positivement que son âge: ainsi vous ne pouvez vous retrancher que sur le revenu de sa Lieutenance. J'avouë qu'il y a de quoi vivre, mais qui vous répond que cet homme ne sera pas tué dès cette Campagne, & que Mademoiselle votre Fille ne se trouvera pas grosse & sans un sou. Et quand cela n'arriveroit pas, il est très sûr que les années & les infirmitez de Mr. Constantin le mettront bientôt hors d'état de servir. Ainsi, bien loin d'espérer qu'il puisse jamais devenir Capitaine de Cavalerie, il sera trop heureux s'il peut obtenir une pension de deux ou trois cens florins par an le reste de ses jours, & Mademoiselle votre Fille sera à peine sortie de l'enfance lors qu'il y rentrera. Beau

regal

regal pour elle! Croyez-moi, ajoûta-t-il, si vous voulez prendre un homme qui n'ait que la cappe & l'épée, prenez du moins un jeune homme qui ait les maniéres du monde, & qu'on puisse appeller un homme d'espérance; au lieu qu'encore un coup, celui-ci ne peut aporter en ménage, que les chagrins & les infirmitez de la vieillesse. Le Comte de Dohna, dont il a été autrefois Ecuyer, a voulu par ce mariage le recompenser de ses services passez; mais il n'est pas juste que ce soit à vos dépens.

Le discours de Mr. Ponce me frappa, & ma Fille le goûta si fort, qu'elle se détermina d'abord à rompre son mariage. Nous convinmes pourtant de ne rien témoigner de tout ce jour-là, afin qu'au cas qu'on sçut que nous avions été chez Mr. Ponce, on ne pût pas lui imputer notre changement, quoi qu'il nous

assurât pourtant, que quand Mr. Constantin le sçauroit, il ne s'en embarrasseroit pas beaucoup ; puis qu'il n'avoit fait que ce que sa conscience l'obligeoit de faire. J'avois été bonne amie de sa femme, & on avoit voulu me faire Epouser Mr. de S. Florent son Frére, qui étoit un homme de la prémiére qualité de notre Province : ainsi Mr. Ponce se croyoit engagé par toutes ces raisons à me dire son sentiment. Il m'assura même, que quoique l'on en fût venu fort avant, cela ne pouvoit faire aucun tort à ma Fille, puisque Mr. Constantin étoit d'un âge & d'une tournure à ne pouvoir pas faire soubçonner les liaisons qu'il avoit eues avec elle.

Nous retournâmes donc au logis, bien résoluës de tirer notre épingle du jeu. On ne s'avisa point de nous demander d'où nous venions. Mr. Constantin dit,

dit, qu'ayant la petite Olimpe pour gage, il avoit été bien sûr de nous voir revenir ; & qu'au pis aller, elle étoit assez jolie pour pouvoir dans quelque tems le dédommager de la perte de son aînée. Qu'il avoit déja pris son parti là-dessus, au cas que nous ne fussions plus revenuës. Nous plaisantâmes encore quelque tems, & l'on dit ensuite, que les délais expiroient l'après demain, qui étoit un Mecredi, dans lequel on devoit célebrer un Jeune pour le commencement de la Campagne ; & Mr. Malbois proposa, comme le tems pressoit, d'Epouser le même jour, mais ma Fille répondit, qu'il ne falloit pas faire d'un jour de Jeune un jour de Nopce, que cela ne conviendroit point, & Mr. Constantin par complaisance pour elle, consentit qu'on renvoyât la partie au Jeudi.

Nous tâchâmes cependant,

de dissimuler nos sentimens jusques à ce qu'il fût tems de s'en expliquer. Mr. Ponce nous vint revoir, pour qu'il ne parût aucune affectation, & nous pria tous à boire du Caffé chez lui le lendemain. Il parut même prendre part à la satisfaction de Mr. Constantin, qui, quelque violence qu'il se fît, n'étoit pourtant pas tranquile; & il étoit aisé de voir qu'il se seroit fort bien passé de la vûë de Mr. Ponce.

Le lendemain matin, il nous dit qu'il avoit fait un rêve qui l'avoit fort inquiété, parce qu'il n'en avoit jamais fait de cette nature sans qu'il lui fût arrivé de grands chagrins. Il nous conta ensuite qu'il avoit crû voir des Serpens qui vouloient le mordre. Que c'étoit ordinairement de mauvaises langues; & quoique Mr. Malbois lui dit pour le rassurer, que les songes étoient des men-

mensonges, il nous protesta toujours, qu'il s'attendoit à quelque grand chagrin, & que ce ne pouvoit être même que sur son mariage: puisque c'étoit son endroit le plus sensible. Comme j'ai toujours eu le cœur droit & susceptible de compassion, je fus touchée de la peine de Mr. Constantin, sçachant, sur tout, que ses pressentimens n'étoient que trop justes; mais comme l'intérêt de ma Fille me devoit être plus cher que le sien; je persistai, quoi qu'à regret, dans la dissimulation jusques au jour marqué, qui étoit celui qu'on avoit pris pour la consommation du mariage.

Ce jour-là ma Fille se leva de bon matin, & fut trouver Mr. Malbois, auquel elle dit, qu'elle ne vouloit absolument pas Epouser, puisque le Frére de Mr. Constantin n'étoit pas venu, & n'avoit pas même pris la peine d'écrire.

crire. Qu'elle croyoit lui faire assez d'honneur, pour qu'il dût être bien-aise de la voir entrer dans sa famille. Que ce procédé lui avoit fait faire bien des réfléxions, & qu'elle étoit résoluë de renvoyer cette affaire jusques après la Campagne. Elle le pria ensuite de faire entendre raison à Mr. Constantin là-dessus, puisque, dans des affaires de cette nature, on ne devoit pas forcer les inclinations, à moins qu'on ne voulût se rendre malheureux. Non Mademoiselle, dit Mr. Constantin en entrant dans la chambre, je ne forcerai jamais votre inclination. J'ai entendu de la porte tout ce que vous venez de dire à Mr. Malbois, & je m'y attendois assez après le rêve que j'avois fait hier, & après les rélations que vous avez euës avec certaines gens. J'avois prévû ce que leur mauvaise langue & leur haine pour moi, étoit capable de

de produire, & j'avois prévenu Madame votre Mére là-dessus; mais je vois bien que ma mauvaise destinée l'emporte malgré toutes mes précaution. A la bonne heure. Vous auriez pû faire le bonheur de ma vie, mais j'y renonce si cela doit troubler la satisfaction de la vôtre; & puisque je n'ai pas pû être assez heureux pour me faire aimer de vous, je vous forcerai du moins par mon procédé, à vous souvenir de moi avec quelque espéce d'estime. Vous êtes encore entre les mains de Madame votre Mére, je lui laisse la liberté de disposer de vous suivant votre inclination; & je veux bien prendre sur moi tout le desagrément de cette avanture.

Ma Fille le remercia assez Cavaliérement de ses bonnes maniéres, & voulut lui rendre la bague de Noces, & quelques autres petites bagatelles qu'il lui avoit

avoit données, & qu'il ne voulut jamais reprendre. Après cela il vint dans ma chambre & me dit, les larmes aux yeux, qu'il n'avoit pas eu tort d'ajoûter foi à son rêve. Je lui dis que j'étois au desespoir de ce dénoûment; mais que comme je m'en étois déja assez expliquée, j'aimerois mieux mourir, que de forcer l'inclination de mes Filles. Qu'elles m'avoient suivie volontairement lorsque j'étois sortie de France; & que je ne voulois pas les contraindre dans des choses aussi essencielles que celles où il s'agissoit du salut, ou du bonheur de la vie. Qu'ainsi je le priois de me dispenser d'interposer l'autorité de Mére, puis que j'avois résolu de ne m'en pas servir.

Mr. Constantin me parut affligé, mais point en colére; & comme on devoit ce jour-là aller à Huburgue, pour benir le mariage, Mr. Malbois proposa de

s'y

s'y aller promener, afin de tromper le public, & d'éviter tous les discours que cette rupture alloit causer. J'acceptai le parti, & Mr. Constantin fut aussi complaisant ce jour-là, que s'il n'avoit pas eu le moindre sujet de se plaindre de ma Fille. Elle souhaita de monter à cheval, & de peur qu'il ne lui arrivât quelque accident il tint toujours la bride, quoi qu'elle fît galoper de toute sa force : & lors que sans y avoir fait réfléxion, elle se trouva seule avec lui à plus d'une lieuë de l'endroit où elle m'avoit laissée, il lui dit. Voyez Mademoiselle à quoi vous vous êtes exposée. Il ne tiendroit présentement qu'à moi de vous obliger à me tenir, ce que vous m'avez promis. Vous êtes en mes mains, je suis à coup sûr plus fort que vous; mais je suis honnête homme, & ne veux rien que de bon cœur. Ainsi de peur que Madame votre Mére ne fût en peine,

peine, allons promptement la rejoindre.

Je commençois effectivement à m'inquiéter, lors que je les vis revenir, quoi que Mr. Malbois m'eût assuré, que je n'avois rien à craindre de la probité de Mr. Constantin. Il fit encore tout ce qu'il put pour la persuader, pendant le reste du jour; & comme il ne put rien avancer, il consentit que nous partirions le lendemain pour Hollande, & se donna lui-même mille soins pour notre départ.

Je fûs si touché de son procédé & de sa douleur, que pour le consoler, je lui promis d'aller d'abord à Delft consulter Mr. Baudan, qu'il savoit être toujours mon oracle, & qui avoit assez de pouvoir sur l'esprit de ma Fille, pour lui faire entendre raison, s'il trouvoit à propos que le mariage s'achevât. Mr. Constantin me dit, les larmes aux yeux,

yeux, qu'il me prioit de parler pour lui : qu'il me devroit tout son bonheur; & qu'il pouvoit m'assurer que je ferois en cela celui de ma Fille. Que quoi qu'il n'eût pas de grands biens, il n'avoit jamais emprunté un sou, qu'au contraire il avoit toujours eu cinquante pistoles au service de ses Amis. Que sa Femme ne manqueroit jamais de rien. Que quand même il ne pouroit pas avoir une Compagnie de Cavalerie en Frise, ce qu'il esperoit pourtant, le Comte de Dohna lui en donneroit toujours une d'Infanterie dans son Régiment; & que le Comte Christophle son Frere lui en offroit depuis longtems une en Prusse. Qu'ainsi sa Femme pouroit choisir, qu'il se détermineroit pour le lieu qu'elle aimeroit le mieux, & qu'il répareroit par ses complaisances, tout ce que l'inégalité de l'âge pouvoit avoir de choquant,

quoi

quoi qu'il ne fût pas pourtant si vieux, puis qu'il n'avoit que quarante quatre ans, & qu'ayant toûjours été réglé, il espéroit n'être pas si-tôt exposé aux infirmitez de la vieillesse. Et sur ce que je lui dis, que je craignois qu'il n'eût pas une bonne santé, il me répondit, qu'il n'avoit jamais eu recours à Médecin, ni à Apoticaire, & qu'il se garantissoit de maladie, en observant un certain régime de vie, propre à conserver la santé.

Mr. Malbois certifioit tout ce qu'il disoit, & me protestoit, que je faisois la plus haute folie du monde de rompre cette affaire. Qu'elle étoit plus avantageuse que je ne pensois. Qu'il sçavoit que les dix mille florins étoient déja à Geneve, & que Mr. Constantin étoit plus riche qu'il ne le disoit. Qu'il avoit même eu dessein de donner ce jour là trente Loüis à ma Fille,

pour

pour ses menus plaisirs, & qu'au retour de la Campagne, il l'auroit mise sur le pié des mieux. Qu'on voyoit bien que Mr. Ponce m'avoit gâté l'esprit, mais que je ne voyois pas, que sous apparence d'amitié, il se servoit de moi pour remplir sa vangence. Qu'enfin les honnêtes gens étoient rares, & qu'au cas que je fusse venuë à mourir, j'aurois été sure d'avoir donné, non seulement un Mari à mon aînée, mais un Pere à ma Cadette.

La petite Olimpe étoit tout à fait dans les intérêts de Mr. Constantin, & fort d'avis que l'on achevât le mariage. L'Aînée hésitoit un peu; & moi pour n'avoir rien à me reprocher, je voulus, avant toute autre œuvre, faire le voyage de Delft, & je promis à Mr. Constantin, que dès que j'y serois arrivée, il auroit de mes nouvelles.

Il se contenta de cela, ne pouvant

vant pas faire mieux, & me donna parole de reſter à Nimégue, juſqu'à ce que je lui euſſe fait ſçavoir, ſi j'y reviendrois ; auquel cas il m'y attendroit, quand il devroit s'expoſer à être mis en priſon pour cela. Il me dit même, que ſi je croyois que l'intérêt le fit agir, je n'avois qu'à garder mes Diamants pour ma Cadette, qu'il auroit dequoi en acheter à l'aînée, & la voyant à moitié deshabillée, donnez-la moi comme cela, me dit-il, je ne vous demande que ſa perſonne, & vous fais quitance de tout. Enfin, après avoir fait encore quelques tentatives inutiles, il nous conduiſit au bâteau. Il fit porter des proviſions, & me dit adieu en me recommandant encore ſes intérêts. Nous partîmes à huit heures du matin de Nimégue, & arrivâmes le lendemain à pareillie heure à Roterdam, & ſur le midi à Delft.

Mr.

Mr. Baudan fut fort surpris de me voir, & plus encore de sçavoir ce qui se passoit. Il me blâma beaucoup d'avoir rompu une affaire aussi avancée, & les conseils de M. Ponce, qu'il savoit être ennemi de Mr. Constantin, lui parurent un peu suspect. Après cela il me dit, que puisque Mr. Constantin étoit honnête homme & craignant Dieu, de l'aveu même de ses ennemis, & qu'on ne pouvoit rien objecter contre ses vie & mœurs, il ne comprenoit pas ce qui pouvoit nous avoir fait prendre ainsi le mords aux dents, puis qu'il ne nous avoit jamais dit, qu'il eût des monts d'or. Qu'à l'égard de l'âge, il ne s'étoit point masqué; que nous l'avions vû. Que lors que j'avois témoigné à ma Fille, que cela me choquoit, elle m'avoit dit que l'âge ne lui faisoit pas de peine. Qu'il falloit y avoir réfléchi plûtôt, d'autant mieux

que M. Constantin nous en avoit donné le loisir, pendant tout le tems qu'il avoit été lui-même indéterminé. Qu'après tout, il risquoit pour le moins autant que nous, puis qu'il se chargeoit d'une jeune personne qui lui feroit aparamment des enfans qui l'engageroient à de la dépence, & qu'il falloit bien qu'il fût en état de soûtenir tout cela, puis qu'il l'entreprenoit. Qu'on voyoit même, que ce n'étoit pas l'intérêt qui le faisoit agir, veu qu'il ne demandoit rien; & qu'il ne s'étoit déterminé au mariage, que quand il avoit aimé la personne, puisque les prémiers jours, il avoit voulu éluder la chose. Enfin il concluoit qu'un honnête homme & craignant Dieu, étoit ce qu'on pouvoit trouver de mieux, puisque pieté, avec contentement d'esprit, est un grand gain; & que tout le reste est casuel & périssable

rissable. Il ajoûta encore, que cette avanture feroit du tort à ma Fille. Qu'un mariage rompu après la publication des bancs donneroit une nouvelle matiére à la calomnie. Qu'on ne manqueroit pas de dire, que Mr. Constantin n'avoit pas voulu d'elle; & que comme elle n'étoit pas faite d'une maniére à devoir par sa figure rompre un marché, on supposeroit sans doute, qu'il auroit apris quelque chose à son desavantage, & que ce seroit là ce qui l'auroit empêché de passer outre. Que je devois m'attendre à tout ce que la médisance pourroit inventer de plus malin, & cela pour n'avoir pas plûtôt fait toutes mes réflexions, & pour avoir écouté un peu trop tard, les conseils de Mr. Ponce.

Je trouvai le raisonnement de Mr. Baudan fort juste, mais je lui répliquai, que quelque cho-

se qui dût arriver, je ne voulois pas qu'on pût me reprocher d'avoir forcé l'inclination de ma Fille. Que quand elle avoit voulu cette affaire, je l'avois voulu aussi; & que je cessois de la vouloir dès qu'elle ne la vouloit plus. Que j'aurois pourtant bien souhaité qu'il y eût moins d'intercadence dans son fait; mais que de peur d'être responsable des évenemens, je ne voulois pas seulement lui donner le moindre conseil là-dessus. Que je le priois néanmoins de lui dire son sentiment en bon ami & en Chrêtien, & que j'étois persuadée qu'elle y déféreroit.

Mr. Baudan me dit alors qu'il ne vouloit pas non plus se charger des évenemens, & que cependant il falloit prendre un milieu & terminer par quelque chose; après quoi il me fit écrire deux lettres. Dans l'une je marquois à Mr. Constantin, que

ma

ma Fille persistoit dans le dessein de ne pas achever son mariage, & moi dans celui de ne la pas contraindre. Que j'étois fâchée de n'avoir pas de meilleure nouvelle à lui donner : qu'il pouvoit prendre son parti là-dessus; & que j'étois toujours sa très-humble servante. Dans l'autre je lui disois au contraire, que l'Oracle de Delft avoit parlé en sa faveur; & que cela avoit fait l'effet qu'il souhaitoit sur l'esprit de ma Fille. Que je la lui ramenois avec plaisir, comptant bien que cela lui en feroit. Qu'il n'avoit cependant qu'à disposer toutes choses pour Epouser dès que nous arriverions; & à nous venir attendre à l'endroit où les Chariots d'Utrecht arrivent.

Mr. Baudan donna ces deux lettres à ma Fille, & lui dit, après lui avoir répresenté toutes les raisons pour & contre, qu'elle

étoit maîtresse de son sort ; & qu'après avoir lû ces deux lettres, on lui laissoit la liberté d'envoyer à la poste celle qu'elle jugeroit à propos. Il lui dit d'aller dans une autre chambre se consulter seule. Que je ne voulois ni la contraindre, ni même lui donner aucun conseil ; & qu'il avoit voulu que j'écrivisse ces deux lettres, afin de pouvoir être un témoin irréprochable de la liberté que je lui avois laissée. Que c'étoit son affaire, que c'étoit à elle à y songer sérieusement, & à se déterminer suivant son inclination. La petite Fille sortit avec ces deux lettres, & vint nous raporter celle du refus, après avoir mis de son mouvement à la poste celle où je disois que nous retournions à Nimegue. Mr. Baudan fut bien-aise qu'elle eût pris ce parti-là, par toutes les raisons que j'ai déja raportées ; & la petite

tite perſonne fut bien-aiſe auſſi de s'être déterminée. Mr. Baudan lui dit mille biens de ſon futur Epoux qu'il avoit vû quelque mois auparavant, & qu'il n'avoit pas trouvé auſſi vieux qu'elle vouloit le lui perſuader, & dont il avoit ouï parler fort avantageuſement à feu Madame de Conte, & à toutes les perſonnes qui l'avoient connu.

Les choſes étant ainſi diſpoſées, nous repartîmes toutes trois de Delft par le Bateau d'Utrecht avec la bénediction de Mr. Baudan; & le lendemain matin nous prîmes le Chariot de Nimegue, où nous arrivâmes le ſoir fort heureuſement. Mr. Conſtantin & Mr. Malbois ſe trouvérent à l'endroit où nous décendîmes, & nous donnérent la main pour aller au logis. Quoi que Mr. Conſtantin fût toujours poli & honnête, je ne le trouvai point auſſi content que je

l'aurois crû J'en demandai la raiſon à Mr. Malbois, qui me dit tout bas, que les choſes étoient un peu changées, & que puiſque je devois revenir, il auroit été à ſouhaiter que je ne fuſſe point partie. Que Mr. Conſtantin avoit reçû une lettre du Frére qu'il avoit à la Haye, qui n'ayant été averti que fort tard de ſon mariage, n'avoit pas pû plûtôt lui en dire ſon ſentiment, ni venir lui-même à Nimegue; parce que ſuivant ſon calcul, il craignoit de n'y pas arriver à tems. Que malgré tout cela il avoit eu l'imprudence de le blâmer, d'avoir fait un coup comme celui-là de ſa tête, & ſans lui en avoir demandé ſon avis; d'avoir pris une Fille d'un âge ſi diſproportionné au ſien; une Fille, qui, outre qu'elle étoit jeune, étoit d'une ſi petite taille qu'elle en paroiſſoit encore plus enfant, donnant par-là un

plus

plus grand ridicule à la chose; & ce qui étoit encore bien pis, une Fille de la main du Comte de Dohna, qui aparamment voulant se défaire de quelque maîtresse, lui avoit fait l'honneur de le choisir pour couvrir ses iniquitez. Que quand cela ne seroit pas, le monde le croiroit toujours; & que le Comte ne passeroit jamais pour un homme à qui l'on dût se fier du choix d'une femme; Enfin qu'il étoit très-mortifié d'avoir un Frére qui se fût donné sur ses vieux jours un pareil travers. Cette lettre qui n'étoit pas fort consolante, arrivant dans un tems où Mr. Constantin avoit lieu de se plaindre des intercadences de ma Fille, & dans un tems où elle étoit absente, le détermina à la rupture; & lors qu'il reçut celle que je lui écrivois de Delft, il fut dans les Auberges, dans les Caffez, & par tout où il put

rencontrer des François, la faire lire ; afin qu'on fût bien instruit, qu'il ne tenoit qu'à lui d'achever son mariage : & cela pour détruire des bruits contraires qui avoient couru après mon départ, & qu'il croyoit que Mr. Ponce avoit fait courir.

J'apris tout cela de Mr. Malbois, chemin faisant, & quand nous fûmes arrivez au logis, Mr. Constantin nous le confirma, en disant qu'il avoit reçû ordre de partir le lendemain dès les quatres heures du matin. Qu'il ne pouvoit pas se dispenser d'obéir, & qu'ainsi il lui étoit impossible de me tenir plus long-tems compagnie à Nimégue, ni même de de m'offrir d'aller avec moi chez la Comtesse de Dohna, puis qu'il étoit obligé de prendre une toute autre route. Qu'il étoit au desespoir, que j'eusse pris la peine de revenir : mais qu'il n'avoit pas pû me l'épargner, puis

que

que lui marquant que je partois presque en même tems que ma lettre, celle qu'il auroit pû m'écrire ne seroit pas arrivée à tems; que tout ce qu'il avoit pû c'étoit de m'attendre, pour me faire ses excuses, & que sans cela, il seroit parti dès le soir. Il ajoûta à ce compliment, que pendant le tems de la Campagne, ma Fille auroit celui de prendre une ferme résolution; & que s'il n'étoit pas tué, il seroit toujours à son service.

Comme je m'étois attendue à un tout autre accueil. Celui-là ma fit beaucoup de peine. Ma Fille en fut piquée jusqu'au vif, quoique dans le fonds, elle fût assez indifférente là-dessus: mais la maniére la choquoit, parce qu'elle avoit quelque chose d'injurieux. Nous ne témoignâmes pourtant rien; on servit une espéce de souper impromptu; Mr. Constantin me fit mille offres de

service, & bien des protestations d'amitié; tout cela néanmoins en homme qui veut se séparer honnêtement, mais qui veut toûjours se séparer. Mr. Malbois cependant, faisoit ce qu'il pouvoit pour l'obliger à profiter des bonnes dispositions, où ma Fille se trouvoit alors pour lui, & le faisoit souvenir de ce qu'il auroit donné deux jours auparavant, pour lui inspirer des sentimens aussi favorables. Mr. Constantin répondoit à cela, qu'on avoit consommé en irresolutions tout le tems qu'il avoit pû dérober à son devoir. Qu'il n'y avoit plus moyen de reculer, & que devant partir le lendemain à quatre heures, il n'étoit pas possible de se marier, à moins que ce ne fût à la maniére de cet âge d'innocence, où le consentement seul faisant le mariage, il suffisoit de se donner parole; que si Madamoiselle du Noyer vouloit

s'en

s'en fier à la sienne, il lui offroit d'être son Mari dès ce soir-là, parce qu'il ne craindroit pas qu'après cela elle voulût s'en dédire. Il se plaignit ensuite, de la maniére dont il avoit été balotté, & croyant qu'on avoit quelque regret à la chose, il chanta d'un ton railleur.

Tout est changé
Je suis vangé;
Et mon amour
Finit dans ce jour
Sans aucun retour.

Il étoit pourtant la dupe de son cœur; & les rieurs n'étoient pas autant de son côté dans ce quart d'heure-là qu'il l'auroit bien crû. Pour moi je faisois ce qu'on appelle contre fortune bon cœur; & je n'avois garde de faire connoître mon chagrin, qui étoit pourtant très grand, par le tort que je prévoyois que cette

avanture seroit à ma Fille, & le mauvais tour qu'on n'auroit pas manqué d'y donner. Mon retour à Nimégue, que je ne pouvois pas cacher, puisque l'on m'avoit vûë arriver, & qu'on devoit me voir repartir, assuroit le triomphe de Mr. Constantin, persuadoit à toute la terre qu'on l'étoit venu rechercher, & qu'il avoit fait le cruel; ce qui n'étoit point heureux pour une jeune Demoiselle, faite comme ma Fille.

Toutes ces réflexions me firent passer une très mauvaise nuit, & Mr. Constantin de son côté ne fut pas sans agitation. Mr. Malbois qui couchoit avec lui, lui répréſenta le tort qu'il avoit de ne plus vouloir, ce qu'il avoit tant souhaité, & de faire attention aux raisonnemens chimériques de son Frere. Vous voyez, lui disoit-il, qu'il ne vous parle que par prévention. Il

vous

vous dit que Mademoiselle du Noyer est petite, vous sçavez qu'elle est grande & de belle taille. Il y a deux ans qu'il ne la vûë : elle n'en avoit que douze, quand elle est arrivée à la Haye ; & il s'imagine qu'elle ne doit pas avoir grandi depuis ce tems-là. Il ne fait pas réflexion qu'elle n'en avoit qu'onze, quand elle a vû le Comte de Dohna à Paris, & que depuis trois il ne la point vûës. Il suppose, que la tenant de sa main, quoi que la Mer entre deux, vous devez craindre qu'il n'y ait là quelque chose, ou du moins appréhender qu'on le croye. Ne voyez-vous pas bien, que votre Frére est un misantrope, qui est fâché que vous ne l'ayez pas consulté, avant d'avoir poussé les choses aussi loin, & fâché peut-être de vous voir en état de lui donner des Neveux qui le priveront de votre dépoüillé ? Croyez-moi, chacun à son petit

petit intérêt dans la vie. Ainſi vous ſeriez bien fou, de renoncer au vôtre, & à votre ſatisfaction, pour déferer à ſes viſions hétéroclites. Mademoiſelle du Noyer eſt bien née, & bien élevée; & quand cela ne ſuffiroit pas, pour vous raſſurer contre l'humeur galante du Comte, il vous doit ſufire qu'il ne la point vûës depuis trois ans. Vous le ſçavez, puis que vous l'avez toujours vû; & tout le monde ſçait, que depuis ſon retour de Paris, il n'a pas paſſé en Angleterre; de ſorte que le Diable, tout fin & tout méchant qu'il eſt, ne peut pas faire qu'on ait le moindre ſoupçon là-deſſus. Mr. Conſtantin étoit plus que convaincu du raiſonnement de Mr. Malbois, & la vûë de ma Fille avoit déja bien ébranlé la réſolution qu'il avoit formée en ſon abſence: ainſi après quelques Combats, il ſe détermina à conclure. Mr. Mal-

Malbois lui fit comprendre que s'il en usoit autrement, sa Conscience lui reprocheroit le tort qu'une rupture d'éclat, comme celle-là, pouroit faire à ma Fille; & que sensible à cet affront, je ne manquerois pas d'engager le Comte de Dohna à s'en ressentir; puis qu'en quelque maniére, cela rejalliſſoit sur lui. Qu'assurément, il lui sçauroit très mauvais gré, d'avoir si mal répondu à l'honneur qu'il lui faisoit, de se mêler de ses affaires, & d'en avoir mal usé avec une Femme de condition, pour laquelle il n'ignoroit pas qu'il avoit de la considération.

Toutes ces raisons déterminérent Mr Constantin à prendre le bon parti; & lorsque je le vis entrer le lendemain matin dans ma chambre, je fus surprise, de ce qu'au lieu de me dire adieu, Mr. Malbois m'annonça qu'il le ramenoit encore une fois souple com-

comme un Agneau. Il est vrai qu'avant toute autre œuvre, il voulut faire une récapitulation de tout ce qui s'étoit passé. Vous sçavez, me dit-il Madame, que quand vous êtes arrivée ici, je n'ai point marqué d'empressement pour une affaire, que je trouvois pourtant beaucoup plus avantageuse que je ne l'avois imaginé; & que me rendant justice, & ne me croyant pas tout le mérite qu'il faloit pour posséder une aussi charmante personne que Mademoiselle votre Fille, je vous ai fait faire attention sur mon âge, sur mon peu de fortune, & sur tout ce qui pouvoit parler contre moi. J'ai même voulu éluder cette affaire, & la renvoyer à une autrefois Vous en avez paru choquées l'une & l'autre; & je ne me suis déterminé à la chose, que quand j'ai cru connoître que Mademoiselle votre Fille la souhai-

haitoit. Alors n'ayant plus rien à souhaiter moi-même, & persuadé qu'on ne pourroit jamais me rien reprocher, puisque, bien loin de me masquer, je cherchois à vous faire ouvrir les yeux sur mes défauts, alors, dis-je, je me suis entiérement donné à Mademoiselle votre Fille: & quoi qu'elle m'ait paru un peu indifférente, je ne me suis pas rebuté; croyant qu'elle ne vouloit que me punir, d'avoir pû hésiter quelque tems à me déterminer. Enfin elle s'est déterminée elle-même, & a paru faire les choses de bonne grace. Personne ne l'y forçoit; elle l'a dit elle-même aux Magistrats. Les bancs ont été publiez, & après cela, sans avoir aucun lieu de se plaindre de moi, & pendant que je suis toujours le même; elle change tout d'un coup, & m'expose à être la risée de toute la terre. On publie ici qu'elle

qu'elle n'a pas voulu de moi, & cent choſes toutes injurieuſes & très deſagréables. C'étoient là des raiſons aſſez fortes pour m'obliger de me vanger à mon tour, en faiſant dire au public que c'étoit moi qui n'avoit pas voulu. Votre retour ici en étoit une preuve, & ma vangeance auroit été remplie, s'il n'avoit pas fallu l'éxercer ſur moi-même; en me privant de tout ce qui peut faire mon bonheur. D'ailleurs, je ſuis honnête homme, & ne veux point, ni que vous puiſſiez vous plaindre de moi, ni pouvoir me rien reprocher à moi-même. Ainſi il ne tiendra encore qu'à Mademoiſelle votre Fille, & je riſquerai de reſter tout aujourd'hui ici. Ma Fille lui répondit, qu'il ne falloit qu'une heure pour benir le mariage, Mr. Malbois en ayant déja depuis long-tems la permiſſion, & qu'ainſi comme on devoit Epouſer

ser à Huburgues, Mr. Constantin pourroit partir de-là pour l'Armée dès le même jour. Non, dit-il, nous reviendrons ici, & je ne partirai que demain quoi qu'il en puisse arriver; mais il faut, ajoûta-t-il en s'adressant à ma Fille, que je vous parle en particulier. Après cela la tirant à côté, nous entendîmes qu'il lui dit: Je veux me marier pour être heureux, & pour vous rendre heureuse autant que je le pourai; c'est pourquoi Mademoiselle parlez moi à cœur ouvert. M'épousez-vous de bon cœur? Oüi, dit-elle. Il insista encore. Au moins ne faites rien par complaisance pour Madame votre Mére; je ne veux vous tenir que de vous, & toutes vos irrésolutions m'ont fait craindre que vous ne vous soyez pas bien consultée. Vous étes votre maîtresse encore un coup, ne faites rien par contrainte. Elle lui dit qu'il

qu'il se moquoit. Quelle avoit assez fait voir qu'elle ne savoit pas se contraindre, puisque les bancs publiez elle s'étoit dédite, & qu'elle ne seroit pas venuë si elle ne l'avoit bien voulu, puisque l'on avoit remis la chose à sa volonté; & là-dessus, elle lui conta l'avanture des deux lettres, que Mr. Baudan m'avoit fait écrire, & le choix qu'elle avoit fait de celle qui avoit été remise à la poste. Et bien, dit-il, allons donc nous marier, puisque vous m'assurez que vous le voulez bien, & que vous ne vous en dédirez plus. Je veux croire que les mauvais conseils de Mr. Ponce vous avoient gâté l'esprit, & la seule grace que je vous demande, c'est de ne le plus voir. On alla en même tems chercher un chariot; car il n'y eut pas moyen de trouver un carosse, & l'on disposa toutes choses pour ce petit voyage.

Je

Je loüai Dieu de ce dénoûment, car j'avois frémi de penſer qu'il faudroit m'en retourner, avec la honte d'être revenuë à faux. Ainſi j'avois une fort grande joye d'être échapée à ce danger, lorſque j'y retombai de la maniére du monde la plus biſarre. Mr. Conſtantin avoit déja fait partir tout ſon équipage, & n'avoit plus rien à Nimégue qui lui appartint; ainſi ma Fille dit qu'il étoit inutile d'y revenir. Qu'il falloit bien fermer la maiſon du Comte en partant, & donner les clefs à Mr. van Munſter ſon Avocat, après quoi Mr. Conſtantin n'auroit qu'à partir d'Huburgues, puiſque ce Village étoit auſſi bien ſur ſa route. Mais, dit-il, cela ne ſe peut pas; il n'y a point d'apartemens meublez, & nous ne ſçaurions où coucher. Eh qu'eſt il beſoin de ſe coucher, répondit-elle, il n'eſt pas encore dix heures, nous

au-

aurons épousé avant midi; nous dînerons ensuite; & sur les trois ou quatre heures vous pourez partir; ce sera toujours autant de chemin avancé. Mr. Constantin se mît à rire & dit, que cela ne faisoit pas son compte. Qu'il avoit besoin d'une bonne nuit, & qu'il falloit qu'il la passât avec elle. Elle répondit qu'elle ne l'entendoit pas ainsi. Qu'elle vouloit bien être mariée avant son départ, afin qu'en cas qu'il mourût, l'on ne pût point la calomnier; mais qu'aussi elle ne vouloit pas s'exposer, au cas qu'elle dût être Veuve cette Campagne, à être la Mére d'un Orfelin. Mr. Malbois voulut lui faire comprendre, que son discours n'étoit pas obligeant pour Mr. Constantin, elle soutint toujours, que c'étoit pourtant son intention, & jura qu'elle ne changeroit point. Mr. Constantin, après avoir tâché inu-

inutilement de la fléchir, monta en haut sans rien dire, & décendit avec une paire de Pistolets. Il passa auprès de moi sans que je fisse réflexion au dessein qu'il pouvoit avoir. Il entra dans l'Ecurie, & un moment après je le vis paroître à Cheval au milieu de la Cour. Adieu Madame, me cria-t-il; avez vous quelque chose à me commander pour l'Armée. Je voulus le rapeller, mais il donna des deux, & disparut au plus vîte. Mr. Malbois courut après, mais il étoit trop loin pour qu'on pût se faire entendre de lui; & ma Fille qui avoit d'abord été dans la ruë, & qui s'égosilloit à force de crier, *revenez Mr. Constantin, je ferai ce que vous voudrez*, n'avoit fait que battre l'air inutilement, & certifier à tous ceux qui l'avoient vûë qu'on la fuyoit.

Comme c'étoit le jour de l'Ascension, & dans une heure &

une saison où les ruës sont pleines de monde, une avanture aussi mortifiante ne manquoit pas de témoins. Elle rentra toute éssouflée & toute décoiffée à force d'avoir couru, & me trouva dans la derniére désolation. Toute ma fermeté m'avoit abandonnée, & je ne pûs pas m'empêcher de m'emporter contre ma Fille, dont les caprices m'exposoient à la calomnie. Je lui reprochai même un peu durement les complaisances que j'avois euës pour elle, & la maniére dont elle en avoit abusé en se joüant de moi, & me faisant aller & venir, dire ouï & non suivant sa fantaisie. Je me reprochois à moi-même mon indulgence, & j'étois au desespoir. Mr. Malbois tâcha de calmer mon emportement & de me consoler. Il dit qu'il seroit toujours prêt à témoigner comment la chose s'étoit passée, & à détruire

truire tout ce que la calomnie pourroit inventer: mais moi qui connoissois la politique du réfuge, & qui savois qu'on ne veut jamais d'éclaircissement qui tende à la justification du prochain, je prévoyois que le témoignage de Mr. de Malbois me seroit inutille, parce qu'on ne voudroit pas l'écouter; & sensible au tort irréparable que cette avanture alloit me faire, je ne trouvois pas de termes assez forts pour exprimer l'état où je me trouvois, lors que tout d'un coup j'entendis crier, voici Mr. Constantin.

Un remords de conscience l'avoit fait revenir sur ses pas, il me demanda pardon de cette algarade, les choses se rajustérent & nous montâmes dans le chariot qui nous attendoit depuis long-tems. Mr. Malbois se munit d'une Bible en François, afin de pouvoir lire la Liturgie

en notre Langue ; & après une petite heure de chemin, nous arrivâmes au Village. On fit en même tems ouvrir l'Eglise, & Mr. Malbois fit la céremonie. Il me souvient que ma Fille lui dit avant d'entrer dans l'Eglise, au moins, Monsieur, n'ajoûtez rien à la Liturgie, & n'allez pas vous aviser d'agraver les obligations que les femmes doivent remplir. Nous rimes de cette précaution, & je ris aussi d'une inquiétude de Mr. Constantin, qui me parut un peu à contre-tems ; car voulant peigner sa Perruque, & n'ayant pas trouvé son peigne dans sa poche, il renversa tout ce qui étoit dans le Chariot pour le chercher. Comme il me sembloit qu'il devoit être occupé de toute autre chose dans un tems comme celui-là, je lui dis, voilà bien de quoi vous donner tant de mouvement pour un peigne de corne. Allez, vous devriez

être

être charmé, de perdre les cornes où tant d'autres les trouvent, & cela est d'un très bon augure pour vous. Une plaisanterie comme celle-là devoit être pardonnable, dans un jour de Nopce, cependant on m'en a fait un crime, comme nous le verrons dans les suites.

Dès que Mr. Malbois eut donné la bénédiction Nuptiale, nous fûmes prendre du Thé dans la maison dont il avoit la direction, & remontâmes ensuite dans notre Chariot qui nous ramena à Nimegue. Un petit souper tint lieu de repas de Nopce; car outre qu'on n'auroit pas eu le tems de le préparer dans une conjoncture comme celle-là, Mr. Constantin n'étoit pas homme à donner dans toutes ces dépences superfluës, tout ce que cette Nopce eut de somptueux, c'est qu'elle se fit dans la maison du Comte de Dohna, la même

où la Paix de Nimegue fut autrefois concluë. Les appartemens en étoient magnifiques : on m'en avoit donné un dès mon arrivée meublé de Damas Cramoisi, & celui des nouveaux mariez, qui étoit de l'autre côté de la Salle étoit tendu de Damas Jaune. Tout cela étoit de bon air, & je me flattois qu'un mariage consommé dans un lieu où toutes les querelles de l'Europe avoient été terminées, ne pouvoit qu'être bien uni ; & que la discorde qui avoit été chassée si indignement de cette maison n'oseroit y rentrer pour répandre la division dans ce ménage ; mais ces heureux présages ont mal rempli les espérances que j'en avois conçûës, & ce mariage commencé sous de si bons auspices, a ouvert chez moi une source de larmes, dont le cours n'a jamais cessé jusques ici.

Mr. Malbois tâcha par sa belle hu-

humeur, de supléer au défaut de la bonne chere; on rit, on chanta, mais lors qu'il fut question de mettre la Mariée au lict, il n'y avoit pas moyen d'en venir à bout. Elle fit un vacarme effroyable, & dit mille choses desobligeantes à son Epoux, qui lui protesta, que si elle les lui avoit dites avant d'aller à l'Eglise, il lui auroit dit adieu pour toujours. Mr. Malbois tâcha de rajuster les choses, en imputant toute cette répugnance à celle qu'une fille modeste doit avoir en pareil cas. Mr. Constantin se paya de cette raison, & une grande & fervente priére, que Mr. Malbois fit, termina toute la dispute.

Le lendemain on régla toutes choses pour le départ. Mr. Constantin me pria de vouloir bien lui garder sa petite femme, jusques à son retour, ou de la laisser en bonnes mains, si j'étois

gée de passer en Angleterre avant la fin de la Campagne; auquel tems il me promit de faire un Contract à l'avantage de ma Fille, dans lequel, outre qu'il lui assureroit tout ce que je voulois lui donner, il lui assureroit encore sur ses biens la somme de douze mille florins, & qu'il placeroit l'un & l'autre à son profit, ayant de quoi vivre de sa paye. Pour sureté de sa parole, il lui fit un billet signé de la veille des Epousailles, dans lequel il disoit avoir reçû de Mademoiselle du Noyer sa Fiancée la somme de douze mille florins qu'il promettoit lui reconnoître, lors qu'ils feroient leur Contract de mariage, & qu'il consentoit qu'elle reprît, au cas qu'il vint à mourir avant d'avoir fait ledit Contract.

Mr. Malbois trouva cette maniére de quitance plus sûre, en cas de mort, qu'une donation.

Il

Il me dit qu'à son retour il feroit encore plus, si je le souhaitois; & que si je n'étois plus en Hollande, je n'aurois qu'à laisser un pouvoir & mes intentions à Mr. Baudan. Je lui offris honnêtement de lui remettre dès ce moment-là les Pierreries; mais il ne voulut point s'en charger, que nous n'eussions réglé toutes choses de la maniére que j'avois stipulé. Ainsi je remis les Pierreries dans mon Coffre avec la quitance de douze mille francs faite à ma Fille; & je me disposai pour prendre le lendemain le Bateau de Rotterdam, & aller delà à Delft, dont je préferois le séjour à toutes les autres Villes de Hollande, par la consolation que je trouvois auprès de Mr. Baudan; & parce aussi que Delft étant un lieu de retraite, & proprement un seminaire, je ne croyois pas que la médisance s'avisât de m'y ve-

nir chercher, & que n'ayant autre chose à faire qu'à laisser écouler le tems, je pouvois le passer là en repos.

J'avois pris toutes mes mesures pour partir le lendemain; & Mr. Constantin, après avoir prié Mr. Malbois de se charger du soin de notre embarquement, avoit pris le chemin de l'Armée quelques heures avant la nuit, lorsque tout d'un coup nous le vîmes rentrer. Son retour nous surprit, il y donna un tour obligeant & dit, que n'ayant pas pû faire beaucoup de chemin avant la nuit, il étoit revenu sur ses pas pour la passer avec sa Femme. Je crus & je crois encore pieusement, que c'étoit-là la véritable raison; mais on a pourtant crû qu'il en avoit une autre, & que Mr. Malbois, qui avoit fait & beni son mariage, lui avoit mis martel en tête, quoi qu'il ne fût assurément, ni d'un âge, ni d'une

ne tournure, à devoir donner de la jalousie. Quoi qu'il en soit, Mr. Constantin revint; & quoi qu'il contât de repartir le lendemain il resta, & nous fit rester encore cinq jours à Nimégue, après quoi chacun prit de son côté. Il nous mena au Bâteau, & monta un moment après à cheval.

J'arrivai le lendemain à Delft avec ma petite troupe. Mr. Baudan nous vit arriver avec plaisir, & s'informa de la maniére dont les choses s'étoient passées. Il frémit au récit que je lui fis des deux allarmes que j'avois euës, & me dit, que si cette affaire avoit manqué d'une maniére aussi desagréable pour moi, la médisance m'auroit déchirée. Il ajoûta même, qu'elle avoit déja commencé; & que l'on publioit que j'étois partie d'Angleterre avec un Allemand, qui devoit épouser ma Fille. Que Mr. d'Al-

benas avoit porté cette belle nouvelle à la Haye ; & que lors qu'on avoit parlé en ſuite du mariage de Mr. Conſtantin, on avoit dit pour concilier les choſes, qu'apparemment, lors que l'Allemand n'en avoit plus voulu, le Comte de Dohna nous avoit fait trouver celui-ci fort à propos : ainſi ajoûtoit encore Mr. Baudan, voyez ſi toutes ces impoſtures n'auroient pas, en quelque maniére, été ſoûtenuës par la rupture, quand on auroit vû qu'elle venoit de Mr. Conſtantin. Je vis bien comme lui, que j'avois beaucoup riſqué, & je loüai Dieu du ſuccès.

Comme je devois faire du ſéjour à Delft, il n'y avoit pas moyen de reſter dans la maiſon de Mr. Baudan ; ainſi il eut la bonté de m'indiquer un logement, chez un nommé Martin. C'étoient de très honnêtes gens, & les ſeuls François où l'on pût trou-

trouver des chambres garnies. J'y en loüai une à deux lits, qui suffisoit pour nous trois : j'y faisois mon petit ordinaire, & j'y vivois dans une douce retraite. La vûë de cette chambre en rendoit la solitude agréable, la proximité de l'Eglise me faisoit beaucoup de plaisir; & j'y aurois vécu fort en repos, si l'envie & la malignité des Réfugiez ne m'en eût chassée; je n'aurois pas crû qu'elle eût pû m'y déterrer. Je ne sortois que pour aller à l'Eglise, & mon unique plaisir étoit d'aller tous les Jeudis à une espéce de Société, qui étoit chez Mr. Baudan, & que composoient Mr. & Mademoiselle Benoit, Mr. de la Treille, Mademoiselle Reinaud, Fille, Mademoiselle Noguier, Mére & Fille, Mr. & Madame Baudan, & Mademoiselle de Rivecour. On m'avoit fait l'honneur de m'agréger dans cette Société avec mes deux Fil-

les, & ce fut-là ce qui m'attira tant d'envieux. Qui l'auroit crû, que trois tasses de Caffé par tête toutes les semaines, qui n'étoient point buës au préjudice de celles des autres; puisque chacun avoit toujours sa portion congrue: qui l'auroit crû, dis-je, que cela eût pû me faire regarder de mauvais œuil. Ce fut pourtant tout mon crime.

Quoi disoit l'une, d'un ton important & décisif, ma Sœur ne vient point à cette Société, & la petite Olimpe de Madame du Noyer, qui quoi que plus grande, est pourtant beaucoup plus jeune, y sera reçûë; cela n'est pas souffrable, & que fait Madame du Noyer chez Mr. Baudan, disoit une vieille envieuse, que l'on prendroit pour l'envie en original? Qu'y fait elle, & à propos de quoi est-il si fort dans ses intérêts? Souffrirons nous cette concurrence, nous qui som-

sommes ici depuis plusieurs années, & qui avons tant de peine à nous souffrir les uns les autres ? Là-dessus on forma une ligue offensive & défensive contre moi, & à l'exemple des voleurs, qui après s'être battus tout le jour pour le partage de quelque butin, s'unissent dès qu'il s'agit de combattre le Prévôt, cette troupe ennemie travailla de concert à me tirer d'un lieu, où ma présence leur faisoit ombrage.

Le moyen le plus sûr auroit été de me détruire dans l'esprit de Mr. Baudan ; mais il n'auroit pas été facile. Mr. Baudan me connoissoit, & avoit connu la fausseté des calomnies, qu'on avoit vomies contre moi ; puisque dans le tems qu'on les inventoit, les lettres qu'il recevoit pour moi, & que je l'avois prié d'ouvrir, lui faisoient voir le contraire. Ainsi, étant trop habile homme pour donner dans ces panneaux-là, &

trop

trop bon Chrêtien pour pécher contre ſes propres lumiéres, il n'y avoit pas moyen de lui gâter, ni l'Eſprit, ni le Cœur. D'ailleurs, qu'eſt-ce qu'on auroit pû dire? Je ne voyois perſonne; & comme je n'étois, ni opulente, ni fainéante, je paſſois mes journées à faire des coiffes de Perruques, pour un nommé Mr. Bouchon, Diacre de l'Egliſe Françoiſe, qui étoit logé à ma porte; & cette occupation, qui ne devoit point être blamable, fournit pourtant un nouveau ſujet de crier contre moi; tant il eſt vrai que l'on manquoit de ſujets légitimes.

Certaines Demoiſelles Normandes, fâchées de ce que ſans le ſçavoir je leur avois ôté leur pratique, dirent que Mr. Bouchon préferoit ſans doute mon ouvrage au leur, par quelque raiſon particuliére, & jugeant peut-être de moi par elles, me cru-

crurent capable de quelque intelligence avec lui, qui assurément n'avoit jamais eu pareille pensée. Aussi cette opinion n'eut-elle pas beaucoup de cours; mais l'endroit sur lequel on appuya le plus, ce fut sur le chapitre de ma petite Olimpe, qui n'étoit alors que dans sa onziéme année, circonstance qu'il est bon de remarquer; à cet âge où l'on n'est occupé ni de passion ni d'affaires; à cet âge que l'on peut appeller l'âge d'innocence, peut-on condamner des plaisirs innocens! La pauvre petite avoit apris un exercice Hollandois qu'on appelle Sauter sur la Corde: Elle y réüssissoit très bien, & s'y plaisoit extrêmement. Le soir elle s'éxerçoit à cela avec des personnes beaucoup plus âgées qu'elle; les Hollandoises l'en aimoient d'avantage: mais nos chagrines Françoises s'en formalisérent; & l'on fut

fut dire à Mr. Baudan, qu'il étoit honteux que Madame du Noyer souffrît que sa Fille sautât sur la Corde. Il est bon de remarquer en passant que la Demoiselle qui donnoit ces avis, avoit des filles plus âgées que la mienne qui sautoient tous les jours avec elle; & quand je voulus rétorquer l'argument, on me répondit, que n'ayant pas eu une si bonne éducation, & n'ayant pas à beaucoup près tant d'esprit, il leur étoit permis d'être plus longtems enfans. Ainsi comme un *grand Conquérant paya autrefois l'amande de sa mauvaise mine*, ma Fille devoit porter la peine d'avoir un mérite prématuré, & être privée des divertissemens de l'enfance. Elle ne voulut pas se soumettre à cette décision, & malgré tout ce que je pus faire pour contenter ces atrabilaires François, il me fut impossible de l'obliger à suivre leur capri-

ce

ce, de sorte qu'on continua toujours à murmurer & à supposer qu'on en murmuroit dans la Ville.

Mr. Baudan trouvoit l'accusation ridicule, mais il ne laissoit pas d'en être fâché, parce qu'il comprenoit par-là combien on étoit acharné contre moi. On reprochoit encore à cette petite fille de manger de ce qu'on appelle *Drooge Schol*, qui est un Poisson plat sallé & sec que les Hollandoises *grignottent* dans les ruës tout comme à Paris on mange des Echaudez. Ce goût Hollandois n'étoit point de celui de Mr. Baudan, parce qu'un pareil mets n'étoit pas fort sain pour une petite fille dont la poitrine ne paroissoit pas la meilleure du monde; ainsi cet usage de Poisson sec fut défendu. Dès que nos conjurées le surent elle mirent des petits espions aux trousses de Mademoiselle Olimpe,

pe, & l'on ne manqua pas sur leur raport, vrai ou faux, de l'accuser de desobéïssance, afin que lors qu'elle en seroit convaincuë elle fût excluse de la société. Mr. Baudan ne voulut pourtant pas leur donner cet avantage, & pour ôter tout prétexte de jalousie, il dit qu'on ne pouroit être reçû dans sa société que lors que l'on pouroit atteindre de la main à un certain endroit qu'il marqua. Cette décision fit que la Demoiselle qui avoit prétendu que sa Cadette y eût plus de droit que ma petite Olimpe, desespérant de pouvoir l'y faire entrer, quitta de chagrin la partie.

On ne courut point après, & l'on lui laissa porter sa mauvaise humeur où elle voulut. Elle y porta aussi sa haine pour moi, & je ne doute point qu'elle ne m'ait rendu de mauvais offices par ses coups de langue, & par certain esprit

esprit aigre qu'elle a reçû, non pas du Ciel, car il ne repend pas de si malignes influences, mais je ne sçai d'où. Comme les Messieurs de cette société n'étoient pas capables de sentimens aussi indignes que ceux qu'on avoit sur mon chapitre, je n'ai garde de m'en plaindre: je ne puis au contraire que me loüer des bonnes maniéres de Mr. Benoit & de Mr. de la Treille. Il me souvient même qu'en un jour où l'on célébroit la Fête de Mr. Baudan, Mr. Benoit, après l'avoir solemnisée par de beaux Vers à sa loüange, fit aussi ceux-ci pour ma petite Pimpette.

Rarement je m'occupe à composer des
Vers,
Parce qu'assez souvent ma Muse,
Lors qu'à l'invoquer je m'amuse,
Ne me répond que de travers:
Mais un jour si sur ma Musette
Je pouvois chanter tendrement

Ce que j'ai dans le cœur pour l'aimable Pimpette,
Ah que mes Vers alors couleroient aiſément.

Il avoit fait à l'honneur de Mr. Baudan.

Pour ſolemniſer ce beau jour,
Que tous les ans ramenent à ſon tour,
Amis prenons chacun un verre,
Couronnons nos fronts de lierre;
Et faiſans à la ſoif la guerre,
Faiſons de Paris au Japan,
Et de Manille juſqu'à Caën
D'une voix égale au tonnerre,
En attendant un nouvel an,
Retentir par toute la terre,
Le nom agréable de Pierre
Baudan.

Ma petite Olimpe, glorieuſe d'être Apoſtrophée par des beaux eſprits, & de pouvoir prendre ſéance avec eux, malgré ſon enfance, & les maniéres enfantines,

nes, dont on lui vouloit faire des crimes, fit connoitre qu'elle n'étoit pas tout-à-fait indigne de l'honneur qu'elle recevoit, & paya son écot par cette Chanson, qu'elle fit, & chanta assez joliment à la loüange de Mr. Baudan, sur l'air, *d'Aimable Vainqueur.*

Aimable Phébus,
Dans ce jour heureux
Echauffe ma veine,
Et fais que bien pleine
De tes divins feux,
Ma bouche chante
D'une voix touchante
L'objet de mes vœux.
Qu'en ce nouvel an
Un chacun s'aprête
Pour faire la Fête
De Pierre Baudan.
Unissons nous,
Amis Chantons tous
Son Nom agréable,
Sa Personne aimable,
Ah! qu'il seroit doux

De se trouver
Souvant à sa table
Pour le célébrer.

On ne manquera pas de dire que les premiéres rimes de cette chanson, sont un peu légéres; mais si c'est une Fille d'onze ans qui l'a faite, elle mérite un peu d'indulgence; & si on lui a aidé, on doit s'être accommodé à sa portée. Quoi qu'il en soit elle fut trouvée très jolie. Les honnêtes gens y applaudirent, & ceux qui étoient portez d'un malin vouloir pour moi, & pour les miens, en jaunirent de dépit, & firent de nouveaux efforts, pour me dérouter. Si l'on avoit demandé à la plûpart de ces personnes, qu'elles raisons elles avoient de me haïr, je crois qu'elles auroient été bien embarrassées à en donner de bonnes; puisque je ne leur avois jamais fait aucun mal, & que quand toutes leurs cri-

critiques auroient été aussi justes qu'elles étoient mal fondées; c'étoit mon affaire, & non la leur. Si elles me trouvoient des défauts, il faloit me plaindre, ou du moins attendre pour m'en punir, que celle qui auroit été sans péché, eût jetté la premiére pierre. Ce seroit ici le cas, si je n'avois pas plus de charité que tant de cruels persécuteurs, de leur mettre devant les yeux les sujets d'humiliation, qui devroient les faire rentrer en eux-mêmes. Pour peu que les uns fissent réfléxion à ce qui leur est arrivé personnellement, & que les autres remontassent jusques à leurs Ancêtres, ou baissassent la vûë sur leur malheureuse postérité, ils y trouveroient des tâches, dont ma famille n'a, Dieu merci, jamais été marquée, & qui ne sçauroient faire rougir aucuns des miens: cependant le front levé, on ose parler du pro-

chain, & d'un prochain qui sçait taire des vérités, pendant qu'on invente sur son chapitre des choses aussi fausses que ridicules.

De toutes les calomnies dont on tâchoit de me noircir, celle à laquelle je me serois la moins attenduë, la voici. Mr. Baudan me demanda un jour, si j'avois bien compris le sens d'une lettre, qu'il m'avoit écrite en Angleterre, dans laquelle il me marquoit, que l'avanture de mes Diamants, chez Mr. Saurin, m'avoit fait beaucoup de tort? Oüi, lui dis-je, j'ai fort bien compris que cela avoit reveillé la vieille querelle; & qu'on avoit trouvé mauvais, que les ayant, j'eusse demandé & obtenu une pension; mais comme cette question a été agitée & décidée en Angleterre, je crois que la décision de Milord, Evêque de Londres, doit faire taire tous ces causeurs. Vous n'y êtes pas, dit Mr. Baudan: on

a bien dit pis que cela : quoi donc, répondis-je, le chagrin de sçavoir que j'ai quelques Diamants, les met ils d'assez mauvaise humeur, pour leur faire supposer que je les ai volez ? Il y a pourtant trois ans que je suis hors de France, & personne n'a encore couru après moi, pour les réclamer. Ce n'est pas encore cela, continua-t'il, on pousse la chose bien plus loin, & l'on a dit ici, que voulant marier votre Fille avec Mr. Saurin, vous lui aviez confié vos Diamants, & qu'après avoir vû l'endroit de son Cabinet où il les avoit serrez, vous aviez dans la nuit apposté des voleurs, pour les lui enlever, afin de le mettre dans la nécessité, ou de vous en payer la valeur, ou de prendre, pour s'aquiter avec vous, Mademoiselle votre Fille avec rien.

Se peut-il, dis je alors, que l'Enfer ait assez de noirceur,

pour inventer une si horrible calonnie; & le Ciel aura-t'il assez de foudres pour la punir. Après cela ceux qui ont la malice de composer une pareille fable, devroient du moins avoir autant d'esprit que de méchanceté, & mieux observer la vrai-semblance. Si j'eusse été capable d'une chose comme celle-là, n'aurois-je pas eu la précaution d'accepter un billet de garde, que Mr. Saurin voulut me faire? N'aurois-je pas attendu pour lui envoyer ces voleurs, que je tenois apparemment dans ma manche, n'aurois-je pas attendu, dis-je, qu'il eût été marié, afin qu'il n'eût plus été en son pouvoir de s'en dédire? Il faut, me dit Mr. Baudan, admirer la providence qui permet que dans tout ce qu'on invente contre vous, il y a toujours tant de contradiction, & tant de ridicule, que cela se détruit de soi-même. Cependant

dant il seroit bon d'écrire à Londres à quelques-uns de vos Amis ; pour qu'on engageât Mr. Saurin à rendre témoignage à la vérité. Je suivis le Conseil de Mr. Baudan : j'écrivis là-dessus à feu Madame de Craissel, qui se trouvant indisposée, chargea Mademoiselle sa Fille, à present Madame de Blosset, de me répondre à sa place. Voici sa réponse.

Lettre de Madame de Blosset à Madame du Noyer.

A Londres le premier de Juin, vieux stile 1703.

MA Mére a reçû les deux Lettres que vous lui avez fait l'honneur de lui écrire, Madame. Elle & moi vous sommes bien obligées, de la bonté que vous avez euë, de nous communiquer le mariage de Mademoiselle votre Fille : Soyez persuadée

que nous y prenons beaucoup de part, & que nous lui souhaitons toute sorte de bonheur. Ce sont les assurances que ma Mére vous auroit déja données, si vous ne lui aviez pas marqué, que vous deviez bien-tôt revenir. Votre derniére Lettre que nous avons reçûë, il y a deux jours, nous a fait voir que nous aurions le tems de vous écrire, puisque vous attendez la réponse. Ma Mére est si incommodée depuis quelque tems, qu'elle n'est pas en état de vous la faire elle-même. Je m'aquite avec plaisir de ce devoir, puis qu'il me procure celui de vous assurer moi-même, Madame, de la considération que j'ai pour vous. Ma Mére a donné elle même votre Lettre à Mr. Saurin. Il a été fort surpris, de ce qu'on lui fait dire, qu'il proteste être très faux. Il doit vous écrire pour vous en assurer, & aux personnes que vous nommez. Mr. Saurin est fort fâché du chagrin que vous avez à son occasion: pour nous Madame, je vous prie d'être persuadée, que nous sommes fort sensibles

aux

aux déplaisirs, que ces sortes de bruits vous causent. Ils sont si mal fondez, qu'il faut espérer, qu'ils se détruiront. Mr. Saurin a été fort surpris des circonstances que l'on a mises à cette Histoire, & qui sont toutes fausses; puis qu'il ne mît point vos bijoux avec ses livres; & que les voleurs n'entrérent pas dans son Cabinet? Je souhaite, Madame, que les gens se désabusent de ce conte, & qu'ils soient aussi persuadez de sa fausseté, que nous le sommes. Ma Mére a parlé au Baron de la Cour pour votre pension. Mr. Boyer nous a dit, qu'il avoit envoyé votre Lettre à Milord Galloway. Lovette a grand soin de vos meubles. Mr. de la Bastide vous est bien obligé de votre souvenir; il vous fait bien ses complimens. Je suis chargée par toutes les personnes que vous nommez dans votre Lettre, de vous faire les leurs, & de féliciter Madame Constantin. En mon particulier, je vous prie de trouver bon, Madame, que je l'assure ici de la joye que j'ai eu de

son mariage, & de l'amitié que j'aurai toujours pour elle, je n'oublie pas Mademoiselle du Noyer; ma Mére & moi l'aimons toujours beaucoup. J'espére que Madame Constantin n'aura pas oublié la gageure que nous avons faite. Il ne tiendra qu'à Mademoiselle du Noyer, que je n'en fasse une semblable avec elle, au hazard de ne pas gagner toujours. Je crois que c'est tout ce que j'ai à vous mander. Il ne me reste plus qu'à vous assurer que je suis comme je le dois,

MADAME,

Votre très-humble & très-obéïssant Servante,

J. S. DE CREISSEL.

Dès que j'eus reçû cette Lettre, que j'ai encore en Original, je la portai chez Mr. Baudan, qui la fit voir à Mr. de la Treille, qui étoit un de ceux qu'on avoit voulu

Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn865615047/phys_0328
DFG

lu prévenir, & qui fut fort aise de voir détruire une chose, que son bon cœur, & sa charité Chrêtienne, ne lui avoient pas permis de croire: les circonstances de l'Histoire étoient, qu'étant moi-même dans le Cabinet de Mr. Saurin, lors que je lui avois remis mes Diamants, il m'avoit dit, que comme la mort pouvoit le surprendre, il étoit bon que je visse où il les plaçoit, & qu'après avoir dérangé quelques livres, qui cachoient un petit tiroir, il les avoit enfermez dedans, & avoit posé une grande Bible de Hollande au devant, avec le reste de ses livres. Qu'ayant bien remarqué l'endroit, je l'avois si bien indiqué aux voleurs, que ne pouvant pas s'y méprendre, ils y avoient été tout droit; mais qu'après avoir dérangé tous les livres, & soulevé la grande Bible, ils n'avoient trouvé que lenid, Mr. Saurin ayant, par je

ne sçai quelle raison ou pressentiment, ôté les Diamans de cette cache. Que de dépit les voleurs s'en étoient allez, sans vouloir prendre autre chose, preuve convainquante qu'ils n'étoient venus que pour cela.

La lettre de Mademoiselle de Creissel détruit toutes ces circonstances; & Mr. Saurin m'a assuré lors qu'il est arrivé dans ces Provinces, qu'il avoit d'abord écrit la même chose à Mr. de Reinaud à Delft, qui étoit un de ceux que j'avois nommez à Madame de Creissel, & que je souhaitois qu'on desabusât. Je ne sçai pas s'il a reçû cette lettre, que Mr. Saurin m'a dit lui avoir écrite; car il a gardé un profond silence là-dessus, mais c'est tout ce que l'on peut espérer de plus favorable dans le Réfuge, où l'inaction est le plus grand bien qu'on fasse au prochain, & où l'on doit tenir comp-

compte aux gens du mal qu'ils nous ont pas fait, bien loin de les accuſer des fautes d'omiſſion, & de ne nous avoir pas rendu les bons offices qu'ils auroient pû. Je ne parle du Réfuge qu'en général; car comme je m'en ſuis déja expliquée au commencement de ces Mémoires, je ne prétens pas exclure quelques gens de bien qui ſans doute, comme autant de Lots, obtiennent la grace des autres, & ſont cauſe qu'ils ſubſiſtent: mais comme l'on prend ordinairement la plus grande partie pour le tout, on me permettra de dire qu'en gros, le Corps du Réfuge, ou la Gent Réfugiée eſt quelque choſe de bien méchant; & que ce mélange de tant de gens de toutes Tributs & de toutes Langues, a fait un vilain aſſemblage. Ce qui au commencement du Chriſtianiſme ne compoſoit qu'un ſeul Corps, nous répréſente à

préſent ce Corps dont Eſope parle, contre lequel tous les Membres révoltez travailloient à ſe détruire les uns les autres; & l'on peut en vérité bien dire, que le Roi de France, en chaſſant la plûpart de nous, a donné l'Emétique à ſon Royaume, & qu'il l'a purgé de bien de mauvaiſes humeurs. Je ſuis même ſûre, que tous ceux qui liront ceci conviendront, du moins en eux-mêmes, que je dis vrai; puis qu'il n'y à pas un Réfugié qui n'ait lieu de ſe plaindre de l'autre, & qui n'ait reçû quelque mauvais Office de ſon Compagnon.

Comment voulez-vous, me diſoient un jour des Dames Hollandoiſes, que nous ayons bonne opinion des François en général? Nous ne connoiſſons les uns que par les autres, & ils ſe rendent tous des témoignages affreux. Quand un François arrive

rive dans ce Païs nous nous adreſſons aux François qui y étoient avant lui pour en ſçavoir des nouvelles: ils en diſent la rage. Quelques jours après, celui-là rend à celui qui arrive après lui, le mal que celui qui l'a précédé lui a fait. Ainſi que peut-on conclure de là, ſi ce n'eſt que toute la Nation eſt vicieuſe, ou ſi les accuſations ſont fauſſes, qu'elle a le cœur bien mauvais; puis qu'elle ſe plaît à calomnier ſon prochain: De ſorte que de quelque maniére que l'on tourne la choſe, on conviendra que Meſſieurs les François nous ont donné une fort mauvaiſe idée de leur Nation, ſans compter cette vanité qu'ils ont aportée ici enveloppée dans les haillons du Réfuge, & cet orgueil, qui comme autant de Lucifers, les a privez de cette lumiére dont ils jouïſſoient dans leur Patrie. Je voulois autrefois, continua une

de ces Dames, prendre de pauvres Réfugiez pour me servir. Je les prenois dans la ruë, où je les trouvois demandans l'aumône; & quelques jours après, quand je voulois les commander, il me disoient qu'ils étoient d'aussi bonne maison que moi: qu'ils avoient des Valets dans leur Païs, & cent Rodomontades de cette nature. Ne pouvant donc trouver que des domestiques Gentilshommes parmi les François, qui au lieu de me sçavoir bon gré de ce que sans les connoître, je les préférois par un principe de charité à des Hollandois beaucoup plus entendus & plus experts en l'art de servir: Et qui au lieu, dis-je, de m'avoir quelque obligation de cette préférence, ne me rompoient la tête que de leur Noblesse & de leurs biens, je me rebutai, & les ai laissez depuis se repaitre de leurs chimères. Il

faut

faut ajoûta-t'elle en riant, que tous les Roturiers ſoient reſtez en France; car comment auriez-vous pû faire, me dit elle, pour trouver des domeſtiques: il auroit fallu les aller chercher hors du Royaume, comme en Eſpagne on fait venir des Païs Etrangers des Laboureurs pour cultiver la terre, de peur que les Eſpagnols ne dérogeaſſent, en obéïſſant au Commandement que Dieu fit au prémier homme là-deſſus. Comme je ne pouvois rien répondre à la plaiſanterie de cette Dame, & que tout ce qu'elle avoit dit étoit très vrai, je pris le parti d'en rire avec les autres. Mais je vois que cette digreſſion m'a un peu éloignée de mon ſujet; ainſi je reviens au prétendu vol de mes Pierreries.

L'invention étoit trop groſſiére pour croire qu'elle ait pû tomber ſous le ſens commun; cependant s'il y avoit encore quel-

quelqu'un qui n'en fût pas tout à fait desabusé, il lui seroit aisé de s'en éclaircir, puisque Mr. Saurin est vivant, qu'il est à la Haye; & qu'étant Chrêtien Réformé & Ministre du S. Evangile, il ne seroit pas capable de détenir la vérité en injustice, ni de refuser tous les éclaircissemens qu'on pourroit souhaiter là-dessus.

Dès que je fus arrivée à Delft, Mr. Baudan me dit que je devois aller à la Haye voir les personnes auxquelles j'avois obligation, comme Madame de Beringand, Mademoiselle Dangeau, & quelques autres: ainsi dès que je fus un peu reposée, je songeai à m'acquiter de ce devoir. Je m'étois séparée, comme je l'ai déja dit, bonne amie d'avec toutes ces Dames, lors que j'étois partie pour l'Angleterre; ainsi je croyois les retrouver de même: mais je ne fus jamais

plus

plus surprise, que lors qu'étant allée pour voir Mademoiselle de Dangeau, & la rencontrant à la tête d'un escadron Coiffé, qui deux à deux la suivoit de la Priére au Réfectoire, elle me dit en tricotant un bas, *Madame, je vous prie que nous n'ayons point de commerce ensemble.* Ce début me surprit, je l'avouë; cependant je me possédai assez pour ne lui répondre, que, *je croyois, Mademoiselle, qu'un devoir de civilité m'obligeoit à vous rendre cette visite; mais puisque vous voulez bien m'en dispenser, je vous assure que je m'en dispense avec plaisir.*

J'avois déja été chez Madame de Beringand que je n'avois pas trouvée, & je fus ensuite chez Mademoiselle de la Guerche, qui me félicita sur le mariage de ma Fille avec un Allemand. J'eus toutes les peines du monde à la desabuser, & à lui faire compren-

prendre, que c'étoit avec Mr. Constantin. Elle me dit qu'on lui avoit écrit cette nouvelle d'Angleterre ; & que j'étois brouillée avec Madame Petit. Qu'elle m'avoit rendu ma Fille parce qu'elle n'en avoit pas été contente, & mille autres choses qui me firent comprendre que cette bonne Demoiselle avoit pris des préventions contre moi : ainsi après avoir rempli le tems de ma visite, je lui souhaitai le bon jour, & je n'y ai plus retourné depuis. Je vis Mademoiselle Payot qui avoit été la plus zélée de mes amies, avant mon départ pour l'Angleterre, & qui s'étoit même fort opposée à ce départ : je la trouvai un peu refroidie ; elle me fit pourtant beaucoup d'honnêtetez, & me parla même un peu plus à cœur ouvert que les autres ; elle fut surprise quand je lui dis, que ma Fille n'avoit pas Epousé un Allemand :

lemand : car Mr. d'Albenas avoit si bien certifié cette fausse nouvelle qu'elle avoit été reçûë pour vraye. Mademoiselle Payot appella Madame Gobert, qui est une personne de bon sens & de mérite. Sçavez-vous, lui dit-elle, Madame, que ce n'est pas à un Allemand que Madame du Noyer à marié sa Fille. Il y a long-tems, dit cette judicieuse Dame, que je manque de foi pour tous les contes que le public débite. Je ne sçavois d'abord ce que tout cela vouloit dire, ni quel crime il y auroit eu à avoir un Gendre Allemand; mais je vis ensuite, qu'on avoit joint à cette fable des circonstances desagréables, & le tout dans la vûë de me faire de la peine. Ces Dames me dirent encore, qu'on leur avoit assuré qu'on m'avoit vûë à l'Eglise Françoise de la Haye le jour de l'Assenssion, ce qui étoit très-impossible, puisque

que ma Fille avoit Epouſé ce jour-là, & que nous étions aſſurement à Nimegue.

De pareilles contrariétez devoient tout au moins en prouvant la fauſſeté d'une circonſtance, rendre les autres douteuſes, mais ce n'eſt pas la mode ici; & quand on ſe voit convaincu ſur un article, on dit, *hé bien celui-là eſt faux, mais les autres ſont véritables*, & l'on les ſoûtient tels juſques à ce que vous les ayez détruites par des preuves convaincantes, encore ne veut-on pas toujours les recevoir: & de peur d'être obligez de donner gloire à la vérité, on vous dit bien ſouvant au lieu de vous écouter, *qu'eſt-ce que cela me fait: ce ne ſont pas mes affaires*; & en parlant en même tems que vous, ils marquent aſſez qu'ils n'ont nulle envie de vous entendre.

Mademoiſelle Payot, me dit encore, qu'on avoit écrit d'Angle-

gleterre, que j'avois été dans un Cabaret avec mes deux Filles : que j'y avois passé la nuit avec des prisonniers François : qu'il s'y étoit bû quarante ou cinquante bouteilles de vin de Champagne; & que le lendemain Madame Petit m'avoit renvoyé ma Fille, ne voulant pas qu'on pût la soupçonner d'autoriser un pareil desordre. Qui pouroit croire que l'Histoire que j'ai contée, il y a quelques tems, eût pû souffrir un commentaire de cette nature, & qu'étant arrivée trois mois après, que Madame Petit m'eut renvoyé ma Fille, sans en avoir d'autre raison que son bon plaisir; qui croiroit dis-je, qu'elle eût pû en dépit du tems, & de toute sorte de raison & de vérité, la prendre pour prétexte : cependant ce mensonge spécieux avoit passé la Mer, & trouvé créance dans ce Païs ici.

De chez Mademoiselle Payot,

je

je fus chez Madame Guirand, qui avoit été ma compagne de prison à Paris, & qui avoit eu beaucoup d'empressement pour moi, lorsque j'étois arrivée de France. Elle me fit mille caresses, témoigna avoir grande envie de voir Madame Constantin, qu'elle avoit cruë Allemande, sur le raport de Mr. d'Albenas; mais qu'elle crut aisément Femme de Mr. Constantin, dès que je le lui eus dit. Je fus voir aussi Madame d'Arbeau, & Mr. Constantin le Frére, qui me reçût fort honnêtement, & qui me promît de venir voir sa belle Sœur, que je n'avois pas jugé à propos de mener avec moi, l'ayant laissée ce jour-là chez Mr. Baudan, auquel je rendis compte de ma journée.

Il fut fort scandalisé, de même que Mr. de la Treille, qui se trouva présent à mon récit, du début de Mademoiselle Dangeau,

geau, qui ne convenoit point à une personne de sa naissance & de la piété dont elle fait Profession ; puisque quand elle auroit eu les plus fortes raisons du monde, de rompre commerce avec moi, la politesse & la charité Chrêtienne, l'engagéoit à le faire avec plus de ménagement. Elle pouvoit me le faire dire, ou du moins me le dire en particulier, sans me faire une malhonnêteté d'éclat, & donner par là occasion à une trentainte de Femmes ou Filles, de faire là-dessus les jugemens du monde les plus desavantageux de moi : & cela dans un tems où je viens lui faire une visite de civilité, & où la maniére dont elle y répondoit pouvoit donner des mauvaises impressions à la famille, à laquelle je venois de m'allier ; puisque l'on est obligé ici de souffrir deux fois des fautes d'autrui, & qu'au lieu de juger des gens par eux-mê-

mêmes, on n'en juge que par la maniére dont les autres en uſent avec eux.

Une habitante de Delft, qui faiſoit fort la zèlée pour mes intérêts, & que j'aurois dû croire telle par de certaines raiſons, dit à Mr. Baudan, qu'ayant été quelques jours auparavant à la Haye, elle avoit connu les mauvaiſes diſpoſitions où quelques perſonnes étoient pour moi, & parut ſurpriſe des amitiez que Madame de Guirand m'avoit faites, peut-être même en fut-elle fâchée; car l'amitié de Madame de Guirand qui étoit riche & ſans enfans; faiſoit des jaloux auſſi bien que celle de Mr. Baudan: & comme elle étoit bien plus aiſée à déranger, on n'eut pas de peine à y parvenir.

Notre Demoiſelle de Delft fut à la Haye dès le lendemain que j'en fus revenuë; & à ſon retour elle fit cent contes à Mr. Bau-

Baudan, qui au lieu de le prévenir contre moi, ne servirent qu'à lui faire mieux connoître la malignité du genre humain. Elle dit entre autres choses que Madame de Guirand lui avoit assuré qu'on disoit, que ma Fille avoit fait un enfant de Mr. le Duc de Bourgogne, & qu'on donnoit pour preuve certaine, que j'avois reçû une lettre de France, un peu après que j'en avois été sortie, dans laquelle on me parloit de cet enfant. Mr. Baudan voulut que la même Demoiselle me répétât cette histoire; elle le fit en m'éxagérant, que j'étois bien malheureuse; quelle me plaignoit beaucoup, parce que Madame de Guirand lui avoit dit, que c'étoit le bruit de la Haye.

Comme je trouvois la chose risible, je ne fis d'abord qu'en rire; mais voyant le sérieux avec lequel on me la conta, je fus si

outrée contre Madame de Guirand, que la traitant de Fourbe, je lui écrivis une lettre fulminante, dans laquelle je lui disois, qu'une personne, qui se paroit comme elle du beau titre de Confesseuse, ne devoit pas le ternir, en péchant contre ses propres lumiéres, & commettant en quelque maniére par là, le péché contre le Saint Esprit. Qu'elle m'avoit vûë quinze ans auparavant à Paris, toute des plus Filles : qu'elle avoit vû arriver ici la mienne à l'âge de douze, & ne pouvant pas même en avoir d'avantage, selon toutes les regles de l'Aritmetique, & qu'ainsi elle ne pouvoit debiter une pareille calomnie, sans se rendre complice de ceux qui l'avoient inventée. Qu'il en étoit de cela comme de la fausse Monnoye, qu'on est obligé en Conscience de casser, afin de l'empêcher d'avoir cours dans le monde, & de ruïner les gens;

gens; qu'ainsi l'on doit détruire ces sortes de bruits que l'on sçait être faux; & tout au moins ne pas aider à les faire courir, en les répétant soi-même, & noircissant par là la réputation d'une jeune innocente, qui n'avoit pas été élevée à connoître seulement les noms des crimes qu'on lui imputoit.

Comme je ne trouvois pas la Demoiselle en question assez éloquente, pour posséder les figures de Rétorique, je ne sçavois pas qu'elle fût aussi sçavante en hiperboles qu'elle l'est; ainsi, croyant au pié de la lettre tout ce qu'elle me raportoit, j'en écrivis une fort vive à Madame de Guirand, qui n'ayant peut être pas dit tout à fait les mêmes choses, ne croyoit pas avoir mérité mes reproches. Elle s'en plaignit à Mr. Baudan, lui renvoya ma lettre, dont elle disoit être fort scandalisée, puis qu'elle n'avoit jamais pensé, ce

dont je l'accusois, & n'en avoit parlé que pour blâmer ceux qui avoient été capables d'inventer une pareille imposture. Comme la Demoiselle soutenoit son dire, sans pourtant vouloir être nommée, & que je ne la soupçonnois pas d'éxagérer, je ne fis nulle attention, à la justification de Madame de Guirand, & ne cherchai point à justifier les raisons que j'avois euës de lui écrire d'une maniére aussi vive. Ainsi nous avons été en quelque maniére broüillées depuis ce tems-là. Or comme la fable a toûjours son fondement dans l'Histoire, il est bon de dire à propos de quoi, on avoit forgé celle-ci.

J'ai déja parlé d'une lettre écrité de France à Mademoiselle de Noyelles, que par la conformité du nom, on m'avoit envoyée à Schiedam; & que j'avois renduë au facteur, ne la reconnoissant pas pour mienne. Dans cette lettre

lettre un Mari écrivoit à sa Femme, lui envoyoit une lettre de sa Sœur, & lui donnoit des nouvelles de son Fils, qu'il disoit marcher déja tout seul, & avoir bien-tôt deux ans. Cette lettre ne pouvoit jamais me convenir par bien des raisons. Je n'ai jamais eu de Sœur, & mes Filles n'en ont point laissé en France. Si ce petit enfant avoit été à moi, Mr. du Noyer en auroit été le Pére, ou du moins auroit passé pour tel, puis qu'il seroit venu comme on dit, *Constante Matrimonio.*

Il ne pouvoit pas être à mes Filles, puisque l'ainée étoit sortie de France à douze ans & quelques semaines, & que cet enfant dans le tems qu'on écrivoit, qui étoit d'abord après ma sortie, marchoit seul & avoit plus de deux ans. Aussi s'étoit-on bien gardé d'imaginer d'abord cette imposture: on avoit atten-

du pour y donner créance, qu'il se fût passé trois ans, & que confondant les tems, on pût, en voyant ma Fille grande, oublier qu'elle étoit venuë ici enfant; & se fiant sur la disposition que l'on a à croire le mal, on laissa couver cela dans le dessein de le faire éclore en son tems, que l'on crut fort bien prendre pendant que j'étois absente, puis qu'il est très sûr que les absens ont toujours tort. Après cela, la nouvelle du mariage de ma Fille acheva d'aigrir les esprits, & quoi qu'il ne fût pas le plus avantageux du monde, il ne laissa pas d'exciter l'envie. En effet, l'on chercha tout ce que l'on put imaginer, pour en troubler l'union & la tranquilité, chose à laquelle on n'a que trop bien réüssi, & dont bien des gens, qui peut-être, n'y font pas seulement à present de réflexion, auront un jour bien de la peine à se laver

laver devant Dieu. Ils ont persécuté l'innocente, & une innocente qui ne leur avoit jamais rien fait; qui n'avoit d'autre crime que son mérite. Ils l'ont désunie d'avec son Mari; & à force de calomnies qu'elle n'a plus enfin pû suporter; on l'a comme forcée à tourner le dos à la véritable Religion, par les mauvaises impressions, qu'elle n'a pas pû s'empêcher de prendre, contre ceux qui la professent.

L'usage que l'on fit de cette fatale lettre me fit souvenir, de ce qu'une certaine Demoiselle m'avoit dit, dans le tems que je la reçus, & du conseil qu'elle m'avoit donné de la jetter au feu. Je n'aurois jamais crû dans ce tems-là, que cette lettre eût pû me faire un jour de la peine, mais je vois bien à présent, que cette Demoiselle connoissoit mieux que moi la malice du cœur humain, & sur tout du cœur réfugié.

Comme Dieu a permis, que tout ce qu'on a inventé contre moi, a toujours été si contradictoire, qu'il se détruisoit de soi-même, je ne crois pas que cette calomnie ait fait d'impression sur les gens raisonnables, non plus que le prétendu vol que j'ai voulu faire à Mr. Saurin, & les cinquante bouteilles de vin de Champagne, beuës avec les prisonniers François à Londres; & si ces trois choses sont de celles dont Mr. Bernard dit, qu'on prétend que j'aurai de la peine à me justifier, je crois que de la maniére dont je les ai expliquées, il en connoîtra aisément la fausseté, sauf encore à lui, de recourir aux preuves que je donne, puisque je cite des témoins vivants où il en est besoin, & que les tems & la bonne Cronologie détruisent le reste.

Mr. Baudan me fit encore remarquer le manque de jugement

de

de ceux qui avoient inventé cette derniére impoſture. Pourquoi, dit-il, aller chercher le Duc de Bourgogne, eſt-ce pour vous illuſtrer, & joindre au ſacrifice de vos biens & de toute votre ſatisfaction, celui d'une fortune que peut-être pluſieurs d'entre eux iroient chercher, s'ils étoient ſûrs de la trouver; puiſque, par une malheureuſe politique que la corruption du Siécle a établie, les Rois & les Princes honorent en deshonorant. Ainſi, comme votre Fille eſt trop jeune & trop belle, pour qu'on pût ſupoſer que le Prince s'en fût dégouté, il faut néceſſairement qu'on convienne, que vous avez beaucoup d'amour pour la vertu, & un grand zèle pour votre Religion; puiſque pour ſuivre des ſentimens auſſi loüables, vous avez renoncé à tout ce que l'ambition & l'avarice vous offroit de plus doux. Si

l'on croyoit que cette prétenduë intrigue se fût formée à votre insçû, on devroit admirer la résolution que vous avez prise, pour en rompre le cours ; & si l'on prétendoit que vous en fussiez coupable, on devroit admirer votre repentir. De sorte que de quelque maniére que l'on tourne la chose, il faut convenir qu'il n'y a pas ombre de raison ; & qu'il faut que ceux qui l'ont inventée ayent été bien aveuglez, pour n'en pas connoître le ridicule, & pour n'avoir pas mieux observé la vrai semblence.

Pendant que tous ces contes se faisoient à Delft, Mr. Constantin étoit à l'Armée, attendant la fin de la Campagne avec beaucoup d'impatience. Il avoit été mis aux arrêts en arrivant, parce qu'il étoit arrivé un peu tard, & il tâchoit d'adoucir ses ennuis par des lettres tendres qu'il écrivoit à sa Femme, & qui faisoient enra-

ger

ger les envieux : car on auroit voulu persuader au public, que Mr. Constantin étoit parti mécontent d'un mariage fait avec trop de précipitation, & qu'il n'avoit nulle envie de venir retrouver sa Femme. Ces lettres détruisoient l'imposture : j'en pourois faire voir encore un bon nombre. Voici la premiére qui me tombe sous la main.

Lettre de Mr. Constantin à Madame sa Femme.

JE sçai ma bonne & chere amie que je vous dois une réponse. Il y a plus de malheur que de ma faute, si je ne l'ai pas fait. Je me flatois qu'une de vos lettres me dédommageroit d'une partie de mes fatigues ; mais puisque cela n'est pas, faites moi, je vous prie, le plaisir, que dans peu de tems je puisse recevoir de vos nouvelles. Je tâcherai cependant de vous envoyer

au plûtôt cent florins, pour que vous achetiez les choſes dont vous pouriez avoir beſoin. Si l'on ne m'avoit pas volé deux écharpes & deux coiffes toutes neuves, vous les auriez reçûës. Je vais travailler à vous procurer tout l'agrément que je pourrai. Tâchez cependant de ne vous pas ennuyer; nous ſommes bien-tôt à la fin de la Campagne. Il y a ſix jours que nous ſommes devant Huy, l'on n'a pas encore ouvert la Tranchée, ni dreſſé aucune Batterie: je crois que cette Place nous tiendra encore quinze ou vingt jours. Ce que j'oublie à vous dire, Madame du Noyer vous l'aprendra. J'eſpére qu'elle vous communiquera ſa lettre, & que vous lui ferez voir la vôtre. Songez quelques fois à moi, je vous en prie ma très chere & bonne amie, & croyez que je ſuis,

Votre très-humble & affectionné ami & ſerviteur.

CONSTANTIN.

De la grande Armée le 20. Août 1703.

J'a-

J'avois eu envie de repasser en Angleterre avant la fin de la Campagne, & pour cela j'avois songé à laisser ma Fille en pension à Delft chez la Veufve d'un Ministre, & à remettre à Mr. Baudan les Pierreries que j'avois dessein de lui donner; afin qu'il eût la bonté de prendre soin des intérêts de ma Fille, & de lui faire faire tous les avantages, & donner toutes les assurances dont j'ai déja parlé; mais il ne voulut pas se charger de ce dépôt, & me conseilla, ou de vendre moi-même ces Pierreries, & d'en placer la valeur avant de partir, ou d'attendre à remettre moi-même ma Fille entre les mains de son Epoux. La peine qu'elle avoit à se séparer de moi, me détermina à ne la point quiter; & la tendresse maternelle l'emporta sur le soin de mes affaires qui demandoient ma présence à Londres, où infaillible-

ment j'aurois obtenu une pension de la Reine, comme Madame de Barnier & quelques autres, qui étoient avec moi sur la liste qui fut signée dans ce tems-là: au lieu que bien loin d'en obtenir une nouvelle, le Commité refusa de payer celle qui étoit échuë quand je partis, & & que j'avois laissée pour payer les dettes que j'avois dans ce Païs-là. Madame Selwin m'écrivit que mon absence avoit servi de prétexte à ce refus. Ainsi je fus obligée de chercher d'autres moyens pour lui rendre les Guinées qu'elle m'avoit prêtées. Il falloit donc me hâter de partir, ou pour faire rétablir cette petite pension, ou pour tâcher d'en avoir une meilleure: cependant je me détérminai à attendre le retour de Mr. Constantin, pour lui remettre moi-même ma Fille, & régler ses intérêts que je préférois aux miens.

J'en

J'en donnai avis à Mr. Constantin, comme cela paroît dans un endroit de la lettre qui suit.

Lettre de Mr. Constantin à Madame du Noyer.

De la grande Armée le 20. Août 1703.

JE n'ai reçû aucune de vos nouvelles Madame ma très-chere Mére, non plus que de ma bonne amie, depuis la lettre que vous avez pris la peine de m'écrire du 26. Juillet. Il y a long-tems que j'y aurois fait réponse, si les longues marches de l'Armée & les fréquens Commandemens ne m'avoient occupé pendant plus de quinze jours. Je n'étois pas cependant sans espérance de recevoir quelque lettre de ma bonne amie, parce que je crois qu'elle a plus de loisir pour écrire que moi. J'ai été voir Mr. le Comte de Dohna trois fois.

A chaque fois, il m'a fallu faire plus de cinq lieuës. Il eſt toujours bien de vos amis. Il s'eſt rencontré, que le même jour que j'ai reçû votre lettre, il en a reçû auſſi une de vous. Il m'a proteſté qu'il n'avoit pas ſû juſques alors, que Mademoiſelle du Noyer & moi fuſſions mariez. Quoique Mr. Petit le lui eût aſſuré, il avoit peine à le croire, parce que lors que vous fites ce voyage à Delft, je lui avois écrit que l'affaire étoit rompuë, & que depuis il n'avoit reçû aucunes de nos nouvelles. Il n'avoit garde d'en recevoir de moi, car je ne lui avois pas écrit, comtant de le voir à l'Armée. Il comte de ſe retirer en Suiſſe, après la Campagne. Je crois qu'il vous l'aura marqué, vous ne devez pas douter qu'il ne ſoit bien de vos amis, & qu'en tout ce qu'il pourra vous rendre ſervice, il ne le faſſe. Il m'a témoigné être dans le deſſein de me rendre ſervice auprès de Milord Marlborough, & de me recommander

der au Prince d'Orange. J'ai apris que l'on doit faire à Londres deux Régimens de Dragons Réfugiez, pour envoyer en Portugal. Mr. le Duc d'Ormond en a la direction pour le choix des Officiers. Il est fort ami de Mr. le Comte de Dohna; si vous voulez me faire la grace de lui écrire pour le prier d'écrire à ce Duc pour me faire avoir une Compagnie, je suis fort persuadé que je l'obtiendrai a sa seule recommandation; & j'en retirerois autant d'avantage que si j'avois un Régiment dans les Hollandois. Il faudroit, s'il vous plait, le lui demander, comme si c'étoit vous qui eussiez eu cette pensée, & m'en donner un mot d'avis, afin que je lui en parle, & que nous nous trouvions dire la même chose. Je prens ce détour pour ne pas passer tout à fait pour importun: car je trouve qu'il fait assez pour moi, de vouloir parler à Milord Marlborough & au Prince d'Orange. Si cela arrive je ne serai pas en peine de vendre ma place;

je

je trouve une personne qui m'en offre de l'argent. Je ne reçois aucune nouvelle de mon Erére: l'on me trouvera bien, si l'on a affaire de moi. Il n'est pas possible d'avoir présentement congé, comme vous l'avez cru. Il n'y a personne qui osât le demander. Il faudra que j'attende pour le faire, que nous soyons entrez en garnison. Quoique je ne sois pas trop bien avec mon Colonel, je ne crois pas qu'il me le refuse. Pour la garnison, je crois que les Généraux ne savent pas encore où nous serons envoyez. Ma bonne amie doit être assurée, que je ne manquerai pas de le lui faire sçavoir. Je la prie cependant de ne se pas impatienter; je ne manquerai point de lui envoyer cent florins le plûtôt que je le pourrai. Je suis surpris que Mr. Baudan vous ait refusé une chose où il n'y avoit pour lui ni peine ni risque; mais les Ministres se font des fantômes de rien, ils ont peur de leurs ombres. Je vous dirai que je ne suis pas de son sentiment, qui est de faire

vendre

vendre ce que vous avez voulu lui laisser en dépôt. C'est une chose qu'il ne faut point faire voir, que l'on ne soit comme assuré de la vendre. Il n'y a que les personnes qui en cherchent, qui puissent en donner la valeur. Si les Joüaillers savoient que ces choses fussent à vendre, ils les décrieroient ensorte, que vous ne pourriez plus vous en défaire en Hollande, ni en Allemagne, qui est le Païs le plus propre pour cela: car qu'est-ce que la perte de quatre ou cinq mois d'intérêts à deux pour cent, en comparaison de celle du tiers ou de la moitié du capital, qu'il faudroit assurement perdre en se hâtant de vendre. Sans comter, qu'avec quelque une de ces piéces, on pourroit peut-être avoir quelque emploi par le moyen de Mr. le Monnon qui est bien de mes amis. C'est un homme d'esprit & capable de bien conduire une affaire: je ne doute point qu'avec cela & son credit, je ne puisse obtenir quelque emploi dans une des terres du

Prince

Prince d'Orange, dont il a été Précepteur, & dont il est fort aimé. Si cela manque, je trouverai à Berlin Mr. le Comte Alexandre de Dohna, qui a tout pouvoir. J'en suis assez connu pour espérer, que si l'un ne manque, l'autre ne me manquera pas. En pareille occasion un Bijou est plus utile que de l'argent qu'on n'oseroit offrir à des personnes de considération. De quelque maniére que la chose tourne, vous y aurez la même part que nous; & jusques à ce que nous ayons mis ordre à nos affaires, nous pourrons bien vivre avec ma paye; je suis assez bon économe pour cela. Tâchez seulement, que nous puissions avoir la servante de la Haye, pour nous servir après la Campagne, & croyez, Madame ma très-chere Mére, que je suis du meilleur de mon cœur,

Votre très-humble & très-obéissant serviteur,

CONSTANTIN.

J'ai

J'ai les originaux de ces lettres & de plusieurs autres, que je pourrois montrer pour confondre les imposteurs, s'il en étoit besoin; mais on a beau confondre l'imposture, celui qui en est convaincu, au lieu de rougir de honte songe à en inventer une nouvelle, pour se consoler d'avoir perdu le fruit de la prémiére; & on en forge qui, outre qu'elles n'ont ni vérité, ni vrai-semblance, ne paroissent même aboutir à rien: je n'ai jamais pû comprendre, par exemple, dans quelle vûë on avoit fait courir le bruit, que ma petite Olimpe avoit été noyée en passant d'Angleterre ici, car il n'y avoit pas la moindre aparence à cela. Nous avions eu le plus beau tems du monde. Mes Filles avoient toujours été auprès de moi dans notre cabane. Notre Navigation courte & heureuse, ne nous avoit pas causé la moindre

dre frayeur ; & Mr. de la Farelle à qui Madame Selwin nous avoit recommandées, & qui nous avoit vû mettre pié à terre à Willemstad pouvoit certifier, qu'il nous y avoit laissées toutes trois saines & sauves. Cependant je ne fus pas plûtôt à Delft, que je reçûs de Londres des complimens de condoléance sur cette prétenduë perte. Je ne savois ce que cela vouloit dire, lorsque Mr. Loüis Saurin, à present Ministre de la Savoye, qui passoit à Delft, pour aller de Londres à Geneve, me dit, qu'ayant vû ma petite sur le Cimetiere, où selon sa loüable coûtume, elle s'éxerçoit à sauter sur la corde, il l'avoit prise pour un revenant, l'ayant crû noyée, & très noyée. Il me conta ensuite, de quelle maniére ce bruit s'étoit répandu à Londres, & les circonstance qu'on y avoit ajoûtées ; car on disoit que la petite Fille étant sur le Tillac,

&

& ayant voulu se courber, pour regarder quelque espéce de monstre, qui paroissoit dans la Mer, la tête avoit emporté le reste du corps, & l'avoit entrainée dans les flots : qu'on avoit pourtant eu le bonheur de lui jetter une corde fort à propos : qu'elle l'avoit attrapée, & qu'on l'avoit tirée de l'eau avec ce secours; mais que lors qu'on la croyoit sauvée, un tournement de tête lui ayant fait lâcher cette secourable corde, elle étoit retombée dans la Mer, sans qu'on eût pû l'en retirer, & qu'ainsi je l'avois vû noyer deux fois sous mes yeux.

Je ne comprens pas qui peut inventer de pareils contes, ni le but qu'on peut avoir en les inventant. Il me semble même, que quand on en a découvert la fausseté, on devroit être un peu plus sur ses gardes, & ne pas croire si légérement ce qu'on entend dire con-

contre le prochain; mais telle n'eſt point la maxime du Réfugé: au contraire, on dit lors qu'on ſe voit contraint de convenir de la fauſſeté d'un fait, qui avoit été avancé, *Eh bien celui-là étoit faux, mais celui-ci ne l'eſt pas.* Ainſi chez les Réfugiez la calomnie eſt une Hidre à pluſieurs têtes, ſi l'on en détruit une, il en renaît cent; & le mieux que l'on peut faire, c'eſt de tâcher de faire ſon devoir, ſans s'embaraſſer de ce qu'on apelle qu'en dira-t'on, dont on eſt toujours la duppe. La Fontaine nous l'aprend dans la Fable du Meunier & de ſon Fils, & l'expérience nous fait voir, que ceux qui gardent le plus de ménagement là-deſſus, n'échapent point à la médiſance. Ainſi tâchons de plaire à Dieu, & de faire en ſorte que nous puiſſions être contens de nous mêmes.

C'étoit à quoi je travaillois pendant mon ſejour à Delft, où je

je me déterminois de rester jusques à la fin de la Campagne, malgré tout ce qu'on faisoit pour me rebuter : mais enfin, après quatre mois de constance, il falut ceder la place ; & sucomber sous les divers éfforts que l'on fit contre moi. Ceux à qui ma présence étoit importune dans ce lieu-là, fachez de ce que ma maniére de vivre retirée, ne leur fournissoit aucun prétexte apparent de me calomnier, & de me gâter dans l'esprit de Mr. Baudan, qui sçait démêler le vrai d'avec le faux, & qui me connoissant depuis mon enfance, n'auroit eu garde de s'en raporter aux portraits, qu'on auroit voulu lui faire de moi : après avoir fait bien du bruit, de ce que ma petite Olimpe sautoit sur la corde à onze ans, & rongeoit du poisson sec, à la maniére du Païs, lui firent encore un crime Capital, d'avoir bû jusques à neuf

tasses de Thé. C'étoit un Jeudi où selon la coutume, nous étions chez Mr. Baudan à cette Société, le seul plaisir que je goûtois à Delft, & qui me faisoit tant d'envieux. Ce jour-là, dis-je, Mr. Baudan, en l'honneur d'une Demoiselle Hollandoise, à présent Madame vander Pic, avoit fait servir du Thé & du Caffé sur deux Tables différentes. Chacun se détermina suivant son inclination. Je me rangeai avec ma Fille Constantin du côté du Caffé, dont Mr. & Madame Baudan faisoient les honneurs; & ma petite Olimpe se tourna vers la Table à Thé, où Mademoiselle de Rivecour présidoit. Ainsi n'étant pas sous mes yeux, je ne pûs ni voir, ni réprimer ses excès, que je n'aurois jamais crû devoir être vicieux, n'étant qu'eau. Cependant cela fut remarqué & raporté à Mr. Baudan, comme une dissolution que ma

Fille

Fille avoit puisée dans mon sang, ou contractée par l'Education que je lui avois donnée, quoi que ces Tasses ne fussent pas, au pié de la lettre, plus grandes que la moitié d'une coquille d'œuf.

Une accusation de cette nature fit beaucoup plus de tort à ceux qui la firent, qu'à celle contre qui elle étoit faite. La Femme chez qui je logeois, étant entrée un matin dans ma chambre pendant que mes Filles étoient au lit, leur reprocha en riant leur paresse, & les menaça de leur donner le foüet. Elle se levérent en badinant, & sautérent dans la chambre, comme deux personnes de cet âge qui n'aiment qu'à folatrer. Comme elles n'avoient qu'une simple jupe, l'Hôtesse craignant qu'elles ne s'enrumassent, leur donna leurs robbes de chambre, & après avoir un peu ri, songea à faire nos lits. Je ne sçai si elle conta cela

en bas, devant des gens mal-intentionnez; mais il fut dit à Mr. Baudan, que dès le bon matin mes deux Filles & moi, nous nous mettions toutes nuës, mais nuës au pié de la lettre sans chemise, & que dans cet état de pure nature, nous dansions au milieu de la chambre, & commençions toujours la journée par cet exercice indécent.

Je ne sçai si on vouloit faire passer cela pour une cérémonie magique, ou simplement libertine; mais je sçai bien que Mr. Baudan ne put pas s'empêcher de rire, du ridicule de cette espéce de calomnie. Comme on citoit mon Hôtesse là-dessus, elle détruisit bien-tôt cette burlesque opinion, qui n'avoit eu garde d'entrer dans l'esprit de Mr. Baudan. La bonne Femme conta ce que je viens de dire, qui étoit fort diférent de ce qu'on disoit, & marqua avoir de l'horreur du ve-

venin qu'on avoit répandu là-dedans. Toutes ces impostures n'ayant pas pû porter coup, & le desir de me faire décamper de Delft restant toujours, on fit joüer un dernier ressort qui me détermina à ceder la place.

Mr. Baudan m'envoya chercher un matin, & après m'avoir fait passer dans une chambre où il n'y avoit personne, il me dit qu'il avoit à me parler, mais qu'il falloit que ce fût devant Mademoiselle N.., & qu'il l'avoit mandée pour cela. Nous la vîmes entrer effectivement un moment après, & dès qu'elle eut pris sa place, Mr. Baudan me dit, qu'il se croyoit obligé de m'avertir, qu'on trouvoit mauvais que je fusse logée chez des gens qui vendoient du *Brandewin*. Que quoique ma chambre n'eût rien de commun avec la boutique, comme c'étoit toujours la même maison, on sup-

posoit que je n'y restois, que pour être plus à portée de boire, & qu'on remarquoit qu'avant d'aller en Angleterre, j'avois toujours logé à la Haye dans de pareils endroits, ce qui faisoit croire que j'étois dans ce goût-là. Que lui, qui me connoissoit buveuse d'eau, il savoit à quoi s'en tenir; mais que comme Mademoiselle N.., étoit instruite des bruits qu'on faisoit courir là-dessus, il avoit voulu me parler devant elle, afin que je prisse de justes mesures. La Demoiselle relevant alors des crêpes, qui lui couvroient le visage, & me regardant d'un œüil larmoyant me dit, qu'il étoit vrai qu'on disoit cela; qu'elle en étoit bien fâchée, par ce qu'ayant le visage fort couperosé, elle n'oseroit plus me venir voir, de peur que ceux qui la verroient sortir de la maison, ne crussent en la voyant si enluminée qu'elle viendroit de boire du *Brandewin*. Il

Il n'y avoit pourtant que quelques jours que je l'avois très bien régalée dans cette maison, qui étoit une maison de gens d'honneur, où Mr. & Mademoiselle Benoit, Mr. de la Treille, Mr. Rou, Mr. de Morel, & enfin tous les Ministres de Delft, excepté le Docte Mr. Pallardi, m'avoient fait l'honneur de me venir voir. Je répondis donc à Mr. Baudan. Que je ne comprenois pas, pourquoi l'on s'avisoit de trouver mauvais que je fusse logée là, & pourquoi l'on ne s'en étoit pas avisé plûtôt. Qu'il savoit bien que c'étoit lui qui m'avoit indiqué ce logement, qui me l'avoit envoyé errer par sa Servante, & qui m'avoit dit qu'il y avoit toujours vû des gens raisonnables, des Ministres, & des Femmes de mérite. Cela est vrai, dit la Demoiselle N.., mais ces gens-là n'y ont pas fait un si long séjour que vous. C'est pour

cela qu'on ne vous a blâmée, que quand on a vû que vous y restiez trop long-tems. Ce raisonnement étoit le plus ridicule du monde, puisque si l'endroit ne me convenoit pas, il ne faloit pas m'y faire entrer, & s'il me convenoit pour un certain tems, la quantité ne changéant point l'espéce, pourquoi me déranger d'un endroit où je me trouvois bien, & dont j'étois convaincuë par moi-même, que les maîtres étoient honnêtes gens.

Si j'avois eu alors autant de raison que j'en ai présentement, j'aurois répondu, que si les Réfugiez, ou du moins quelques-uns d'entre eux étoient fous, ce n'étoit pas ma faute, & que je ne me croyois pas obligée de prendre leur caprice pour régle. C'étoit le conseil que me donnoit mon Hôtesse, qui me voyoit sortir de chez elle à regret. Cependant je fus assez sotte pour ménager

ger ceux qui ne cherchoient qu'à me nuire, & je dis à la Demoiselle donneuse d'avis, que quoique je fusse fort édifiée de la piété & de la bonne conduite de Madame Martin, je sortirois de chez elle, pour ne pas scandaliser les foibles, pourvû qu'on me trouvât un logement ailleurs.

Elle se chargea de le chercher, sçachant bien, qu'il ne s'en trouveroit point; & avec de grands témoignages d'amitié loüa ma docilité. Cependant il est bon d'éclaircir le Lecteur sur ce qu'on m'accusoit d'avoir toujours logé à la Haye chez des Vendeurs de *Brandewin*, & tout ce que j'ai à répondre, c'est que n'y connoissant alors personne, je ne me suis jamais logée nulle part, & que ces Dames dévotes ont toujours pris la peine de me loger elles-mêmes. En arrivant à la Haye Mademoiselle la Guerche me fit conduire, comme je

crois l'avoir déja dit, chez Madame Simon à l'Enseigne du Roi Guillaume dans le *Korte Houtstraat*. J'y restai dix jours, & j'en partis pour aller à Schiedam; & lors que je revins de Schiedam pour parler au Roi d'Angleterre, Madame Simon n'ayant pas eu de chambre, Madame de Beringand prit la peine de m'en loüer une chez le nommé la Roche, Marchand de Vin, où elle me conduisit elle-même. J'ai déja fait cette remarque dans un autre endroit de ces Mémoires; & je dois répéter encore, que je n'ai jamais logé chez de plus honnêtes gens. Enfin dans un autre voyage que je fus obligée de faire de Schiedam à la Haye pour solliciter, Mr. du Marêt eut la bonté de me loger chez un Garde du Corps de sa connoissance, où il me conseilla de me mettre en pension pour éviter la peine & l'embaras; & il fit lui-

lui-même le marché, pour mes deux filles & moi, à trente sous par jour, nouries, logées & de la chandelle. Ce fut-là où je restai le plus long-tems. Il y avoit deux ou trois Réfugiez qui y mangeoient avec nous; entre autres un vieux Gentilhomme de notre Païs, qui revenoit des Galéres. Pareille compagnie ne pouvoit pas être pernicieuse, & y étant de la main de Mr. du Marêt dont la piété est si connuë, je devois y être à l'abri de la critique: mais j'ai éprouvé, que quoi qu'on fasse & quelques mesures que l'on prenne, on ne sçauroit y échaper.

Cependant la Demoiselle de Delft n'eut garde de trouver de logement pour moi. Les recherches que Mr. Baudan fit faire de son côté, furent aussi sans succez; car il n'y avoit des Chambres garnies que chez Martin: Ainsi pour en sortir, il fallut

sortir de Delft, qui étoit ce que l'on souhaitoit. De peur même que je ne prise pas assez-tôt ce parti, une Demoiselle conta d'un ton précieux à Mr. Baudan, que dans une compagnie où l'on m'avoit fort blâmée de loger chez Martin, elle avoit pris mon parti, disant que je ne pouvois pas trouver de chambre ailleurs; mais qu'une Dame d'esprit & de mérite avoit répondu d'abord, *Elle ne trouve point de chambre; & bien bien il vaudroit mieux camper:* Cela s'apelle chez les gens raisonnables dire des mots, & non pas des choses. Le ton dont cet Oracle avoit été prononcé & répété, étoit décisif: il n'y avoit pas le petit mot à répondre à cela, *il vaudroit mieux camper*, c'étoit assez pour me faire décamper; & quoique la Campagne fût prête à finir, & que j'eusse résolu d'attendre Mr. Constantin à Delft, j'eus la sottise d'en partir, pour

plaire

plaire à une cabale que les bontez de Mr. Baudan irritoit contre moi. Je leur dis adieu à tous, & ils pousserent la dissimulation jusques à me dire qu'ils étoient fâchez de mon départ, quoi qu'ils fussent persuadez que je prenois le bon parti. Que comme on trouvoit mauvais que je fusse logée où j'étois, on auroit pû donner là-dessus des impressions à Mr. Constantin, qui auroient été nuisibles à sa femme. Je remerciai toutes ces personnes de leur bonne volonté, qui étoit grande, comme on peut le voir, & je pris le chemin de la Haye, où les Chambres garnies n'étoient pas si rares qu'à Delft.

Mr. Malbois m'avoit envoyé par ordre de Mr. Constantin un Balot qu'il lui avoit remis. Je le laissai à Delft avec quelques autres hardes dont je pouvois me passer, que Mr. Bouchon Perruquier voulut bien me garder

chez lui. J'écrivis à Mr. Constantin, que nous allions l'attendre à la Haye, où il auroit aparemment des affaires après la Campagne, & où il seroit plus à portée de venir joindre sa femme. Mr. Constantin crut sans doute que nous trouvions la solitude de Delft trop ennuyeuse; & quoi qu'il eût peut-être mieux aimé que nous y fussions restées, il ne laissa pas d'aprouver ce que j'avois fait. Je pris une chambre que je loüai pour un mois chez le Beau-frére de Toulouze Marchand, qui quelques jours après conduisit le Comte de Dohna chez moi. Ce Seigneur, qui ne m'avoit pas vûë depuis Paris me fit mille honnêtetez, & nous donna des nouvelles de Mr. Constantin, qui devoit selon toutes les aparences le suivre de près. Il me promit de nouveau, de travailler à l'avancement de sa fortune, & de le faire son Aide

de

de Camp, au cas qu'il allât commander en Portugal, comme il y avoit beaucoup d'aparence. Le bien qu'il pouvoit & qu'il disoit avoir envie de faire à mon Gendre, & les liaisons d'amitié que nous avions eu à Paris, étoient d'assez bonnes raisons pour m'obliger à recevoir ses visites, & pour que les gens raisonnables ne s'en scandalisassent pas; mais comme il en est peu de ce genre, il se trouva des personnes qui glosérent là-dessus, & qui parce qu'il ne leur convenoit d'avoir commerce qu'avec des Crocheteurs, blâmérent sans raison celui que j'avois avec le Comte qui venoit prendre du Caffé chez moi, & que je ménageois à la priére de Mr. Constantin, autant que par la considération que j'avois euë pour lui en France. Madame son Epouse me pria à manger chez elle, & souhaita que ma Fille Constantin lui aidât à ren-

rendre ses visites. Cela redoubla la mauvaise humeur des Réfugiez, qui croyent qu'on ne sauroit briller que ce ne soit à leurs dépens, & qui ne sçauroient voir en autrui les agrémens qu'ils n'ont pas, sans tâcher de leurs en faire des crimes. On ne pouvoit reprocher à ma Fille que celui d'être aimable, crime qu'on ne lui a jamais pardonné.

J'attendois cependant l'arrivée de Mr. Constantin, & je faisois tout ce que je pouvois pour contribuer à son avancement. Je priai le Comte de Dohna de ménager l'esprit de certaines personnes, pour lui procurer une Compagnie, & j'offris de donner pour cela un Diamant de deux cens Loüis. Je parlai aussi à Mr. Dalonne pour quelque vûës que Mr. Constantin m'avoit paru avoir du côté de la Barbarie; & qui, si elles avoient réüssi, auroient pû être utiles à lui & à l'Etat.

l'Etat. Tout cela devoit se décider à son retour; mais son retour fut reculé par la mésintelligence qu'il y eut entre lui & son Colonel, qui ne voulut point lui donner de congé.

Un mois s'étoit déja passé à la Haye, & comme je n'avois pas cru devoir loüer ma chambre pour plus long-tems, je fus obligée d'en prendre une autre, & je me logeai chez un Tailleur appellé Montauban. Je voyois fort peu de monde: je ne sortois presque jamais, & il ne venoit chez moi que deux ou trois Dames de notre Province, & un Baron Bearnois, qu'une réputation de piété rendoit vénérable, & qui paroissoit plus propre à donner de bons conseils aux Dames, qu'à gâter leur réputation; enfin je ne croyois pas que la maniére dont je vivois pût donner atteinte à la mienne. Le Comte m'avoit amené Mr. le Prince d'Au-

d'Auvergne, qui avoit envie d'acheter un de mes Diamans, & qui en conclut le marché dans cette derniére maiſon, où je n'eus l'honneur de le voir qu'une ſeule fois. Il me fit ſon billet de la ſomme dont nous convinmes en préſence des perſonnes qui étoient avec lui dans ma chambre. Le Comte de Dohna, à ſon éxemple, voulut avoir auſſi une de mes Bagues, & m'en fit ſon billet, après quoi, ayant ſû que Mr. Conſtantin ne pouvoit pas avoir de congé, & qu'il étoit en garniſon à Deventer, j'y conduiſis ſa femme, & je menai avec moi ma petite Cadette, parce que je voulois aller delà à Groningue voir mon Oncle Noguier, que j'étois bien-aiſe de conſulter ſur le Contract de mariage que nous étions convenus de faire.

J'aportois avec moi les bijoux & les billets de ceux que j'avois vendus,

vendus; & le cœur tout rempli de bonnes intentions, je ne doutois point que les choſes ne tournaſſent d'une maniére agréable. J'avertis Mr. Conſtantin de notre marche; & il ne manqua pas de venir nous attendre à l'endroit où l'on met pié à terre. Il nous conduiſit à ſon apartement, qui n'étoit pas le plus réjoüiſſant du monde, car après avoir traverſé une boutique, & enfilé une allée longue & obſcure; & à tous égards à perte de vûë, on arrivoit dans un je ne ſçai quoi, qu'on ne ſçauroit appeller cour; & qui, quoi qu'il fût découvert, étoit pourtant inacceſſible aux rayons du Soleil. Ce Cloaque ſervoit d'Anti-Chambre, à une Caverne qui ne recevoit du jour que par là, & qui, quoi qu'elle n'en fût ſéparée que par une muraille de vitres à l'antique, n'en étoit pas mieux éclairée. Il y falloit de la chandelle à midi, cela

cela est au pié de la lettre; mais en revanche il y faisoit grand jour pendant toute la nuit, & la Lune y donnoit si fort a plomb, que ma Fille croyoit avoir changé d'Hémisfere, & s'imaginoit être aux Antipodes. Les trois murailles opaques, qui avec la transparante formoient le quarré de cette lugubre demeure, étoient enfumées, & toujours suantes ou couvertes de Salpêtre, & leur nudité en faisoit voir les défauts à découvert. Un *Bedsteede* ou lict en forme d'armoire, dans lequel il y avoit moins de duvet que de paille, en faisoit tout l'ornement, & quelques chaises éclopées achevoient la magnificence. Enfin cet Antre ressembloit si fort aux descriptions que Madame d'Aunoi fait des Cavernes des Ogres, qu'on auroit crû qu'elle avoit pris son modele là-dessus; & l'on peut bien croire qu'un apartement comme celui-

lui-là, n'étoit pas fort propre à inſpirer la joye à une jeune perſonne. Ce fut pourtant là, où ma Fille fut conduite. On me fit enſuite monter par un caſſe-cou; & à l'aide de quelques planches pouries, j'arrivai dans un galetas, qu'on apella ma chambre.

Elle étoit longue & percée des quatre côtez. Un toit brodé de pluſieurs goutiéres en formoit le plat fond, & toute cette quantité de fenêtres étoient placées de maniére, que de quelque côté qu'on tournât la vûë, elle ne pouvoit s'étendre que ſur les tuiles du voiſinage; de ſorte que ces grandes ouvertures paroiſſoient moins faites pour procurer de l'agrément, que pour faciliter les rendez-vous que les quatre vents ſe donnoient tous les ſoirs dans cette froide demeure, où Borée, préſidoit toujours. Un *Bedſteede* qui n'étoit fermé par aucun

cun rideau, & qui me servoit alternativement à me coucher, & à m'asseoir, avec une table estropiée & chancelante, auroit rempli tout l'inventaire de mon ameublement, si je n'avois fait monter là une malle qui me servoit à plus d'un usage.

Comme je ne contois rester que huit jours dans ce Païs-là, il m'importoit fort peu d'y être bien ou mal logée; & cela ne me fâchoit que par raport à ma Fille, dont l'apartement relant & humide, ne me paroissoit pas le plus sain du monde. Je ne témoignai pourtant pas la peine que cela me faisoit, supposant que Mr. Constantin n'avoit pas pû mieux faire, & je n'en parlerois pas même à présent, si l'on n'avoit dit dans le monde que Mr. Constantin avoit mis sa Femme dans un apartement magnifique, meublé à la Françoise, & avec des lits de Damas. Je le crois pour-

pourtant trop sincére pour ne pas convenir de la description que je viens de faire ; & à moins que l'on ne veuille parler des meubles dans lesquels ils se mariérent à Nimégue, chez Mr. le Comte de Dohna, on ne poura trouver toutes ces prétenduës magnificences, que dans les espaces imaginaires.

Dès que nous fûmes arrivées dans cette maison, on nous fit aprocher à tâtons d'une gigantesque cheminée, où l'on mît un fagot chargé de feüilles, qui après avoir gémi & sué quelque tems, fit reluire, au travers de plusieurs tourbillons de fumée, assez de clarté pour découvrir tous les agrémens, dont je viens de parler. Les Dames du logis vinrent alors nous faire leurs complimens. C'étoient trois vieilles Gorgones, une Mére Veuve, & deux Filles, ou du moins se disant telles. On nous demanda

si

si nous voulions prendre du Caffé. Comme il n'eſt rien qui convienne mieux après un voyage, nous topâmes à la propoſition, & l'on nous en aporta du plus foible. Ma Fille voulut faire remarquer à une de ces Demoiſelles, qu'elle avoit oublié le ſucre; mais elle répondit qu'on n'en mettoit point au Caffé, & que ce n'étoit pas la mode à Deventer: je demandai ſi c'étoit par principe de ſanté, on me dit que c'étoit pour la ſanté de la bourſe. Cependant comme on ne peut pas ſe deſacoutumer tout d'un coup, on aporta quelques petits morceaux de ſucre candi, & l'on eſpéra que ma Fille s'acoutumeroit bientôt à l'uſage du Païs, ſans quoi elle ne pouroit pas être bien venuë dans les Compagnies. Elle demanda s'il y avoit des François dans ce lieu-là, & on lui dit qu'il y en avoit trois familles; un Officier, nommé Mr. du Cailat avec

ſa

sa Femme, le Ministre avec la Sienne, & la Veuve du défunt Ministre avec trois Filles. Cela fit plaisir à Madame Constantin, qui espéra de trouver là quelque Société convenable; & comme on lui dit que les étrangéres devoient en matiére de visite, faire les avances, elle se disposa à aller dès le lendemain chez le Ministre. Nous passâmes le reste de ce jour-là, qui étoit un Samedi à voir consommer notre fumant fagot, après quoi chacun se coucha dans sa basse & haute région.

Mr. Constantin nous avoit parlé à Nimégue d'un Génevois, appellé Mr. Favre, qui étoit Capitaine dans son Régiment, & je ne sçai plus à propos de quoi ma Fille lui demanda, si ce Mr. Favre étoit aussi à Deventer; & moins encore, pour quoi une pareille question déplut à Mr. Constantin; car elle ne l'avoit jamais vû. Cependant il lui ré-

pondit brusquement, si elle avoit quelque affaire avec lui qui l'obligeât à en demander des nouvelles? Elle répondit que non; & il n'en fut plus parlé. Le lendemain matin Mr. Constantin mena sa Femme à l'Eglise. Elle étoit habillée & coiffée fort proprement, & une grosse pluye, qui survint fort mal à propos, dérangea beaucoup l'économie de sa parure. Mr. Constantin la fit mettre à l'abri sous un auvent, & ne voulut jamais accepter l'offre d'un manteau, qu'un Cavalier que je sus ensuite être Mr. Favre, lui avoit faite fort gracieusement.

L'après midi le tems se remit au beau, & nous fûmes tous ensemble à l'Eglise, où un Cavalier que je ne connoissois point, & qui étoit pourtant le même, me fit compliment sur mon arrivée dans ce Païs-là, & me dit que quand il croiroit ne pas m'incommo-

moder, il se donneroit l'honneur de me venir voir. Je ne répondis à son compliment que par une révérence, & nous retournâmes dans notre triste taudis. Ma Fille proposa alors, d'aller chez le Ministre, où l'on s'attendoit bien de la voir, parce que la coûtume veut que les nouveaux venus débutent toujours par là. Mr. Constantin auroit bien voulu changer cet usage, & une des deux vieilles Filles, chez qui il s'étoit logé, qui entroit fort dans ses sentimens, & qui auroit bien voulu gouverner elle seule la petite Femme, lui dit tout ce qu'elle put pour la détourner de cette visite. Que voulez-vous aller faire là, lui disoit-elle? On vous donnera du Caffé; vous serez obligée à en donner une autrefois; tout cela n'est qu'occasion de dépense. Mais, disoit ma Fille, si je manque à les voir, ils se le tiendront pour dit; & si je passe

ici six mois, comme il y a apparence, j'y vivrai en lougarou. Il n'y a que trois familles Françoises, qui de votre aveu sont raisonnables, & vivent en Société : pourquoi faut-il que je leur paroisse d'une humeur assez bisare, pour ne pas avoir de commerce avec les honnêtes gens ?

Ces raisons me paroissoient les meilleures du monde : je ne me mêlai pourtant jamais à la dispute, j'attendis la décision ; & comme elle fut conforme aux intentions de ma Fille, je fus avec elle chez le Ministre, où l'on s'attendoit à nous voir venir. Les trois familles s'y étoient assemblées : on nous servit du Caffé & du Sucre abondanment : on causa, & en se séparant il fut résolu que l'on iroit le lendemain chez l'autre Femme de Ministre. Celá fut éxécuté, & le Mardi la Femme d'Officier eut son tour. Elles nous rendirent ensuite nos vi-

visites tour à tour; & celui de la Demoiselle Veuve de Ministre se rencontra justement le Vendredi. Elle avoit envoyé demander, si elle n'incommoderoit pas, & on lui avoit fait répondre qu'on l'attendoit, lors que Mr. Favre fit faire le même compliment par son valet. Ma Fille vint me consulter avant de répondre; mais ne voulant pas m'ingérer de décider un pareil cas, je la renvoyai à son Mari, qui lui dit de faire comme elle voudroit. Ainsi comme elle avoit accepté la visite de la Veuve du Ministre, elle crut qu'elle ne pouvoit refuser celle de Mr. Favre sans lui faire affront, & ne voulant pas attirer des affaires à son Mari, elle répondit que Mr. Favre lui feroit beaucoup d'honneur. Il entra un moment après avec la Demoiselle, qui étoit suivie de ces trois Filles, me fit son compliment en homme

poli, après-quoi la conversation fut toujours générale. Mr. Constantin fit servir fort honnêtement le Caffé, quoi qu'il ne fût pas dans le goût de ces sortes de dépences : car je lui ai souvent oüi dire, qu'avec ce qu'il en coûtoit pour ces sortes de colations, on auroit dequoi faire un bon repas, en quoi je trouve qu'il n'avoit pas tout le tort : cependant il faut vivre avec les vivans, & se conformer à leur usage.

Pendant que nous bûvions notre Caffé auprès de notre morfondante cheminée, Mr. Constantin voulant faire les honneurs de sa Femme, qui étoit en désabillé, dit pour l'excuser qu'elle avoit eu la colique toute la nuit. Mr. Favre lui offrit alors d'un vin de St. Laurens, qu'il disoit être merveilleux pour ces maux-là. Mr. Constantin le remercia, & dit qu'on lui en avoit enseigné dans quelque Cabaret. Mr. Favre

vre continua à offrir le sien, après quoi il dit qu'il croyoit cette chambre très-mal saine; & comme le lit paroissoit fort humide, il pria Mr. Constantin d'accepter un lit de camp, qu'il avoit raporté de l'Armée, & qui lui étoit pour lors, à ce qu'il disoit, inutile. Mr. Constantin le refusa honnêtement; & quand les Dames avec qui il étoit venu jugérent à propos de se retirer, il s'en retourna avec elles, & nous songeâmes à souper. Pendant que nous étions à Table, le Valet de Mr. Favre entra avec une bouteille, qui n'étoit pas plus grande que celles où l'on met l'eau de la Reine d'Hongrie, & s'adressant à Mr. Constantin, il lui dit, que son maître lui souhaitoit le bon soir, de même qu'à Madame & Mademoiselle du Noyer, & qu'il leur envoyoit cette bouteille de vin de St. Laurens. Mr. Constantin la refusa;

& le Valet qui craignoit peut-être d'être grondé s'il la raportoit, la posa sur une Table & court encor.

Ce fut cette malheureuse bouteille, qui comme une autre pomme de discorde, mit la discorde dans ce ménage, & servit utilement la malignité de ceux qui avoient déja travaillé à gâter l'esprit de Mr. Constantin, qui dans son emportement, dit des choses qui faisoient bien voir, que l'on avoit voulu lui donner des impressions desavantageuses de sa Femme: car après l'avoir prise à partie sur ce qu'on lui avoit envoyé du vin, disant qu'on n'auroit jamais fait un pareil présent à une honnête Femme, & qu'il falloit qu'on la crût une ivrogneſſe; il dit qu'il prétendoit rectifier les éducations de Paris. Que si je l'avois élevée à aimer le vin de Champagne, il faloit qu'elle changeât de manié-

re.

re. Je ne fus jamais si étonnée que de ce compliment là, à moi qui ne bois jamais ni vin ni cervoise. Il ajoûta encore, que le Prince d'Auvergne avoit mangé & bû avec moi à la Haye, & que la débauche avoit été outrée. Il est pourtant très sûr que je n'ai jamais bû que du Caffé avec ce Prince. Si j'avois mangé avec lui, je m'en ferois un honneur; bien loin de m'en deffendre. J'ai souvent mangé à Paris avec des Princes de sa Maison, & qui lui étoient proches: ainsi quand je dis que cela n'est pas, c'est pour dire la vérité, & faire voir jusques où va l'imposture parmi le Peuple réfugié: enfin après bien des injures que ma Fille avoit souffertes patienment, il poussa la chose jusques à lui dire, qu'elle n'avoit qu'à aller voir à Paris comment se portoit l'enfant quelle y avoit eu du Duc de Bourgogne; pour lors ma Fille perdit patience.

Elle dit à son Mari, que puis qu'il avoit de pareilles idées d'elle, elle ne pouvoit pas être en sureté auprès de lui; qu'elle ne vouloit vivre qu'avec les gens qui lui rendoient la justice qui lui étoit dûë, & qu'elle demandoit réparation d'une accusation aussi horrible. Il répondit qu'il n'avoit rien avancé qu'il ne fût en état de prouver. Que les lettres qui étoient venuës de France là-dessus, étoient entre les mains de Messieurs les Etats, & s'adressant à moi, *vous pouvez*, me dit-il, *Madame, reprendre votre Fille. Je n'ai rien à vous, vous n'avez rien à moi, séparons-nous quittes.*

Mademoiselle Cailat, femme de cet Officier François qui étoit établi à Deventer, fut témoin de cette affreuse scéne; & craignant peut-être qu'elle ne fût enfin ensanglantée, elle m'entraîna avec mes deux Filles dans le

le galetas apellé ma chambre, où je passai une des plus cruelles nuits qu'on puisse jamais imaginer. Mr. Constantin ne se coucha point : nous l'entendions promener à grands pas, crier comme un desespéré, amorcer des pistolets ; & jamais homme n'a paru plus furieux. On pouvoit tout craindre de ses violences, & nous n'avions ni clef ni verroux pour nous en garantir : Mais ce que Dieu garde est bien gardé, & nous en fûmes quites pour la peur.

Le lendemain la Demoiselle Cailat vint me marquer encore son chagrin & l'inquiétude où elle avoit été pour nous. Elle me dit que son Mari avoit parlé à Mr. Constantin ; qu'il avoit compris qu'on lui avoit entiérement gâté l'esprit sur le chapitre de sa Femme ; & qu'il n'y avoit pas apparence qu'elle pût être heureuse avec lui, tant qu'il auroit

des opinions aussi odieuses. Qu'il faloit lui donner le tems d'en revenir; & qu'elle me conseilloit pour cela de mener ma Fille à Groningue, où l'on savoit que je devois aller dans deux jours. Pendant qu'on se donna le soin de me chercher une voiture, elle eut la bonté de nous mener chez elle. On fit encore quelques tentatives pour obliger Mr. Constantin à revenir à lui; mais ce fut inutilement. Je passai le reste du jour, & le lendemain chez cette Demoiselle, & fis errer des places au chariot de Zwol, pour le Lundi.

Pendant que j'étois là, Mr. Favre vint rendre visite à la maîtresse du logis; & comme elle n'avoit pas plusieurs appartemens, on le reçut dans celui où nous étions tous. Ma Fille avoit les yeux tous boufis des larmes qu'elle avoit versées, & mon air n'étoit pas fort gai. Mr. Favre

vre demanda la raiſon de tout ce dérangement, le Rume & la Migraine en furent accuſez. Il eut la diſcrétion de s'en tenir à cette réponſe, & comme il étoit inſtruit du fait, il ſe contenta de me dire en termes généraux, qu'il commandoit dans la Place, & que s'il m'étoit bon à quelque choſe, je pouvois diſpoſer abſolument de lui. Je le remerciai, & nous étions après à boire du Caffé, lors qu'on vint parler tout bas à Mademoiſelle Cailat. Elle tira alors Mr. Favre en particulier, ſans attendre qu'il eût achevé de boire ſa Taſſe; & il ſortit dès qu'elle lui eut parlé. Je ſûs enſuite, que l'on étoit venu avertir cette Demoiſelle, que Mr. Conſtantin demandoit à entrer chez elle, & qu'il y venoit dans des intentions meurtriéres. Cette nouvelle l'avoit allarmée, & obligée de prier Mr. Favre de ſortir, de peur de voir arriver un

combat. Elle baricada ensuite sa porte, & il ne tint qu'à Mr. Constantin de suivre Mr. Favre.

Peut-être n'en avoit-il pas eu d'envie, & peut être auroit-on mieux fait de le laisser entrer ; car la vûë de sa Femme auroit pû le toucher ; mais que ce fût une terreur panique, ou une crainte bien fondée, la chose se passa ainsi ; & je ne le sûs qu'après coup.

L'heure du départ étant venuë, & n'y ayant pas la moindre apparence de réconciliation chez Mr. Constantin, j'envoyai chercher mon coffre, & je fus surprise de ne le voir pas venir. On me dit d'abord qu'on n'avoit pas trouvé la clef de la chambre ; mais après plusieurs allées & venuës, on fut obligé de me dire, que Mr. Constantin s'étoit saisi de cette malle, qu'il en avoit fait

son

chevet, qu'il l'avoit entourée de pistolets, & s'étoit mis lui-même en sentinelle pour en défendre l'aproche. Ce procédé me surprit. Je ne comprenois pas quel droit il pouvoit avoir sur un coffre où il n'y avoit que des hardes à moi & à ma Cadette, & comment il osoit s'en saisir ainsi de son autorité.

Il m'auroit été aisé de remédier à cela en m'adressant à Mr. Favre, qui se reprochant d'avoir été la cause, quoi qu'innocente, de tous mes chagrins, y auroit remédié sur le champ: mais cette même raison m'empêcha de recourir à lui, de peur d'aigrir la jalousie que Mr. Constantin avoit prise si mal à propos sur son chapitre. Ainsi j'aimai mieux prendre encore le parti de la douceur, & employer l'entremise du Ministre qui me raporta pour tout résultat, que Mr. Constantin avoit sçû par sa femme que le billet

billet de douze mille florins qu'il lui avoit fait à Nimegue, étoit dans cette mâle ; & qu'il ne la rendroit que quand on lui auroit remis ce papier. Je répondis que s'il étoit dans cette mâle il falloit pour l'en tirer qu'il me fût permis d'y fouiller. Qu'on n'avoit qu'à la faire aporter où j'étois, que je l'ouvrirois en préſence de Mr. le Miniſtre ; & que ſi le billet s'y trouvoit je le lui mettrois en main.

Le Miniſtre, après avoir fait ſon raport, m'aporta un mémoire que Mr. Conſtantin prétendoit que je devois ſigner, dans lequel il étoit ſpécifié que je ne me ſervirois jamais du billet de douze mille florins. Je le ſignai, comtant que la mâle viendroit après ſans difficulté ; mais au lieu d'elle je vis un Acte mieux circonſtancié, dans lequel je m'obligeois à garder ma Fille ſans rien demander à Mr. Conſtantin, qui

de

de son côté me faisoit une quitance réciproque.

Mr. le Ministre m'éxhorta à signer cet Acte, disant qu'une bonne réconciliation remettroit un jour les choses sur le pié qu'elles devoient être, & que ma complaisance, dans une occasion où Mr. Constantin étoit obstiné, le porteroit peut-être à des sentimens plus doux, ou du moins, en le mettant dans son tort, tourneroit à sa confusion, & à ma loüange. Je voulus bien avoir cette déference pour Mr. le Ministre; mais elle fut sans effet; car Mr. Constantin voyant qu'on lui accordoit tout, & ne sachant plus que demander, s'avisa de tout refuser, & se détermina à garder ma malle.

Le Ministre eut grand regret à toutes ses peines, & moi au tems que j'avois perdu. Le chariot étoit parti sans moi, & je fus obligée d'en louër un exprès,

près : car il n'y avoit pas moyen d'incommoder plus long-tems cette Demoïselle, ni de rester davantage dans un lieu où je venois d'avoir tant de chagrin. Je me résolus donc à abandonner mon coffre, jusques à nouvel ordre. Par bonheur j'en avois tiré la plûpart de mes pierreries, que je portois presque toujours sur moi sans qu'on s'en aperçût ; mais le peu que j'avois d'argent y étoit, & je me trouvois fort embarassée pour les frais de mon voyage. Si j'avois engagé quelque Diamans, cela auroit fait voir, que je les avois sur moi, & auroit pû me faire suivre. J'aimois mieux qu'on les crût dans ma malle ; & voulant laisser tout le monde dans cette erreur, je pris le parti de vendre quelques bagatelles. Ma Fille donna sa bague de mariage, & la boëte du portrait de son Mari : tout cela fut vendu par un tiers, pour une

une très petite somme, & à l'entrée de la nuit, nous prîmes le chemin de Zwol.

Nous ne pûmes faire que deux lieuës ce jour-là. Nous couchâmes dans un lieu qui n'étoit point fermé. Je ne dormis point de toute la nuit, & je n'entendois passer ni cheval ni mulle, que je ne crusse être Mr. Constantin, qui galopoit après nous. L'emportement où je l'avois vû & tout ce que l'on m'avoit dit depuis de ses fureurs, me faisoient tout craindre de ses violences; & je ne croyois pas pouvoir m'éloigner assez tôt des lieux où il étoit. Cette cruelle avanture, qui ne me laissoit pas espérer un sort fort heureux, pour une Fille qui m'étoit plus chére que ma vie, me causoit une si grande affliction, que j'étois incapable de goûter un moment de repos; & si Dieu ne m'avoit soutenuë, je n'aurois jamais pû achever

mon

mon voyage. Ce n'étoit pourtant encore qu'un commencement de douleurs, & j'en ai bien essuyé d'autres depuis. Cependant mes inquiétudes ne me permettant pas de rester au lit, je me levai avec la Lune, que je pris pour l'Aurore, & je décendis en bas pour faire atteler le Chariot. J'entrai dans une Ecurie, où les Chevaux & les Vaches vivoient en société; l'obscurité y régnoit, & lors que j'en voulus sortir, je me sentis arrêter par ma robe. Peu s'en falut qu'il ne m'arrivât une avanture pareille à celle du petit Cordelier de Toulouse, avec cette différence qu'il se crut accroché par les morts, & que je croyois avoir Mr. Constantin à mes trousses.

Ce n'étoit pourtant ni l'un ni l'autre, mais une Vache qui avoit jugé à propos de me retenir par la Robe. Je lui fis lâcher prise, & je continuai à parcourir

rir la maison, pour chercher quelque créature humaine. J'arrivai enfin auprès du lit d'une grosse Servante, qui me dit que je n'avois qu'à dormir encore, & qu'il faloit attendre pour partir que Mr. fût éveille. Je crus alors que Mr. Constantin étoit arrivé après nous dans ce Cabaret, & qu'il avoit donné ses ordres pour nous empêcher de partir; mais je compris enfin, que le Mr. dont il étoit parlé, étoit notre charetier. Mon carillon l'éveilla, nous partîmes; mais malgré ma vigilance, nous n'arrivâmes à Zwol qu'après que les chariots de Groningue furent partis. Il fallut encore en louër un exprès, ce qui fut encore augmentation de dépense, & après bien des peines & des fatigues, nous arrivâmes le troisiéme jour de notre marche & sans un sou, dans la celebre Ville de Groningue. J'y trouvé mon bon Oncle, bien vieil-

vieilli depuis seize ans, & ma Cousine sa Fille, fort aimable.

Mes chagrins ne me laissoient pas goûter la joye que je me faisois de les revoir, après une si longue absence. Je ne sçavois quasi ce que je leur disois, & leurs consolations me furent d'un grand secours, pour m'empêcher de perdre l'esprit. Mon Oncle écrivit à Mr. Constantin; & au Ministre de Deventer, pour tâcher de rajuster les choses, avant que ce démêlé eût fait un plus grand éclat. Il exhortoit Mr. Constantin à venir chercher sa Femme, & à me raporter mon coffre; & il prioit le Ministre de le porter à cela, lui disant, qu'il devoit connoître le bonheur qu'il avoit d'être entré dans une Alliance qui lui faisoit honneur; & d'avoir une Femme qui méritoit toute autre chose que les duretez qu'il lui avoit dites, & qui avoit été élevée d'une maniére à

ne

ne pas connoître les noms des crimes qu'il lui avoit reprochez. Qu'elle avoit senti vivement des reproches aussi injurieux & aussi mal fondez; mais qu'il falloit espérer qu'avec de meilleures maniéres, on lui feroit oublier ce mauvais traitement. Qu'elle avoit le naturel bon & assez de déférence pour faire tout ce qu'il jugeroit à propos qu'elle fît.

Mon Oncle attendoit un heureux succès de ces lettres, & l'on tâchoit de soulager ma douleur par cette espérance; mais elle se trouva vaine. Mr. Constantin écrivit une lettre fort seiche à mon Oncle, dans laquelle il lui disoit que sa Femme l'avoit quité sans propos ni demi, pour suivre Madame sa Mere; & que comme il ne l'avoit pas chassée, elle pouvoit revenir quand elle le jugeroit à propos, ou rester où elle étoit. Le Ministre écrivoit en conformité & marquoit, que

Mr.

Mr. Conſtantin n'avoit pas voulu laiſſer partir mon coffre, mais qu'il le lui avoit confié dans ſa maiſon, & qu'ainſi on ne devoit pas en être en peine.

Mon Oncle indigné du peu dégards que Mr. Conſtantin avoit pour lui, trouva à propos que je fiſſe ſaiſir mon coffre chez le Miniſtre de Deventer. Nous envoyâmes pour cela une procuration ſur les lieux; mais ma civilité me coûta la partie. J'avois ordonné qu'on fît compliment à Mr. le Miniſtre, avant d'exploiter chez lui; & cela lui donna le tems d'avertir Mr. Conſtantin, qui fit d'abord tranſporter mon coffre aillieurs. Ainſi j'en fus pour mes frais, & par les graces du dévot perſonnage, cette démarche fut infructueuſe; il falut prendre patience.

J'écrivis au Comte de Dohna pour lui demander raiſon du Gendre qu'il m'avoit donné, &

à

à quelques autres personnes qui pouvoient avoir du pouvoir sur son esprit, mais tout cela fut inutile, & j'apris que bien loin de me vouloir restituer ce qu'il m'avoit pris, il étoit allé à Delft pour enlever de chez le Perruquier Bouchon, les hardes que je lui avois laissées : mais ce dernier ne fut pas d'avis de les lui donner, disant, que comme il les tenoit de moi, il ne vouloit les rendre qu'à moi. Il eut beau mener des témoins, pour certifier qu'il étoit mon Gendre, il n'en fut pas plus avancé, & tout ce qu'il put faire, ce fut de les faire arrêter par justice.

On me donna avis de ces démarches, & je compris qu'il n'étoit pas fort disposé à la réünion. Cependant je n'avois pas un habit à mettre, & j'étois à Groningue dans un état si triste, qu'il ne faloit pas moins que la présence de mes proches, pour m'em-

pêcher de tomber dans le deſeſpoir. Je ne voulois d'abord voir perſonne; mais je ne pus me défendre des honnêtetez de Madame la Colonelle d'Alberti, & de quelques autres Dames qui étoient comme elle, bonnes Amies de ma Couſine. On ne jugea pas d'abord à propos de leur apprendre le ſujet de ma triſteſſe, parce qu'on croyoit que les choſes ſe raccommoderoient; mais le bruit s'en répandit bien-tôt, & le mérite de ma Fille, qui n'avoit pas encore quinze ans, mettoit toutes les perſonnes équitables dans ſes intérêts, & aigriſſoit les eſprits contre Mr. Conſtantin. On trouvoit quelque choſe de ſi extraordinaire dans le ſujet de cette querelle, que cela lui donnoit un ridicule dans le monde, parce qu'on ne voyoit pas que c'étoit l'effet de cent mauvais contes, que l'on avoit fait à ce pauvre homme, qui l'avoient

voient si fort troublé qu'il avoit eu peur de son ombre.

J'ai sçû que le Frére qu'il avoit à la Haye lui avoit écrit à l'Armée des choses dont il doit bien demander pardon à Dieu; puisque, par ces faux avis, il a brouillé un ménage, qui sans doute auroit été bien uni, & qui auroit eu des suites heureuses: mais ce n'étoit pas peut-être là ses intentions; & il paroît bien qu'il n'avoit pas envie d'avoir des Neveux, puis qu'il travailloit à séparer ce que Dieu avoit joint. Il y a réüssi, & il doit se reprocher le retour de ma Fille en France: chose qui n'auroit eu garde d'arriver, si elle avoit été auprès de son Mari avec une petite famille; & ce Frére si officieux devoit avoir puisé ses avis dans une meilleure source, & n'avoir pas ramassé des rapsodies qui ne pouvoient pas entrer dans la pensée des gens de bons sens.

Aussi n'étoit-ce que des contes de Gargotes, où quelques Egrefins ont souvent l'impudence de décider des affaires d'Etat, & de débiter leurs impostures aussi hardiment que si c'étoit l'Evangile. C'est la liberté que l'on a dans les Républiques, où l'on se donne celle de parler de tout, sans craindre d'en être repris; mais c'est aussi ce qui fait, que les personnes raisonnables ne croyent qu'après avoir vû ou du moins bien éxaminé les choses.

Mr. Philippe Constantin ne suivit pas cette maxime. Il rassembla tout ce que quelques Gredins de Réfugiez avoient eu la malignité d'inventer, & sans aprofondir d'où cela venoit, ni chercher d'autres éclaircissemens, il en écrivit à son Frére, qui croyant qu'on l'avertissoit avec connoissance de cause, perdit ce qu'on apelle la tramontane, & se forgea lui même des fan-

fantômes pour les combattre. Quelques personnes charitables qui lui auroient alors guéri l'esprit, auroient fait une bonne action; mais où en trouve-t'on? Chacun se plaît au contraire à attiser le feu par des raports qui aigrissent de part & d'autre; & les moins passionnez se contentent de rire de ce qui fait le malheur d'autrui. Je crois qu'à présent Mr. Constantin voudroit bien n'avoir pas été si crédule, & avoir rendu plus de justice au mérite d'une femme qui pouvoit faire son bonheur; mais on se repend tout à loisir des fautes qu'on fait trop à la hâte.

Après que Mr. Constantin eut fait saisir mes hardes à Delft, il vint à la Haye, où gens qui n'étoient pas plus dans ses intérêts que dans les miens, lui donnérent des conseils violents: mais il falloit pour les mettre en pratique, que je fusse sur les lieux:

si bien que pour me faire venir dans le piége, il fut résolu que l'on me feroit des propositions d'accommodement. Mr. Baudan fut prié de m'écrire là-dessus; mais après y avoir un peu réfléchi, il dit à Mr. Constantin de ne pas le compromettre mal à propos, & de prendre garde de ne pas le faire servir d'instrument à mes chagrins. Qu'il ne vouloit être qu'instrument de paix, & qu'il ne s'accommoderoit pas d'être mis à un autre usage.

Cette précaution de Mr. Baudan intimida Mr. Constantin, qui vint chercher à la Haye des personnes plus traitables. Ce fut le dévot Baron Béarnois, dont j'ai déja parlé, & un nommé le Baron de S.... que j'avois connu chez un femme de Nîmes, & qui depuis plusieurs années paroît à la Haye comme un second Melchisedec. Ces deux Barons m'écrivirent conjointement,

ment, que Mr. Constantin paroissoit très-fâché de l'emportement qu'il avoit eu à Deventer. Qu'il aimoit sa femme à l'adoration, & ne souhaitoit rien tant que de se remettre bien avec elle. Qu'ainsi si je souhaitois la paix, je n'avois qu'à partir lettre vûë, & mener ma fille avec moi. Que son Mari lui feroit toutes les réparations qu'elle pourroit souhaiter; lui marqueroit un vraye tendresse d'Epoux, à moi une de Fils, & à ma petite Olimpe une de Frére. Qu'il me rendroit ma malle ou coffre avant toute autre œuvre, & que j'aurois tout lieu d'être contente de mon voyage; mais qu'il falloit se hâter de le faire, parce que Mr. Constantin ne pouvoit pas rester longtems à la Haye.

Cette lettre étoit signée par les deux Barons de Jasses & de S..... Dès que je l'eus reçûë je n'hézité point à me met-

tre en chemin ; & guidée par un esprit de paix, je bravai les frimats & les glaces qui me tenoient depuis quelque tems assiégée à Groningue. Je mis quelques Diamants en gage, afin d'avoir de quoi partir ; & après avoir passé la *Zuyderzée* avec assez de péril je me rendis à la Haye avec mes deux Filles, très-fatiguée & très-morfonduë. Mes officieux Barons me conduisirent dans une chambre à trois florins par semaine, que l'on me fit payer en entrant ; & sur ce que je trouvai qu'elle n'étoit pas la plus commode du monde, Mr. le Baron de Jasses me répondit que je n'en aurois pas à faire pour long-tems, réponse dont je me suis toujours souvenuë, & qui ne se trouva que trop juste ; puisque deux jours après, je fus mise à la Castelenie.* Je croyois trouver mon

* *Auberge où l'on arrête les gens avant de les mettre en prison.*

mon coffre en arrivant, comme on me l'avoit marqué; mais quand je le demandai, on me dit d'attendre au lendemain, & l'on se retira pour me laisser coucher.

Le lendemain je ne me trouvai pas plus avancée; car au lieu de me faire aporter mon coffre, on me vint faire de nouvelles propositions d'acommodement, dans lesquelles Mr. Constantin demandoit, que je fisse une constitution à ma Fille, disant que j'avois voulu lui donner des Bijoux. Je répondis que j'étois prête à tenir ce que j'avois promis, aux conditions dont nous étions convenus: c'est à dire, que Mr. Constantin donneroit une sureté, ou par caution, ou de quelque autre maniére, afin que ma Fille sût où trouver ce que je lui aurois donné; & qu'en cas qu'elle vint à mourir sans enfans, il pût revenir à moi & aux miens.

Il me semble que ces condi-

tions étoient assez raisonnables; elles ne furent pourtant pas acceptées, & l'on ne cherchoit qu'à m'amuser par tous ces pourparlers. Ma malle avoit été ouverte; & comme on n'y avoit pas trouvé mes bijoux, on avoit cru que les portant sur moi, il n'y avoit qu'à me mettre la main dessus pour les attraper; mais on se trompa, car je les avois laissez à Groningue. Cependant Mr. le Baron de Jasses m'avertit, je ne sçai dans quelle vûë, de ne pas expliquer si clairement mes intentions, parce qu'il savoit que celles de Mr. Constantin n'étoient point droites. Qu'il n'avoit pas envie de bien vivre avec ma Fille; mais que comme il savoit qu'on l'obligeroit à lui donner une pension, il vouloit m'obliger à commencer par lui faire une dot; afin de la lui faire ajuger pour son entretien, & de s'en débarasser ainsi à mes dépens.

On

On éxigea un grand secret pour cet avis là, que je crus très sincére, & dont je profitai dans les suites, en disant que Mr. Constantin n'avoit qu'à commencer par me rendre mon coffre, puis qu'il l'avoit pris contre le droit des gens, & comme l'on va à maraude. Qu'il n'avoit ensuite qu'à se remettre avec sa Femme, après quoi je ferois tout ce qui dépendroit de moi, pour entretenir la bonne intelligence. On vint me raporter que Mr. Constantin n'étoit pas content de cela, qu'il ne vouloit pas s'en fier à moi, ni me rendre mon coffre, que nous ne fussions convenus de tout. Ce n'étoit point là ce qu'on m'avoit écrit à Groningue : cependant, quoi que j'eusse lieu de me plaindre de ce manquement de parole, pour n'avoir rien à me reprocher, je dis à ces Messieurs, que comme j'avois éprouvé à Deventer que

Mr. Constantin changeoit fort souvent de sentimens, je souhaitois qu'il mît toutes ces prétentions par écrit, qu'ils le signât, & qu'après cela j'y répondrois. Je proposai aussi de prendre des Arbitres, & d'en passer par tout où ils voudroient; mais j'avois beau aporter toutes les facilitez imaginables, c'étoit toujours à recommencer; & ces intercadences de Mr. Constantin, étoient l'effet des conseils de son Frére, qui ne souhaitoit point la propagation de la race Constantine. Quand je parle du frére c'est toujours de Philippe, car le Cadet est un très-honnête homme, qui s'occupe moins des affaires d'autrui que du jeu; & qui n'a eu nulle part à toutes ces divisions domestiques.

Enfin après m'avoir amusée pendant deux jours, c'est à-dire, autant de tems qu'il en faloit, pour obtenir la permission de me fai-

faire arrêter, je fus enlevée, & mise à la Castelenie sur un faux exposé ; car pour brouiller les choses, & se dispenser de me rendre mon coffre, on me demandoit six mille florins, à quoi l'on avoit estimé les Pierreries que j'avois eu envie de donner à ma Fille. Il n'y a rien de si aisé que de faire arrêter les gens, sauf à en payer la façon, quand on le fait mal à propos. Ce fut ce que Mr. Constantin éprouva ; car les mauvais conseils qu'on lui donna dans cette occasion, lui coutérent plus de douze cent florins, outre le blâme qu'il s'attira par une action aussi violente : car il étoit quasi inoüi, qu'un Gendre eût fait emprisonner sa belle Mére, parce qu'elle avoit eu envie de lui faire du bien. On peut croire aussi qu'un pareil procédé me fit bien changer de sentiment ; ainsi suivant ceux de mon Avocat, & ne m'étant engagée à rien par aucun

écrit, je fus dispensée de faire du bien à un ingrat, & Mr. Constantin perdit par sa faute tout le fruit de ma bonne volonté. Je fus près de trois semaines à la Castelenie, toujours sur ses crochets; car quoi qu'il fit tous ses efforts, pour me faire transférer sous la Porte*, disant qu'un Réfugié ne pouvoit pas fournir si longtems aux frais de la Castelenie, les Juges indignez de son odieux procédé, n'eurent aucun égard à ces remonstrances, & voulurent que je restasse au même endroit jusques à ce que l'affaire fût décidée. Il avoit d'abord dit qu'il prouveroit par Actes, que je lui devois les sommes, pour lesquelles il m'avoit fait arrêter; mais tout ce qu'il put produire fut une lettre, que j'écrivois à un Seigneur de mes Amis, dans laquelle je disois, que je destinois mes Pierreries à ma Fille aînée, afin

* *Prison ordinaire de la Cour.*

afin de pouvoir par là lui procurer un établiſſement convenable.

Il n'y avoit point de deſſus à la Lettre; mais elle étoit écrite & ſignée de ma main. On la fit ſignifier à mon Avocat, qui vint m'en avertir en priſon. Je lui dis qu'il étoit vrai que j'avois écrit cette Lettre; mais que je demandois qu'on interpellât Mr. Conſtantin à Serment, pour ſavoir où il l'avoit priſe, parce que j'étois bien ſûre qu'elle étoit dans mon coffre, & qu'ainſi il falloit qu'il l'eût ouvert, pour l'en avoir tirée, choſe que je ne croyois pas que la juſtice approuvât. Mon expédient réüſſit, Mr. Conſtantin interrogé s'il n'avoit point trouvé cette Lettre dans mon coffre, répondit qu'oüi. Il fut aiſé de conclure qu'il l'avoit ouvert; on le condamna à me le rendre avec tout ce qui étoit dedans. Ainſi la preuve qu'il prétendoit en avoir tirée, lui devint

vint inutile, & je fus élargie sous ce qu'on appelle Caution Juratoire : c'est-à-dire, que si dans les suites, il avoit pû donner des preuves suffisantes, j'aurois été obligée de me retrouver pour subir un nouveau jugement.

Celui là me rendant ma liberté. Mon Avocat vint me l'annoncer, & me dit en même tems, qu'il me conseilloit de rester là jusques au soir, que mon dîner & mon souper étoient payez, & qu'il n'étoit pas à propos de sortir de là en plein jour. Je restai donc, mais je ne vis point arriver de dîner; & quand après avoir resté assez long-tems à jeun, je voulus demander la cause de ce retardement, on me dit que Mr. Constantin ayant été obligé de payer dès le matin ma journée, comme cela se pratiquoit tous les jours, il étoit ensuite venu à midi avec son Procureur manger à eux deux mon dîner & mon

mon souper à la fois, sachant que j'avois obtenu ma liberté, & ne voulant pas que je profitasse de ces derniers frais, qu'il avoit été obligé de faire. Ce rafinement d'économie parut si bisare, qu'on auroit eu peine à se le persuader, si les gens de la Castelenie, & le Procureur même, qui avoit aidé à manger ma portion congrue, ne l'eussent certifié.

Dès que je fus hors de prison, Mr. Constantin fit signifier à sa Femme, qu'elle eût à se trouver le lendemain, à une certaine heure, à un Bâteau qu'il lui marquoit, pour aller avec lui à Nimegue, chez une Mademoiselle de Polge, où il vouloit qu'elle restât. Cette maniére de parler ainsi par exploit, n'étoit pas fort tendre : ma Fille demanda un jour pour trousser son petit bagage ; mais Mr. Constantin qui ne faisoit toutes ces formalitez que *pro forma*, se contenta de mener

ner deux témoins au Bâteau, pour leur faire voir que ma Fille n'y étoit pas; après quoi il partit au plus vîte, craignant que par répréſailles, je ne le fiſſe arrêter à ſon tour, pour l'obliger à me rendre mon coffre conformément à la Sentence de la Cour, malgré laquelle il jugea à propos de le garder. Ce ne fut que trois ans, après que je l'obligeai à me le rendre; ce qu'il fit après en avoir ôté le billet de douze mille florins, dont il a déja été parlé.

Pendant que j'étois à la Caſtelenie Madame d'Arbeau (qui eſt une femme de condition de notre Païs, célébre par le ſacrifice qu'elle a fait en ſortant du Royaume pour ſauver ſes enfans, que la révolte de ſon Epoux auroit entraînez dans l'Egliſe Romaine) Madame d'Arbeau, dis-je, qui avoit été bonne amie de ma Mére, prit ma Fille aînée chez elle, & la Cadette eut permiſ-

mission de me suivre en prison. Pendant ma detention, on parla souvent d'acommodement. Mr. Constantin y tôpoit dès qu'il croyoit que son affaire alloit mal; mais dès que son Avocat lui donnoit la moindre espérance, il se dédisoit de toutes les paroles qu'il avoit données; ce qui fit que l'on se rebuta de se mêler de ses affaires.

Ce fut alors que la canaille triompha. Autant que les honnêtes gens & les personnes de distinction étoient touchez de mon état, & indignez contre Mr. Constantin, autant, ce petit peuple Réfugié qui ne semble ramassé de Gog & de Magog, comme dit l'Apocalipse, que pour s'assembler en bataille les uns contre les autres; cette troupe de *gens à nuire diligens*, vomit cent calomnies contre moi, qui marquoient autant de bêtise que de malignité, les uns disoient que

j'a-

j'avois voulu attraper Mr. Constantin, en lui donnant des Pierreries qui s'étoient ensuite trouvées fausses. D'autres debitoient cent contes encore plus ridicules; & qu'il étoit aisé de détruire par Actes, puisque le procès fait foi de tout ce que j'ai raporté là-dessus. Mr. Constantin en savoit la vérité mieux que personne, & cependant on trouva le secret de lui persuader que je n'avois jamais eu envie de rien donner à ma Fille, puisque je m'en étois défenduë en justice; & qu'il auroit au contraire eu ma Cadette & moi toujours sur les bras.

C'étoit le prendre par un endroit bien sensible; aussi le lui persuada-t'on aisément, quoi que le bon homme dût se souvenir, que dès mon arrivée à Deventer j'avois dit, que je ne voulois y rester que huit jours, & que j'avois fait chercher des voitures pour

pour Groningue, où je voulois aller voir mes Parens avant de repaſſer en Angleterre. Et preuve que je ne voulois pas le fruſtrer des Pierreries que je lui avois promiſes, c'eſt que je les avois aportées avec moi, que je les lui avois fait voir, avec les billets du Prince d'Auvergne & du Comte de Dohna, pour les deux Diamants que je leur avois vendus, & que je pouvois encore reprendre dans un certain tems, ſi le marché n'avoit pas convenu. Je lui avois dit de prendre ſon tems pour vendre ces Pierreries & placer l'argent au profit de ma Fille, ou ſi on ne trouvoit pas occaſion de s'en défaire aſſez avantageuſement, de les mettre en dépôt chez quelqu'un, qui répondît de la valeur & s'engageât à ne s'en deſſaiſir que lors que Mr. Conſtantin auroit donné à ſa femme une ſureté ſuffiſante de la ſomme. Tout cela devoit être

ſpé-

spécifié dans le Contract de Mariage qu'il avoit promis de faire, & dans lequel il devoit aussi reconnoître les douze mille florins dont il avoit avantagé ma Fille, par le billet qu'il lui en avoit fait à Nimegue, & qu'il avoit promis de ratifier par Contract.

Nous en étions-là, quand cette malheureuse bouteille de St. Laurent, renversa la cervelle au pauvre Mr. Constantin. Ainsi à moins d'être aussi troublé qu'il le fut, par tout ce que la malignité réfugiée peut inventer pour lui gâter l'esprit, il n'auroit jamais pû juger par mes maniéres, que j'eusse voulu le tromper, puis que malgré tout ce que les siennes avoient eu de scabreux, je ne demandois encore, quand je fus arrivée ici, & même lors que l'on me parloit d'accommodement à la Castelenie, que des suretez pour ce que j'avois eu envie de donner. J'ai mille témoins de cela,

cela, & je puis le prouver par un Gentilhomme de notre Païs, appellé Mr. de Mirmand, Parent de Mr. Baudan, & mon Allié comme lui, qui voulut encore rajuſter les choſes, après que je fus hors de la Caſtelenie.

On lui avoit d'abord dit, que de peur d'être obligée à déguerpir, je ne voulois entendre à aucun accommodement; mais je le tirai bien-tôt de cette erreur, en lui remettant mes intérêts. Je lui dis que je le nommois mon Arbitre, que Mr. Conſtantin n'avoit qu'à en prendre un autre, & que j'en paſſerois par tout où il voudroit. Mr. de Mirmand, à qui l'on avoit aſſuré que le défaut venoit de moi, crut les affaires en bon train. Il parla à Philippe Conſtantin, écrivit à l'Armée à mon Gendre, ſans pouvoir jamais avoir d'eux aucune parole poſitive; ce qui fit qu'avant de s'en retourner dans le

Bran-

Brandebourg où il est établi, il me donna un certificat que j'ai encore, par lequel il déclare, qu'il n'a pas tenu à moi que les choses ne soient acommodées, & que de mon côté j'y ai aporté toutes les facilitez qu'on pouvoit souhaiter.

Il est si vrai que j'ai toujours été dans ces sentimens, que malgré tout ce qui s'est passé, si Mr. Constantin pouvoit encore trouver le moyen de faire revenir sa Femme, & qu'ils vêcussent bien ensemble, je lui donnerois non seulement les six mille florins à quoi il estimoit les Pierreries que j'avois destinées à ma Fille, mais encore l'intérêt de cette somme, depuis le jour de leur maiage, à condition que cela lui fût assuré, à elle: auquel cas, je veux bien que ces Mémoires soient un Testament autentique en sa faveur, qui annule toutes les autres donations que je pourrois avoir faites

tes depuis, & qui ne sçauroient être d'aucune valeur, au préjudice de celle que je déclare ici devant Dieu, avoir faite antérieurement à ma Fille ainée, aux conditions susdites, & que les mauvais procédez de Mr. Constantin m'empêchérent d'effectuer.

Je veux croire qu'il agit plus à lors par les mauvais conseils, qu'on lui donna, que par aucune malignité naturelle. Je lui avois même connu un bon cœur. Il a toujours passé pour honnête homme, & ne s'est démenti que sur mon chapitre : mais comme c'est mon sort de faire des ingrats, je n'impute tout ce qu'il m'a fait qu'à la maligne influence de mon étoile; & je lui pardonne de bon cœur. Cavalier m'a fait connoître ce que c'est qu'un malhonnête homme. L'impiété, le sacrilége, la mauvaise foi, l'imposture, réünis en sa personne, & en

celle de la Fond de St. Pierre son digne Agent, me rendent indulgente pour les fautes des autres hommes. J'aurai occasion d'expliquer dans la suite, les tours infames que ceux ci m'ont jouez, il faut revenir à présent à mon sujet, & suivre pié à pié le fil de ma narration.

Dès que je fus menée à la Castelenie, je n'entendis plus parler des deux Barons qui m'avoient écrit de venir; & leur conduite fit croire à bien des gens, qu'ils avoient été de concert pour m'attirer dans le piége: car on supposoit que s'ils n'avoient pas été d'intelligence avec Mr. Constantin, ils se seroient ressentis sans doute du rôle qu'il leur avoit fait jouër là-dedans, & pour marquer qu'ils n'avoient pas de part à cette supercherie, auroient pris hautement mon parti. Ils eurent sans doute leur raisons pour en agir autrement;

ment; & comme Dieu seul connoit les cœurs, je les renvoye à lui, pour juger de leur integrité.

Lors que j'arrivai de Groningue, Mr. de Jassez après bien des protestations de service; & après m'avoir donné le conseil, dont j'ai déja parlé, qui étoit de ne point avouër que j'eusse eu dessein de donner du bien à ma Fille, parce qu'on lui auroit fait ajuger cela pour son entretien, Mr. Constantin n'ayant pas dessein, à ce qu'il disoit, de vivre avec sa Femme, après cet avis salutaire Mr. de Jasses continuant ces démonstrations d'amitié me dit, que j'étois fort malheureuse: que l'on donnoit un mauvais tour à tout ce que je disois; & que l'on m'imputoit des choses terribles. Je voulus savoir ce que c'étoit; il s'en défendit pendant quelque tems, disant que cela lui pouroit faire des affaires, & le brouiller

avec une de ſes meilleures Amies. Enfin, après bien des façons, il me dit qu'étant allé le jour de mon départ pour Deventer chez Montauban, le Tailleur, où j'avois logé en dernier lieu, la femme lui avoit dit en confidence, que quelques jours avant de partir, Mr. le Prince d'Auvergne étoit venu me voir: qu'elle avoit été curieuſe de ſavoir ſur quoi rouloit notre converſation; & qu'ayant pris prétexte de venir chercher des pincettes, elle étoit entrée dans ma chambre, & avoit trouvé le Prince avec ma Fille Conſtantin, dans une attitude que la bienſéance ne permet pas de décrire, pendant que la petite, à qui j'avois donné un ſoufflet pour la faire ſortir, étoit ſur la montée à pleurer. Mr. de Jaſſes ajoûta, qu'il n'avoit garde de croire cela, quoi que la Femme du Tailleur le lui eût bien certifié, & me pria de n'en pas par-

parler, de peur de le brouiller avec cette bonne Amie.

Après cela il me dit, que Mr. Constantin s'étoit formalisé de ce qu'ayant perdu son peigne de corne, le jour qu'il avoit épousé, je lui avois dit qu'il étoit bien heureux de perdre les cornes où d'autres les trouvoient: que cette plaisanterie lui avoit paru trop cavaliére, & n'avoit pas été de son goût. Il faloit pourtant qu'on lui eût fait faire cette réflexion après coup; car il n'avoit rien témoigné de pareil jusques alors.

Il ajoûta encore qu'on avoit dit à Mr. Constantin, que sa Femme avec ma Cadette avoient été souper un soir toutes deux seules, chez un François Réfugié, qu'il me nomma. Il n'y avoit rien au monde de si faux, & le François dont on parloit, se servit d'une expression un peu trop forte, quand on le questionna

là-dessus; car il dit, *je défie le bon Dieu de me prouver que cela soit vrai.* Cette parole est dure, j'en conviens, mais on n'est quelquefois pas son maître, lors qu'on entend des calomnies de cette nature. J'ai sçû depuis dans les suites, que cela étoit parti du crû du cerveau du Baron de Jasses, comme Minerve de celui de Jupiter, sur des conjectures qu'il avoit tirées mal à propos, & dont nous parlerons en tems & lieu, & après que nous aurons détruit celle qui regardoit Mr. le Prince d'Auvergne, qui est trop affreuse pour qu'on doive laisser le Lecteur un moment en suspens là-dessus.

Mr. de Jasses eut beau me demander le secret, la chose étoit d'une nature à ne devoir pas se passer sous silence. J'en écrivis sur le champ au Prince, qui m'envoya un de ses Officiers, apelle Trabat, à la Castelenie, m'offrir tous les services qui dépen-

pendoient de lui, & m'aporter une lettre, que je remis d'abord entre les mains de mon Avocat, dans laquelle il me marquoit, qu'il avoit lû avec horreur ce que je lui avois marqué. Qu'il faloit que la Femme du Tailleur Montauban, fût la plus méchante de toutes les Femmes, pour avoir inventé une calomnie aussi noire; & qui méritoit une punition éxemplaire. Qu'il étoit prêt à atteſter ce qu'il me marquoit dans tous les Tribunaux, que je jugerois à propos; & que pour qu'on vît bien de quoi il s'agiſſoit, il m'écrivoit ſur le revers de ma lettre, afin d'éviter toute ſorte d'équivoque.

Cette lettre, où la demande & la réponce étoient ſi bien jointes enſemble, fut inſérée dans mes papiers, & rénduë publique par mon Avocat. La calomnie fut détruite. La Femme du Tailleur nia d'en avoir parlé, &

Mr. de Jasses se plaignit, de ce que je ne lui avois pas gardé le secret, & que je l'avois brouillé par là avec une Amie, chez laquelle il pouvoit aller passer quelques heures par jour. J'aurois crû, au contraire, qu'ayant connu sa méchanceté, il devoit être plus aise d'errer tout le jour sur le plain, comme il fait actuellement, que d'être en commerce avec une créature de ce caractére. Je les laisse se renvoyer la balle l'un à l'autre, & me contente d'avoir découvert l'imposture, sans m'amuser à en rechercher trop curieusement l'auteur. A l'égard du souper que l'on supposoit avoir été donné à mes Filles par l'Officier François, voici le fondement que cette Fable avoit dans l'Histoire.

Ma Fille Constantin avoit eu grande envie de voir l'Opera, pendant qu'elle se trouvoit à la Haye, & je la renvoyois toujours

au

au retour de son Mari, croyant qu'il conviendroit mieux qu'elle y fût sous ses auspices, afin d'ôter tout prétexte aux Réfugiez de gloser là-dessus; mais quand nous sûmes que Mr. Constantin n'avoit pû avoir de congé, & qu'il fut résolu que nous irions le trouver à Deventer, ma Fille me témoigna qu'elle seroit fort aise de voir l'Opera avant de partir, & je ne crus pas devoir lui refuser cette petite satisfaction. Comme je n'étois pas alors d'humeur d'en prendre ma part, je lui donnai sa petite Sœur pour compagne. Je leur envoyai retenir une loge, où elles furent toutes deux seules; & le François, dont il est question, m'étant venu voir après qu'elles furent parties, je le priai de vouloir bien les aller attendre à la porte de l'Opera & de me les ramener, parce qu'on sort assez tard de ces endroits-là, & que nous étions alors dans les

jours les plus courts de l'année. Il voulut bien en prendre la peine, & Mr. de Jasses, qui comme je l'ai déja dit, m'avoit indiqué le logement chez Montauban, qui étoit tout auprès du sien, & & qui s'étoit impatronisé chez moi sur sa réputation de piété, & venoit me voir tous les jours sous prétexte de voisinage, s'y rendit à son ordinaire.

Comme il avoit acoutumé de trouver toujours mes Filles auprès de moi, il me demanda où elles étoient ce jour-là? Je me contentai de répondre qu'elles étoient sorties; & soit par curiosité, ou faute de mieux, il s'obstina à rester chez moi jusques à ce qu'elles arrivassent. Les voyant revenir avec ce Monsieur là, il s'imagina qu'elles venoient de souper avec lui, & cette conjecture ayant passé dans son esprit pour une vérité, il l'avoit debitée de même, quoi qu'il

qu'il n'y eût aucune aparence. Le Monsieur n'étoit ni jeune ni tourné en galand, & auroit plûtôt pû servir de chaperon que de prétexte à cette calomnie.

Dans le tems que Madame Constantin me pressoit de la laisser aller à l'Opera, & que je craignois la Critique des Réfugiez, je m'imaginai, que pour s'en garentir, il falloit que Mr. de Jasses, dont la réputation, s'il m'est permis de parler ainsi, fleuroit comme baûme, voulût bien se donner la peine de l'acompagner dans cet endroit-là: croyant que lors qu'elle y seroit menée par lui, la médisance ne sauroit y trouver à dire. Je lui en fis la proposition, l'assurant que Mr. Constantin lui sauroit bon gré d'avoir procuré ce petit plaisir à sa femme. Mr. de Jasses me demanda du tems pour se consulter là-dessus, comme s'il s'étoit agi de délibérer sur quelque affaire

d'Etat ; & le lendemain il me rendit lui-même la lettre suivante, dans laquelle il sembloit vouloir faire croire, qu'il en vouloit à quelque une de nous. Son stile moitié dévot & moitié galand, a quelque chose de si particulier que je crois que le Lecteur ne sera pas fâché que je lui en fasse part.

Lettre de Mr. le Baron de Jasses à Madame du Noyer à la Haye *Franc de port.*

LA cause dont vous attendez, Madame, la décision, a été plaidée cette nuit, & le jour étoit venu que l'affaire n'étoit pas encore terminée. Enfin l'inclination a perdu son Procès ; le Juge s'est condamné lui-même, pour conserver à la raison ses Droits, quelque cruelle qu'en soit la Justice.

Souffrez, Madame, que je me plaigne modestement à vous, de la cruelle

cruelle épreuve dans laquelle vous m'avez jetté, dans la situation où je suis, par la proposition que vous m'avez faite, pour avoir dit, que des beaux yeux m'avoient charmé, en m'exposant au choix de desobliger la beauté, la jeunesse, & le mérite, ou de m'attirer une guerre affreuse avec le Peuple dévot. C'est là l'état où vous m'avez réduit. Quelle voye de se tirer de cet abîme, sans qu'il en coûte à mon Ame son repos tout entier? Voilà, Madame, votre Ouvrage que je respecte même jusqu'au mal qu'il me fait: mais puis qu'il faut nécessairement tomber entre les mains de quelque parti, j'aime mieux me livrer à ces beaux ennemis, ils ne seront pas peut-être insensibles à la pitié & au repentir. La colére n'est pas leur état naturel, ils reprendront leur mouvement doux & tendre, au lieu que les autres sont durs & inflexibles, qui ne connoissent ni douceur ni pardon. Adieu, Mesdames, je vous épargnerai à votre départ le chagrin de me voir. J'irai

rai cacher ma honte, après le malheur qui m'est arrivé. Je vous dirois pourtant si j'osois, que bien que je n'aye pas paru à votre jugement, dans cette occasion ce que je suis A...., il est pourtant certain, que vous pouvez conter sur ma disposition à vous le témoigner dans d'autres rencontres. Je crains avec raison que ces offres de ma bonne volonté ne soient mal reçûës; mais l'extrémité de ma douleur seroit de vous voir vanger mon crime, par l'oubli & par le mépris. Si je n'ai pas assez de forces pour suporter cette disgrace, j'aurai du moins assez de foiblesse pour y succomber.

JASSES.

Cette lettre, que j'ai encore en original, & dont le stile me parut aussi ambigu que celui des anciens Oracles, avoit besoin d'un Commentaire pour que je pusse en comprendre le sens. J'en demandai l'explication à l'auteur, qui me dit d'un ton de mistére,

ſtére, que j'avois aſſez d'eſprit pour comprendre la part que j'y avois. Que par la jeuneſſe & la beauté, il entendoit Madame Conſtantin, & que tout le reſte me regardoit. Qu'il étoit fâché de n'avoir pas pû me marquer l'envie qu'il avoit de me plaire en menant mes Filles à l'Opera; mais que le genre de vie qu'il avoit embraſſé, l'obligeoit à garder des ménagemens avec le peuple Réfugié, tout comme dans les Indes on Sacrifie au Diable de peur d'en être batu. Le bon Seigneur s'eſt un peu plus relâché depuis ce tems-là, car on l'a vû enſuite à la Comédie avec certaine Demoiſelle, tant il eſt vrai qu'il eſt un tems pour toutes choſes. Je ne lui en demandai pas d'avantage, mes Filles furent toutes deux ſeules à l'Opera pour leur argent. Je partis pour Deventer ſans revoir le Baron de Jaſſes, & à mon retour de

Gro-

Groningue j'eus toute autre chose en tête que de faire des annotations sur sa lettre qui a toujours resté depuis dans le fonds d'un coffre.

Je n'entendis point parler de lui pendant tout le tems que je fus à la Castelenie; mais le jour que je devois en sortir, & que j'étois en peine de trouver une chambre pour me loger, un inconnu vint dans la Prison m'en indiquer une; & me dit qu'un de mes amis qui ne vouloit pas être nommé, l'avoit prié de se charger de ce soin. Je me doutai d'abord que ce pouvoit être le Baron de Jasses, & mes conjectures se trouvérent justes. Je n'osois quasi me fier d'abord à cet inconnu, je craignois que l'on ne me tendit encore quelque autre paneau; mais enfin je me hazardai à en courir les risques; & comme j'avois besoin d'une chambre j'envoyai ma Fille loüer celle

celle qu'on venoit m'offrir, & j'y fus coucher dès le même soir, avec le secours du Prince d'Auvergne qui me donna de quoi lever mon Arrêt, sans quoi je n'aurois pas pû joüir de la liberté qui m'y étoit accordée. Il me rendit là un bon office que mes plus intimes amis m'avoient refusé, & j'ai encore eu lieu dans la suite, de connoître sa générosité & la droiture de son cœur; car Mr. Constantin l'ayant été trouver pour lui demander le Diamant qu'il savoit que je lui avois vendu, ce Prince lui répondit, que s'il avoit un Diamant à moi, ce seroit à moi seule à qui il le rendroit; & pour éviter toute sorte de disputes, au cas qu'on eût voulu le faire jurer, il m'envoya promptement redemander son billet, & me remit mon Diamant en main, quoi qu'on l'eut fait arrêter dans les siennes. Je ne saurois assez me

loüer

loüer d'un procédé aussi honnête; & je ne puis m'empêcher de le publier; puisque je n'ai pas d'autre moyen d'en témoigner ma reconnoissance.

FIN.

Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn865615047/phys_0458
DFG

N*. 437
offrir, &
même soir,
nce d'Au-
de quoi
s quoi je
e la liber-
ée. Il me
que mes
voient re-
lieu dans
sa géné-
son cœur;
ayant été
hander le
ue je lui
ce lui ré-
un Dia-
moi seule
pour évi-
utes, au
faire ju-
ptement
& me re-
ain, quoi
dans les
assez me
loüer

Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn865615047/phys_0465
DFG